

PQ 2390

.S5 M35

1875

Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

UNITED STATES OF AMERICA.

CHAP. _____

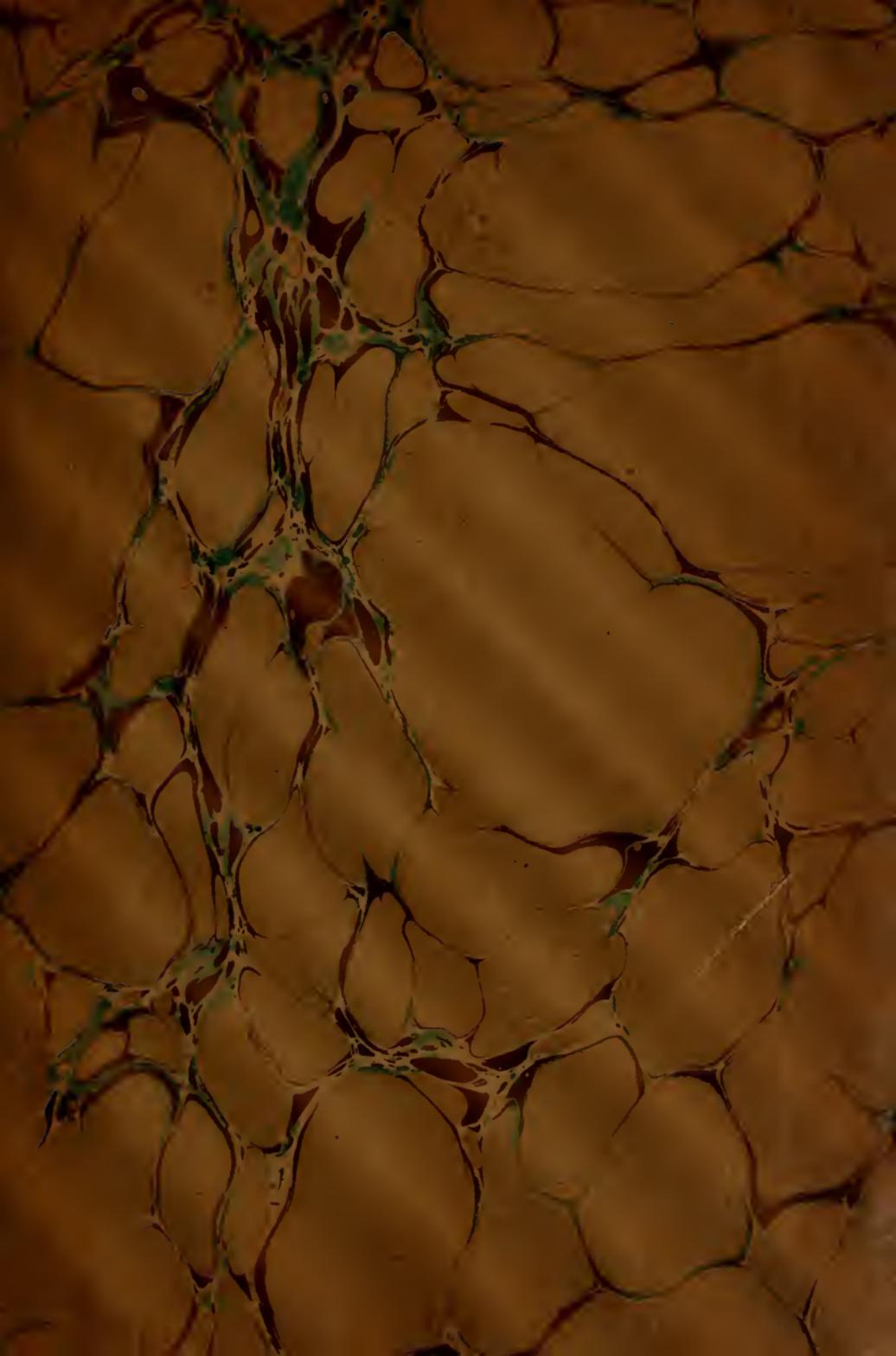
PQ2390

SHELF _____

S5M35

9-104

1875



Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

COMTESSE DASH

— OEUVRES COMPLÈTES —

MADemoisELLE

DE

LA TOUR DU PIN

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

MADemoisELLE
DE LA TOUR DU PIN

PQ2390
S5 M35
1875

J.
23 N'oo

1820-312

AU VICOMTE

HENRI DE LA TOUR DU PIN CHAMBLY DE LA CHARCE

MADemoiselle

DE LA TOUR DU PIN

I

PORTRAITS DE FAMILLE

La visite que vous m'avez faite hier, mon ami, m'a été infiniment agréable. A mon âge le seul bonheur de la vie c'est de regarder en arrière, et il y a tant de souvenirs pour moi dans votre nom, dans votre conversation même, que je ne saurais vous voir sans penser ensuite pendant bien des heures à ce temps qui n'est plus, à ce temps de ma jeunesse passé au milieu des vôtres, lorsque vous n'étiez pas né, lorsque vous n'étiez encore qu'un enfant. Je me rappelle mes voyages à Bosmont, à ce charmant château de Picardie où M. votre père, ce martyr de la Révolution, aimait tant à nous recevoir. Je vois encore les grandes chasses, les courses dans les environs, les danses et les jeux. J'entends votre admirable mère nous raconter

avec cet esprit si fin et de si bon goût, des anecdotes curieuses que je n'ai point oubliées. Que tout cela est loin, que tout cela est près! il me semble que c'était hier.

Lorsque j'appris à l'émigration la mort sanglante du comte de La Tour du Pin Chambly, ce fut pour moi une douleur véritable. J'avais déjà pleuré son cousin, le marquis de Gouvernet, et c'est de lui que je veux vous entretenir plus particulièrement aujourd'hui. Il est impossible que vous vous le rappeliez, malgré votre excellente mémoire : il a péri sur l'échafaud en 94. Il couronna par une belle mort une des plus belles vies que je connaisse. Savez-vous bien ce que c'était que le marquis de La Tour du Pin Gouvernet? certainement un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontré et que la haute noblesse française ait donné au XVIII^e siècle. Sa bravoure, à la tête de son régiment de La Tour du Pin, le fit nommer, à vingt-six ans, gouverneur du Maine, du Perche et de Laval : il devint lieutenant général et commandant en chef de Bourgogne, il servit son pays tant que sa fidélité à son roi et à ses opinions le lui permit, car il fut membre de l'assemblée des notables. La hache révolutionnaire le frappa le même jour que son cousin, le comte de La Tour du Pin Gouvernet de Paulin, lieutenant général, commandant en chef le Poitou, l'Aunis et la Saintonge, qui le nomma député de la noblesse aux états-généraux. Il avait été ministre de la guerre, et son courage respectueux lors du procès de la reine, appela sur lui la vengeance des cannibales qui ne pouvaient honorer ni la vertu ni le malheur.

J'avais connu le marquis de Gouvernet dans son gouvernement de Bourgogne, où M. de Châteaugrand

avait une terre : nous y passions tous les étés avant mon veuvage, et le marquis venait nous y voir presque chaque semaine. A la mort de mon mari je vendis cette terre, pour habiter exclusivement le château de Mareuil, en Auvergne, où vous êtes venu dans votre première enfance et dont vous ne pouvez certainement pas vous souvenir.

Une année, le marquis de Gouvernet resta plusieurs mois à Mareuil avec moi. Je le promenais orgueilleusement dans nos montagnes : il ne les admirait pas autant que je le voulais et me parlait sans cesse des beautés du Dauphiné, berceau de sa famille et de la vôtre par conséquent. Il me pressait beaucoup de l'y accompagner ainsi que madame sa femme, mademoiselle Bertin, marquise de Méreville, qui vendit ce marquisat à M. de la Borde, premier valet de chambre du roi, lequel y a fait construire les beaux jardins si justement célèbres. Je me laissai tenter par ce voyage de Dauphiné, les montagnes m'attirant toujours avec une force presque irrésistible, et jamais je ne fus mieux récompensée d'une tentation satisfaite. Mon Dieu ! que c'est beau ! quel pays ! quelle verdure ! je ne sais ce que peut être l'Irlande, la verte Erin, mais à coup sûr le Dauphiné mérite à tous égards le surnom d'Emeraude.

La maison de La Tour du Pin possédait alors à Nyons un hôtel, remontant à l'antiquité la plus reculée. Je vois d'ici les portes sculptées à vos armes, avec les tours et les dauphins, surmontés de la couronne ducale et entourés de la fameuse devise : *Torris fortitudo mea*. L'intérieur répondait à ces insignes ; on y conservait le mobilier de génération en génération ; chaque époque y avait apporté sa physionomie parti-

culière, ce qui rendait cette demeure un vrai musée de curiosités.

Le marquis de Gouvernet, en sa qualité d'ainé de la famille, possédait ce joyau et y allait quelquefois pour reprendre l'air natal, disait-il. Votre maison était alors *Seigneur* d'une grande quantité de fiefs du haut et du bas Dauphiné. La liste en serait bien longue et vous les trouverez en partie relatés dans le récit qui va suivre. Votre généalogie est très-claire : vous descendez d'une branche cadette des dauphins de Viennois. Il me prend envie de vous faire un peu d'histoire et vous allez voir que ma vieille tête de quatre-vingt-neuf ans n'a pas oublié son nobiliaire. Je ne voudrais pourtant pas jurer qu'elle retrouvât ainsi des dates pour les indifférents.

Pierre II, cadet de la branche de Clelles, épousa en 1510 Madeleine de Silve, dame de Gouvernet, et devint par là seigneur de Gouvernet. La branche de Gouvernet est ainsi cadette de celle de Clelles, cadette de celle de Vinay, cadette elle-même de celle des dauphins, et la tige commune descendait de la maison de La Tour d'Auvergne, dont elle était séparée depuis l'an 990, dans la personne de Giraud de La Tour d'Auvergne, seigneur de La Tour du Pin, dans le Viennois, et vicomte de Vienne, par son mariage avec Gausberge, fille de Berlion, vicomte de Vienne, dont vint Berlion 1^{er} de La Tour, seigneur de la Tour du Pin et vicomte de Vienne, qui fit l'an 1004 une donation à l'église de Vienne pour la reconstruction de cette église. En 1184, vivait Albert I^{er} de La Tour, baron de la baronnie indépendante de La Tour, dont la ville de La Tour du Pin, était le chef-lieu. Son fils aîné, Albert II, était présent à la croisade de Philippe-

Auguste, en 1130. On m'a dit que ses armes étaient à Versailles, dans la salle des Croisades. Je n'irai pas y voir, car cette mascarade du château de nos rois me fait un mal affreux, mon cher ami, vous le savez bien. Cet Albert II fut la tige de vos quatre dauphins.

Le premier Humbert, qui devint dauphin en épousant, en 1273, Anne, dauphine, sœur de Jean, dernier dauphin de la race de Bourgogne, qui mourut en 1282, laquelle race de Bourgogne avait succédé à la race des dauphins de la maison d'Albon.

Le second Jean, fils d'Humbert, qui épousa Béatrix, fille du roi de Hongrie, et mourut en 1319.

Le troisième, Guigues VIII, qui épousa Isabelle de France, fille de Philippe-le-Long. Il fut tué en 1333 dans une guerre contre le comte de Savoie.

Le quatrième, Humbert II, frère de Guigues, et comme lui fils de Jean, qui donna le Dauphiné à la France en 1343, 1344 et 1349. Il mourut en 1355; étant alors religieux de l'ordre de Saint-Dominique et patriarche d'Alexandrie. Il avait épousé Marie des Baux, nièce de Robert, roi de Sicile, dont il n'eut qu'un fils, mort en bas âge.

Je me souviens, à propos de votre alliance avec la maison royale, que Louis XVIII, dans les lettres de pair données au marquis de La Tour du Pin Gouvernet, son ambassadeur, voulut que ce mariage d'Isabelle de France avec un de vos ancêtres, fût rappelé, et c'est par son ordre exprès que ces mots : *Prenant en considération l'honneur qu'il a de nous être allié*, y furent insérés.

Voyons maintenant votre branche directe : elle vient de Berlion V, fils d'Albert I^{er}, frère d'Albert II. Il fut seigneur de Vinay, et devint le chef des Vinay,

dont les aînés s'éteignirent dans la personne d'Antoine de La Tour, seigneur de Vinay et co-seigneur de La Tour du Pin. Les cadets se succédèrent sans interruption jusqu'à Hugues, fils de Guigues III, qui continua la branche de Clelles. Son frère, Pierre II, épousa en 1540, Madeleine de Silve, dame de Gouvernet, en bas Dauphiné, dans la partie appelée les Baronnie. Il eut pour fils Guigues IV, marié en 1542 à Esperite du Bosquet, zélée protestante, qui éleva ses enfants dans sa religion. De ce mariage, sont issus deux frères : René et Jacques, tiges de toutes les branches modernes de la maison de La Tour du Pin.

Je m'arrête là, mon cher ami ; nous retrouverons le reste dans le récit que vous allez lire ; il y viendra tout naturellement à la suite des faits.

Un jour, nous nous *promenions* dans l'église de Nyons, si tant est qu'on puisse employer cette expression profane : nous regardions avec tout l'intérêt de véritables antiquaires les tombeaux de vos ancêtres, dont il y a plusieurs dans la chapelle de Saint-Crespin, attendant à l'ancien prieuré des religieuses, nous vîmes sur un marbre fort simple cette inscription, fort simple aussi :

*Gi gît Philis de La Tour du Pin de La Charce,
morte le 4 juin 1703.*

— Voilà, me dit le marquis, le lieu de la sépulture de mon illustre grand'tante, la libératrice du Dauphiné, laquelle me gâtait beaucoup dans mon enfance : je me la rappelle à merveille, et je ne connais rien de plus curieux que son histoire.

— Quoi ! repris-je, cette célèbre Philis, dont les

armes ont été placées à Saint-Denis, à côté de celles de Jeanne d'Arc, par ordre de Louis XIV, et qui reçut une pension comme un brave officier. Vous l'avez connue, marquis ?

— Je tiens d'elle une quantité de bijoux de famille, dont elle était très-curieuse, et mademoiselle d'Aleyrac, sa sœur, personne fort savante en belles-lettres, a laissé une espèce de relation des plus intéressantes, où se trouvent racontés les hauts faits de notre héroïne. Vous aimez ces sortes de chroniques, je vous la prêterai.

— Il me semble que j'ai lu quelque part un mauvais roman sur ce sujet, mon cher marquis, je serais très-empressée de savoir ce qu'il a de commun avec l'histoire.

— Absolument rien que la gloire de Philis, et encore est-elle abrégée en quelques lignes, de sorte qu'elle passe inaperçue. Vous verrez dans les cahiers de mademoiselle d'Aleyrac les caractères et les actions de cette époque-là, peints avec bien plus de vérité, et je suis sûr que cela vous amusera.

M. de Gouvernet me remit en effet ces précieux manuscrits. Je les emportai à Paris avec moi, la tourmente de 1789 arriva. Ma tante la comtesse de Villedelle, que vous avez oubliée et qui vous a pourtant fait manger une grande quantité de dragées et de conserves, fut prise d'une terreur si grande, qu'elle voulut émigrer sur-le-champ. Je la suivis, et je ne revis plus le marquis de Gouvernet ; ainsi que je vous l'ai dit, il périt sur l'échafaud, presque en même temps que M. votre père.

Je me trouvai donc alors héritière de ces reliques, et elles m'ont suivie dans mes nombreux voyages jus-

qu'à ma rentrée en France, à la Restauration. Depuis lors, je l'avoue, je ne me souvins plus de ce dépôt; tant d'événements se passèrent; je retrouvai tant de souvenirs dans ceux que je revoyais et dans ceux qui n'existaient plus! Votre visite d'hier, plus prolongée que de coutume, les regards que nous avons jetés sur le passé, m'ont remis en mémoire votre arrière-grand'tante. En vous racontant son histoire, en vous l'adressant, c'est une restitution que je vous fais, et j'espère que vous m'en remercirez un peu, car ce n'est pas une petite besogne à mon âge.

Lisez donc avec indulgence les aventures de vos aïeux, écrites par votre vieille amie. C'est une belle gloire que celle de descendre de pareils gens. Voilà une phrase ambigüe; vous comprenez bien cependant que je parle de vos aïeux. Pour moi, hélas! je n'ai point de descendant: excepté mon petit chien, arrière-petit-fils d'un autre qui joua un grand rôle dans ma jeunesse, personne ne s'apercevra peut-être qu'une pauvre octogénaire est de moins en ce monde. Pourvu que je retrouve là-haut ceux qui m'ont précédée, c'est tout ce que je puis demander au ciel!

A présent je commence.

II

LE MAITRE ET L'ÉLÈVE

Par un soir du mois d'octobre 1689, dans une modeste habitation située près de la vallée de Montmaur, à l'extrémité du village de ce nom, un vieillard était

assis au coin de la cheminée. La pièce où il se trouvait, spacieuse et élevée, portait l'empreinte d'un goût sévère et d'habitudes sérieuses. Les murs, couverts de tapisseries de hautes lices, à personnages et à draperies sombres, se confondaient presque avec le plafond de chêne et le plancher d'un bois noir très-proprement entretenu ; de grands bahuts sans sculptures, une immense cheminée aussi brune que le reste, quelques sièges de la même couleur formaient tout l'ameublement de cette chambre, éclairée par deux fenêtres à petits carreaux enchâssés de plomb. En ce moment la nuit était presque venue : un rayon de la lune qui se levait à l'horizon faisait briller la lampe de cuivre à plusieurs becs, suspendue au milieu de l'appartement, au-dessus d'une grande table. Il commençait à faire froid : un feu clair brillait dans l'âtre et éclairait le visage du vieillard, de ces teintes fortement arrêtées qui donnent souvent aux objets une apparence fantastique.

Auprès d'une des croisées un jeune homme se tenait debout : ses traits restaient dans l'ombre, seulement la silhouette fixe et bien prise de sa taille se dessinait sur les vitres ; il regardait avec attention une petite lumière au sommet d'un noble château situé sur une montagne en face de lui, et sa contemplation était si absorbante qu'il n'entendit pas son nom prononcé deux fois auprès de lui.

— Raymond, répéta de nouveau le personnage assis près du foyer, Raymond, il est temps d'allumer la lampe, vous dis-je.

— Que voulez-vous, monsieur ?

— Que regardez-vous donc ainsi, mon enfant ? Depuis un quart d'heure je vous appelle ; voici le moment

de notre lecture ; vous oubliez tout à la fois et Dieu et votre respect pour votre second père.

— M'en préserve le ciel, monsieur ! mais cette vallée est si délicieuse que je ne puis me lasser de l'admirer ; elle est belle même...

— Même quand on ne la voit pas, à ce qu'il paraît ; car les ténèbres les plus profondes nous entourent. Soyez franc, Raymond, ce n'est point dans ce village que se promènent vos pensées ; vous êtes encore plein du souvenir de Philis, c'est elle que vos yeux cherchent sur cette montagne, et, forcé de vivre loin d'elle, vous la regrettez sans cesse. Une infâme et lâche créature, qui a abandonné ses frères, qui a renié sa foi !

— Monsieur, interrompit vivement Raymond, mademoiselle de La Tour du Pin, quelle que soit sa croyance et ses convictions, mérite tous les égards possibles, je vous prie de ne pas l'oublier.

— Oui, vous voilà bien tous, continua le vieillard avec mélancolie, oui, votre sang de gentilhomme ne peut mentir ; il fait taire les instructions des saints et les principes de la religion. Vous ne pouvez entendre la vérité sur les femmes de votre rang, et vous vous hâtez de rappeler au vilain qui s'oublie la distance qui vous sépare.

— Mon père, vous me jugez mal, jamais pareille idée n'entra dans mon cœur.

— Non, non, j'ai en vain guidé votre enfance, j'ai vainement dirigé vos inclinations ; je vous ai inculqué les principes du saint Évangile : vous avez conservé le vieil homme avec ses préjugés et ses passions, l'amour, l'orgueil, le manque de foi ; oh ! si le vaillant et noble comte de Mauges, vivait encore, que dirait-il, de vous, enfant dégénéré ?

— Il dirait que je serais indigne de lui en ne soutenant pas ma compagne d'enfance contre vos attaques ; il dirait que la petite-fille du grand héros des protestants devrait trouver plus d'indulgence chez un ministre de paix, et surtout il ne m'accuserait pas d'ingratitude ; il lirait dans mon cœur mon amour et ma vénération pour mon cher gouverneur.

— Je ne vous accuse pas, Raymond, je déplore la funeste influence de vos anciens amis sur un esprit aussi jeune que le vôtre. Qui sait où s'arrêtera cet exemple ? n'imiterez-vous pas la famille de La Charce ? n'irez-vous pas jusqu'à apostasier ?

Le jeune homme se mit à genoux devant le prêtre et tira de son sein une médaille suspendue à un cordon de cheveux.

— Vous savez, dit-il, quels souvenirs s'attachent pour moi à ce précieux gage ; vous savez combien il m'est sacré. Je jure sur lui de ne jamais céder ni aux séductions, ni aux menaces ; d'endurer les tortures les plus cruelles, de marcher sur mon cœur, s'il le faut, plutôt que d'abandonner la religion sainte dans laquelle j'ai été élevé par vous, plutôt que de souiller le nom de mes ancêtres par un parjure. Êtes-vous content ? me laisserez-vous maintenant rêver sans crainte.

— Non, mon fils, car tu souffres lorsque tu rêves, car tu regardes en arrière dans ce passé si beau où tu comptais sur un avenir plus brillant encore. Me crois-tu donc barbare ? ne suis-je pas moi-même presque aussi malheureux que toi de notre perte commune ? Oh ! je vois toujours ce château que tu contemples, je vois cette grande salle à pareille heure. On se préparait à la veillée : des serviteurs allumaient les lampes, les femmes disposaient leurs rouets pendant que la châtelaine,

assise au centre de la table, désignait à chacune sa tâche. Le comte et ses fils se tenaient debout auprès de la cheminée, entourés de leurs grands chiens ; tu étais à mes côtés, marquant dans le saint livre le sujet de la lecture du soir ; et ces deux jeunes filles, ces deux anges, suivaient par-dessus ton épaule les chapitres que tu m'indiquais, tandis que leur sœur aînée s'occupait des soins du ménage. Oh ! oui, je les aimais, je les chéris-sais avec toute la tendresse de mon âme. L'une brune et recueillie, l'autre blonde et rieuse ; toutes les deux pures et belles, toutes les deux faites pour l'ornement et la gloire de leur maison. Et maintenant tout est changé ; ce château de Montmaur est devenu un séjour de perdition et de frivolité. Celles qui faisaient notre orgueil, font notre honte aujourd'hui. Pleure, pleure, mon enfant, pleure la perte de tes espérances, moins que la perte de leurs âmes à ces malheureux renégats. Vous êtes séparés même pour l'autre vie !

Le jeune homme avait repris sa place à côté de la fenêtre : il écoutait plutôt ses pensées que les paroles de son gouverneur. Le silence régna autour d'eux, et jusqu'à ce que le timbre de l'horloge placée en face de la porte sonna sept heures. Le vieillard se leva alors et reprit son sang-froid accoutumé.

— Raymond, dit-il, appelez Lubin qu'on nous donne de la lumière, et cherchez le livre de la *Science mystique* ; nous pouvons encore lire une heure jusqu'au souper.

Raymond obéit sans répliquer. Le ministre le suivit des yeux, et lorsqu'il eut fermé la porte il joignit pieusement les mains :

— Mon Dieu, murmura-t-il, donnez de la force à cette pauvre âme blessée ; soutenez-la dans vos voies

divines, et envoyez-lui vos consolations ineffables. Je ne demande rien pour moi : prenez tout ce que vous me destinez de bonheur et de paix, je le lui lègue ; et mon bonheur c'est le sien, ma paix c'est la sienne.

La lumière éclaira bientôt cet intérieur triste et sévère. Lubin plaça sur la table une grande lampe de cuivre, sans allumer celle du plafond, il approcha deux sièges, ranima le feu et se retira aussi discrètement qu'il était entré. Raymond ouvrit le livre et commença la lecture. Sa voix sonore et jeune avait un indéfinissable accent de mélancolie ; son regard voilé et presque toujours baissé vers la terre, laissait cependant échapper des éclairs d'enthousiasme. Lorsqu'on faisait vibrer une des cordes qui répondaient à son exaltation, il y avait dans sa beauté quelque chose de fatal, un signe étrange placé sur son front, invisible, et certain pour tous néanmoins. Peut-être le fanatisme de la religion réformée, sa résolution ferme de résister à toutes les persécutions ; peut-être un amour malheureux avaient-ils placé leur cachet sur ses traits d'une admirable régularité : nul ne pouvait le dire ; mais tous étaient frappés de cette expression singulière. Son costume ajoutait encore à cette apparence fantastique, pour ainsi dire vêtu de velours noir des pieds à la tête, ses longs cheveux noirs flottants sur ses épaules, au mépris de la mode et de ceux qui se chargent de la faire ou de l'arranger, un simple rabat de batiste empesée entourant son cou, il semblait dédaigner les ornements du siècle, les rubans, les dentelles dont les jeunes seigneurs se paraient. Pourtant ses grandes manières, la distinction de sa tournure, tout en lui révélait l'héritier d'une illustre famille ; il n'était pas nécessaire de le nommer pour lui attirer le respect, et l'antiquité de sa race n'a-

vait pas besoin d'être vantée, il suffisait de le voir.

M. Nogent, ainsi s'appelait le ministre, était fier de son élève. Il l'aimait avec la tendresse d'un père et la sollicitude d'une mère dévouée. Cet excellent homme n'avait qu'un seul défaut, et ce défaut il ne le tenait pas de la nature. Les haines de parti, celles de la religion surtout sont horribles. M. Nogent détestait les catholiques, il employait toute son éloquence à exciter ses frères à la révolte et il le faisait sans pitié pour les suites désastreuses des guerres civiles. Ce soir là, après la lecture, il commença une longue diatribe contre leurs persécuteurs ; il versa dans l'âme de son élève, déjà ulcérée un fiel et une soif de vengeance bien éloignés de l'esprit du christianisme, et, au moment de se séparer pour la nuit, lorsqu'il lui donna son bonsoir accoutumé, le vrai caractère prenant le dessus, il lui dit :

— Ne fais rien sans avoir prié, Raymond, consulte le seigneur, écoute sa voix dans le silence des nuits et s'il te parle de clémence, de pardon, alors n'expose pas ta vie : peut-être te destine-t-il à de plus longues épreuves.

Aussitôt que le jeune homme fut seul dans sa chambre, il se laissa aller à une douleur longtemps contenue. Détachant de son clou une formidable épée suspendue au chevet de son lit, il la tira du fourreau avec une rage singulière. Des larmes tombèrent sur sa joue, il les essuya du revers de sa main et comprima du même geste les sanglots qui brisaient sa poitrine ; son visage exprimait le désespoir et presque le découragement.

— Oh ! voici, dit-il, voici l'épée de mon aieul, cette épée trempée tant de fois dans le sang de nos oppresseurs. Ils m'ont dépouillé de tout, ils m'ont arraché

ma fiancée, la seule femme de ce monde que je puisse aimer jamais, ils m'ont condamné à vivre seul ; eh bien, je leur montrerai que je suis un Béranger ; ils apprendront à redouter encore le nom de Mauges, et je forcerai ceux qui m'ont repoussé à me craindre au moins.

Il se promena plusieurs heures dans sa chambre avant de se livrer au repos ; ses exclamations interrompues, ses mouvements saccadés et violents révélaient l'état de son âme. M. Nogent vint écouter à sa porte et se retira plus inquiet et plus triste. Il n'osa pas cependant troubler cette douloureuse veillée, et s'endormit après avoir acquis la certitude que Raymond s'était enfin livré au sommeil.

Lorsqu'il sortit de son appartement de grand matin, Lubin lui dit que M. le comte était monté à cheval depuis plus d'une heure.

III

LA MÉNAGERIE D'UNE FEMME AUTEUR

Le lendemain de ce jour, deux jeunes filles se promenaient, vers les onze heures, sur la terrasse du château de Montmaur. Il y avait entre elles une grande ressemblance de visage ; cependant l'une était brune et l'autre était blonde : l'une était grande, l'autre était petite. Leur costume, absolument semblable, révélait plus de simplicité que de coquetterie. Elles portaient des robes deourgouran gris, ouvertes sur une jupe

rose, avec le corps et les rubans assortis : leurs longs cheveux, séparés par une pointe et retenus derrière sous un peigne, tombaient autour du visage en boucles nombreuses. Elles n'étaient ni dentelles, ni bijoux ; fortes de leurs charmes et de leur jeunesse, elles n'avaient besoin d'aucun autre auxiliaire. La plus grande était aussi la plus âgée, mais elle ne paraissait pas avoir plus de vingt ans ; sa physionomie sérieuse contrastait avec la gaieté de sa cadette : elle ne répondait que par monosyllabes aux folles plaisanteries de sa sœur, et ses regards erraient sur la vallée, comme pour y chercher un ami.

— Vous ne m'écoutez pas, Philis, dit enfin mademoiselle d'Aleyrac, la dernière des filles du marquis de La Charce, je vous raconte cependant de bien belles choses.

— J'entends parfaitement, Marguerite, vous êtes toute heureuse de l'arrivée de notre célèbre amie, et vous comptez déjà les grandes visites que sa présence ici va nous attirer.

— On jurerait que vous n'êtes pas aussi heureuse que moi, Philis, cependant c'est vous que madame Deshoulières chérit plus particulièrement, c'est à vous qu'elle adresse ses vers : elle ne me traite, moi, qu'en petite fille et me donne, tout au plus, la garde de son chien.

— Je suis charmée de voir madame Deshoulières, ma sœur : elle m'honore en effet d'une amitié très-vive, mais je ne sais pas exprimer comme vous ce que j'éprouve ; je ne suis pas poète, ajouta-t-elle en souriant.

— Eh bien, ce n'est pas là ce que je pense, et puisque j'en trouve l'occasion, il faut que je vous le

dise. Vous êtes froide pour madame Deshoulières, vous ne l'aimez pas, vous ne l'admirez pas comme elle mérite d'être admirée. C'est une femme si supérieure, et puis, elle a si bien pris les grandes manières de cour; auprès d'elle les femmes de qualité de la province semblent des chambrières; elle a toujours de si beaux ajustements, de si bon goût. Je ne vous parle pas de sa vertu, qui embaume à dix lieues à la ronde : il suffit de la voir pour en reconnaître l'excellence, et cependant comme elle est belle ! Tous les gentilshommes se disputent ses regards. N'êtes-vous donc point de mon avis ?

— Certainement, ma sœur, vous dites la vérité, et nul ne rend plus justice que moi à madame Deshoulières; mais je ne vois pas comme vous que ce soit tout à fait une grande dame, du moins telle que je me l'étais figurée dans mon imagination. Il y a en elle je ne sais quoi de commun et de guindé qui ne me plaît pas; ses parures sont trop éclatantes, et puis ses airs de prudence m'épouvantent : je crois que la vertu peut s'en passer. Une personne qui m'impose bien davantage, dont les façons me paraissent tout à fait du bel air, c'est madame la marquise de Sévigné, que nous avons vue chez madame sa fille, lors de notre visite en Provence.

— Oh ! ma sœur, quelle différence ! madame de Sévigné parle comme tout le monde et à tout le monde, au lieu que madame Deshoulières se tient en reine.

— Il se peut que je me trompe, mais j'aime mieux l'autre manière.

— Et mademoiselle Deshoulières, au moins vous m'accorderez qu'elle est parfaitement spirituelle et jolie.

— Mademoiselle Deshoulières me semble une copie de sa mère, aussi ressemblante que le comporte la différence de leur âge et de leurs traits. Je conçois cependant davantage votre prédilection pour elle, vous êtes nées la même année, je crois ; vous êtes poètes toutes deux.

— J'admire la mère et j'aime la fille. Si vous saviez comme nous causons ! oh ! les beaux romans, les belles histoires que nous composons ensemble !

— Quels romans et quelles histoires, ma chère Marguerite ?

— Je vous le dirai si vous me promettez de n'en parler à personne, car mademoiselle Deshoulières m'a fait jurer que ce serait un secret entre nous.

— Vous savez que je suis discrète, ma sœur ; ainsi n'ayez aucune crainte.

— Eh bien donc, nous avons juré de ne jamais nous marier.

— Serment que vous trahirez sans doute, interrompit Philis en riant.

— Non vraiment, nous ne le trahirons pas, mademoiselle. Seulement comme nous sommes d'indignes enfants des muses, nous voulons, tout en restant filles comme nos divinités, avoir aussi un Apollon. Nous avons décidé que nous brûlerions chacune d'une passion malheureuse.

Philis regarda sa sœur d'un air étonné, comme n'ayant pas bien entendu.

— Oui, et je suis très-embarrassée, reprit mademoiselle d'Aleyrac ; Deshoulières va me gronder. Je m'étais engagée à avoir désigné mon héros avant qu'elle arrivât, et je n'ai pas pu me décider encore. J'ai seulement choisi son nom de roman : il s'appellera Alcain-

dor, cela fournit beaucoup de rimes, mais je ne sais pas qui il est.

— Réellement ?

— Réellement, parmi les gens que je connais, je n'en vois pas un qui soit digne de porter ce nom. J'ai voulu m'enflammer pour ceux que je ne connais pas ; c'est difficile, vous en conviendrez. Un mérite éminent peut quelquefois causer de ces passions étranges, et comme je ne dois pas être aimée, à la rigueur ce n'est pas incompatible. Si M. Racine n'était pas si âgé, je l'aurais peut-être préféré à cause de ses tragédies, que je tiens en grande estime ; je consulterai Deshoulières. Quant à elle, son amant s'appelle Tircis, et il est mort ; nous avons décidé cela. Pour éviter la monotonie de nos œuvres, vous sentez que nous ne pouvions toutes deux dire la même chose. Elle pleure son Tircis descendu aux enfers, moi je gémiss sur les dédains de mon Alcindor.

— Vous avez pris le plus mauvais rôle, Marguerite ; ce n'est guère séant pour une demoiselle.

— Qu'importe, puisque je ne verrai jamais mon vainqueur.

— Le monde ne le saura pas.

— Le monde le saura, c'est toujours ainsi en poésie. Le Tircis de Deshoulières est un seigneur dont j'ai oublié le nom, dont elle a entendu parler, et qui est mort.

— Ma chère petite, tout cela ce sont des folies d'enfants, vous en rirez quelque jour avec votre mari.

— En vérité, Philis, vous m'offensez, vous me croyez donc capable de me parjurer ? Non, je vais choisir mon amant, je l'adorerai, je ferai des vers pour lui, je me plaindrai de mes souffrances : oh ! ce sera très-amusant.

— Vous rappelez-vous cette pièce de Molière que nous avons vu jouer à Grenoble, à l'ouverture du parlement?

— *Les Précieuses ridicules.*

— Eh bien, vous me semblez tout à fait Cathos ou Madelon, pardonnez-le moi, Marguerite : il ne vous manque plus que la carte du tendre. Pauvre enfant ! ce jeu est dangereux, prenez-y garde !

— Vous avez l'air d'une grand'mère avec vos sermons, Philis, qu'en savez-vous ? trois ans de plus que moi vous ont-ils donné une telle expérience que vous puissiez me gronder ainsi ? Mais regardez dans la plaine, là bas, au bout du village, ce tourbillon de poussière. Ne sont-ce point les carosses de ces dames ?

— Non, répliqua Philis en rougissant, ce sont deux hommes à cheval ; ils s'arrêtent, et l'un semble indiquer à l'autre le chemin du château.

— Je ne connais pas celui-là, c'est un étranger ; quant à l'autre c'est... oui, c'est Raymond de Béranger. Voilà bien son costume et sa plume noire, et sa jument, cette jolie Bérénice que j'aimais tant. Ah ! il retourne chez M. Nogent, il regarde de ce côté, il nous salue. Pauvre Raymond ! pourquoi ne vient-il plus ? Le père Célestin ne nous a pas défendu de recevoir des huguenots, celui-là surtout, notre ami d'enfance.

Philis ne répondit rien, elle était pâle et tremblante ; Marguerite ne s'en aperçut pas et continua ses observations.

— L'autre cavalier avance de ce côté, il va monter la rampe, décidément je ne l'ai jamais vu. Oh ! voici un nouveau tourbillon sur la route ; cette fois ce sont ces dames. Un, deux, trois carosses, il y a peut-être quelqu'un avec elles, peut-être M. le maréchal de

Vivonne. Je vois des gardes à cheval, cela doit être lui. Tant mieux, il va nous amuser.

— Que ne le prenez-vous pour votre Alcindor?

— Y pensez-vous? M. de Vivonne! un homme qui a plus de quarante ans, et gros comme le tour de l'escalier. Est-ce que c'est possible?

Les jeunes filles se promenèrent encore quelques instants, suivant de l'œil les carrosses qui s'approchaient, puis elles rentrèrent au salon, afin d'être prêtes à recevoir leurs hôtes. Elles n'y trouvèrent encore personne, et se mirent à arranger convenablement des fleurs disposées dans des vases. Enfin le bruit des fouets se fit entendre, les carrosses entrèrent dans la cour, mademoiselle de la Charce descendit les marches du perron et fut bientôt suivie de la marquise et de mademoiselle d'Aleyrac.

On ouvrit la portière du premier carrosse, quatre chiens se précipitèrent à bas, et une voix de femme cria vivement :

— Pyrame, Thisbé, Adonis, Latone, où allez-vous? Mon Dieu! ils se feront écraser!

— Ne craignez rien, ma belle Euterpe, ils sont déjà entrés au château. Voulez-vous me permettre de vous donner la main?

— Avant de descendre, monsieur le maréchal, je vais vous remettre la boîte de Minette et celle de Gris-gris. Là, prenez bien garde, les pauvres bêtes, ils sont couverts de poussière. Javotte, a-t-on pris leurs brosses de chiendent?

— Oui, madame, je les ai derrière moi.

— Bien. Maintenant voici le sabot de Vert-vert. Il a parlé comme un livre. Est-ce tout? Alors je puis descendre. Et bonjour ma chère marquise, bonjour mes

toutes belles : que je suis heureuse de vous voir !

Elle embrassa madame de La Charce et ses filles à plusieurs reprises ; mademoiselle Deshoulières et mademoiselle d'Aleyrac se donnèrent également de grandes marques de tendresse. Le maréchal de Vivonne félicita les jeunes filles sur leur beauté et offrit la main à leur mère pour rentrer au salon.

La célèbre madame Deshoulières portait un habit de voyage assez étrange, surtout par le choix des couleurs. Il se composait d'un surtout de velours cerise, garni de fourrures, d'une jupe bleu de ciel et d'un dessus pareil. Ses coiffes emmitoufflaient son visage, car l'air commençait à devenir piquant. Elle ôta son gant et montra une main charmante, chargée de bagues ; son pied, quoique dissimulé dans sa babouche, paraissait ravissant.

— Je vous ai amené tous mes favoris, continuait-elle dès qu'elle fut assise : vous avez la bonté de les bien accueillir ; et je serais vraiment fâchée de les laisser si longtemps aux mains des domestiques, les pauvres bêtes ! Ma belle Philis, comme vous voilà grande ! Nous allons faire des promenades ensemble, vous me montrerez les merveilles de votre Dauphiné, dont vous êtes si fière, et à si juste titre. Avez-vous toujours le guide intrépide qui s'était offert à nous ? Je ne le vois plus.

— Le comte Raymond de Béranger a quitté le château depuis notre abjuration, madame, répondit la marquise, mais nous trouverons facilement à le remplacer. Mes fils viendront passer l'hiver près de nous : ils sont très-bons chasseurs, et mademoiselle de la Charce elle-même vous conduira mieux que personne, c'est une intrépide chasseresse.

— Diane en personne, reprit le maréchal. Ne voulez-vous plus venir sur les vaisseaux du roi, mademoiselle ? en ma qualité de général des galères, je vous y donnerais une fête digne de vous.

Le marquis de La Charce entra en ce moment, avec une physionomie soucieuse ; il salua gravement ses hôtes, leur souhaita la bienvenue et s'excusa de sa préoccupation sur les nouvelles qu'il venait de recevoir.

— M. le gouverneur de la province m'a envoyé un courrier tout à l'heure. Ce qu'il m'apprend est bien triste pour les amis du roi et de la religion.

— Qu'est-ce ? demanda le maréchal.

— Ce n'est malheureusement pas un secret. Les protestants se remuent dans tout le Dauphiné : ils se font des retraites inaccessibles ; la guerre civile est inévitable.

— Eh bien, monsieur, on les battra ! s'écria le maréchal ; les troupes du roi sont bonnes et nombreuses.

— Ces persécutions n'amènent pas des résultats bien satisfaisants, monsieur le maréchal, la douceur serait préférable, je le crois.

— Je le crois aussi, mais Sa Majesté en a décidé autrement. Elle est entièrement livrée aux Jésuites désormais. Le crédit de madame de Montespan est détruit, madame de Maintenon est toute-puissante, elle veut faire oublier qu'elle est de famille protestante, qu'elle-même a été huguenote, et elle donne des gages à la compagnie.

— On m'apprend que mon château de la Charce est devenu le rendez-vous de ceux de la religion. J'y ai laissé un concierge, ancien serviteur de ma famille ;

il a refusé d'abjurer, et le malheureux ne craint pas de souffrir les réunions de ses frères.

— Mettez ordre à cela, marquis, ou votre qualité de nouveau converti vous compromettra promptement; on ne plaisante pas là-dessus à la cour.

— J'y verrai dès demain, je vous assure. Ce n'est pas tout, ajouta le marquis en regardant Philis à la dérobée, les chefs sont signalés; on sait leurs retraites, on sait où ils se rencontrent; ils doivent être surpris au premier jour et conduits à Grenoble, où leur procès leur sera fait au parlement.

— Dans quel temps vivons-nous, mon Dieu! reprit la marquise.

— Dans le plus beau siècle de l'histoire, madame, interrompit madame Deshoulières, sous le règne de Louis-le-Grand le monarque auquel aucune gloire n'a manqué. Les grands hommes, les hommes de génie fourmillent autour de nous. Le roi les encourage et les distingue : à la guerre, dans les sciences, dans les arts, dans la chaire sacrée, tout est beau, tout est illustre.

— Et les femmes mêmes disputent aux hommes les lauriers de la victoire, continua galamment le duc de Vivonne; elles ne se contentent plus d'être belles, elles sont savantes, elles sont poètes.

— Je sais bien, monsieur le duc, dit madame Deshoulières, que vous ne perdez jamais l'occasion d'être aimable! que suis-je, moi pauvre fleur ignorée au bord d'un ruisseau, me penchant sur son cristal, au gré du vent; que suis-je auprès de ces palmiers superbes, de ces géants qui m'entourent? Nul ne pensera à me chercher dans cette obscurité où je vis, et la postérité n'entendra jamais mon nom.

— La postérité gardera le souvenir de vos charmes et de votre talent, madame. Vous rendrez immortels ces charmants animaux qui vous chérissent, et moi-même je suis tout fier d'avoir l'honneur de voir mon nom, du moins celui de mon chien, au milieu de ces belles épîtres.

— Ma fille aussi ira à la postérité sur vos ailes, madame, ajouta la marquise de La Charce ; elle est glorieuse de ce que vous avez daigné lui faire la dédicace de vos vers, et si elle ne vous en a pas remerciée encore, c'est qu'elle est toute au bonheur de vous revoir.

— Oui, madame, balbutia Philis brusquement interrompue dans ses pensées, oui, vous êtes trop bonne... je ne mérite pas tant d'honneur.

Madame Deshoulières fixa son œil perçant sur la jeune fille, qui rougit. On se leva pour conduire les voyageurs à leur appartement avant le dîner. La femme poète prit la main de mademoiselle de La Charce et resta un peu en arrière avec elle dans le corridor.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, quel chagrin avez-vous ? Vos jolis yeux sont ternes, vous êtes sérieuse, distraite. Je vous connais bien, et tous ces signes me révèlent la souffrance.

— Je suis en effet un peu malade, madame, et je vous remercie de votre intérêt : ce ne sera absolument rien, ce n'est pas la peine de vous en occuper.

D'effroyables cris de chiens interrompirent la conversation. Madame Deshoulières s'élança vers l'endroit d'où ils partaient et se sentit presque défaillir à l'aspect de Pyrame et d'Adonis, sanglants et renversés auprès d'un gros chien de chasse, nommé Pompée,

qui, sans respect pour leurs illustrations et jaloux de leur usurpation de ses droits, s'était jeté sur eux et leur avait presque tordu le cou.

— Pyrame, Adonis, mes chers petits, dans quel état vous voilà ! Oh ! le brutal, le vilain matin, ne sera-t-il pas chassé et battu pour ce meurtre infâme ?

— Pardonnez-moi, madame, cela ne se renouvelera plus, j'en suis au désespoir. Cependant Pompée est le favori de Philis, il la suit partout, et c'est à elle qu'il faut demander son expulsion.

— Pardonnez à Pompée, madame, je vous jure qu'il ne le fera plus.

— En attendant, mademoiselle, mes pauvres lévriers en mourront peut-être. Y a-t-il au moins ici quelqu'un qui puisse les soigner ? Il faudra leur faire des cataplasmes sur-le-champ, les saigner, je pense.

— Le vétérinaire est fort expert, madame, je vous assure qu'il les sauvera.

— Pauvre Pyrame ! reprit le maréchal en déposant le petit animal sur un lit, toi dont ton adorable maîtresse a dit :

Plus d'un bel esprit murmure
Contre mon illustre chien,
Iris, ne savez-vous rien
De son heureuse aventure ?

Et plus loin :

Ni le chien dont l'Olympe brille,
Ni l'illustre chien d'Amarylle...

— Ce n'est pas ici le moment de citer des vers, monsieur le maréchal, il faut secourir les blessés. Ah ! Adonis a repris connaissance, et me regarde.

En ce moment Javotte entra et poussa les mêmes cris que sa maîtresse, aussitôt qu'elle eut aperçu les malades.

— Heureusement, madame, ce monstre n'a pas découvert la jeune famille : sans cela il n'en serait pas resté un seul. Voyez Thisbé est occupée près d'eux. Qu'ils sont jolis !

On découvrit alors une corbeille doublée de satin bleu de ciel, avec des coussins ouatés ; elle était remplie par quatre petits chiens de quinze jours, auxquels leur mère donnait à téter en montrant un double rang de dents acérées et pointues, afin de défendre sa progéniture contre Pompée, qui se tenait à côté de mademoiselle de La Charce, aussi tranquille que s'il n'avait pas commis l'assassinat horrible qui lui était reproché.

— Quoi ! madame, vous avez apporté cette nichée, s'écria la marquise involontairement !

— Dans le carrosse de mes femmes, ils ne m'ont nullement gênée, madame, et ils ne gêneront personne, car je les garde dans ma chambre.

Tous les soins se portèrent sur les blessés. On posa le premier appareil, et madame Deshoulières ne voulut pas entendre parler de dîner avant d'avoir eu la réponse de l'homme de l'art : elle fut très-rassurante : après quelques jours de chambre et de régime, Adonis et Pyrame pourraient reprendre leur vie ordinaire, recommencer les bombons et les gimbettes. Cet arrêt prononcé on se mit à table.

Cependant le repas ne fut pas gai. Madame Deshoulières n'était pas remise d'une alarme si chaude : la famille de la Charce était préoccupée des nouvelles reçues par le marquis. M. de Vivonne seul conservait

cet admirable esprit des Mortemart, si célèbre à la cour, et qu'il partageait avec ses sœurs, la marquise de Montespan, la marquise de Thianges et l'abbesse de Fontevault. Rien n'attaquait son inaltérable gaieté, il riait de tout et toujours; il plaisanta donc madame Deshoulières sur son inquiétude, avec ce parfait savoir-vivre qui évitait jusqu'au moindre mot blessant.

— Vous devriez, madame, pour nous rendre un peu d'espoir, me permettre de citer ce charmant madrigal que vous fîtes à Avignon, chez madame de Forbin, ce jour où l'on vous mit au défi d'un impromptu, au milieu des jeux innocents.

— Vous ne nous priverez pas de l'entendre, madame, je l'espère, demanda la marquise avec instance? Mes filles sont si enchantées de votre poésie, et mademoiselle d'Aleyrac y trouve de si bons modèles.

— Je n'aurai garde de me faire prier, pourvu que M. le maréchal récite les vers à ma place. Je suis hors d'état d'en dire un seul.

— Ils perdront beaucoup dans ma bouche, mais cela vaut encore mieux que de ne pas les avoir du tout; les voici :

Je ne saurais passer un jour
 Sans me souvenir du beau berger que j'aime :
 Quand j'y pense, un plaisir extrême
 Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour son retour.
 Triste devoir dont je n'ose me plaindre,
 A ce retour, hélas! n'avez-vous rien à craindre?
 Si, pour y penser seulement,
 Des plus tendres transports je sens la violence,
 Quand je reverrai mon amant,
 Que ne fera pas sa présence!

— C'est admirable, madame! dit en chœur toute la société.

— Si l'on pouvait savoir pour quel heureux mortel ces vers ont été composés, poursuivit le maréchal.

— Pour madame de Forbin, vous venez de le raconter vous-même, monsieur. Croyez-vous donc qu'il faille toujours un but aux vers que nous composons ? Si cela était, si on le croyait même, aucune femme n'oserait en imprimer un seul. Non, tout cela est imaginaire, chacun le sait, Dieu merci, et personne ne songe à en médire.

On quitta la table en ce moment, mademoiselle d'Aleyrac en profita pour s'approcher de sa sœur.

— Vous voyez bien, Philis, ce qu'a dit madame Deshoulières, il n'y a pas besoin d'avoir un but à la poésie.

— Vous avez bien entendu aussi ce qu'a dit M. le maréchal de Vivonne, et beaucoup de gens pensent comme lui, croyez-moi, Marguerite.

— M. le maréchal plaisantait. Ne voyez-vous pas qu'il est amoureux de madame Deshoulières, et que c'est la jalousie qui l'excite.

Au lieu d'entrer dans le salon, Philis monta dans sa chambre, située au second étage d'une des tours. Cette petite retraite était délicieuse. On découvrait une vue admirable; d'une sorte de balcon en pierre saillant en dehors de la fenêtre. Philis y avait placé des arbustes et des plantes rares qui embaumaient l'air. Les murs étaient tapisés d'une étoffe de Perse fond blanc avec le lit pareil; quelques tableaux de sainteté, des fleurs brodées, des portraits de famille dans de jolis cadres égayaient la tenture. Des livres, des recueils de sermons épars çà et là révélaient les occupations de la

propriétaire. Mais, chose étrange, à la tête du lit un crucifix et une vierge étaient placés entre une paire de pistolets et une petite épée. Mademoiselle de La Charce ne les conservait pas seulement comme une relique de famille : elle s'exerçait au maniement des armes et ne manquait pas d'adresse à la chasse, comme beaucoup de dames de ce temps-là.

En entrant dans sa chambre où Pompée l'avait suivie, elle tira le verrou et s'approcha de son prie-Dieu.

— Vierge sainte, dit-elle, en joignant les mains, inspirez-moi ce que je dois faire. Je veux le sauver et je le sauverai, mais quels moyens prendre ? Y aurait-il du mal à le voir pour empêcher de si grands malheurs ? Je ne dois plus l'aimer comme un époux, mais n'est-il pas toujours mon frère et mon ami ?

Ses yeux se portèrent sur la campagne, elle quitta sa prière et alla vers la fenêtre. Le soleil brillait de ce dernier éclat que lui prête l'automne. Les paysans occupés de leurs travaux allaient et venaient par les chemins. Une petite maison écartée, seule et triste, formait un contraste frappant avec l'animation des autres. Ce fut là que Philis regarda d'abord. Au bout d'un instant la porte s'ouvrit : un chien de chasse, semblable à Pompée, en sortit le premier, puis un vieillard, puis un jeune homme. Le jeune homme leva les yeux : malgré elle Philis agita son mouchoir.

On frappa à la porte de la chambre : mademoiselle de La Charce se retourna vivement, comme honteuse d'être surprise dans cette contemplation, et demanda :

— Qui est là ?

— Moi, le père Célestin, répondit une voix sonore.

Elle s'empressa d'ouvrir et introduisit un religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

IV

LE PÈRE CÉLESTIN

En apercevant le révérend père, Philis s'inclina pour recevoir sa bénédiction ; elle lui avança ensuite un siège, lui fit signe de s'asseoir et attendit qu'il parlât.

— Ma fille, lui dit-il, je suis venu à vous parce que j'ai pensé que l'affliction était dans votre cœur, je ne me suis pas trompé, vous avez besoin de moi.

— Oui, mon père, j'implorais à l'instant la Vierge pour obtenir la grâce d'être éclairée ; elle m'a entendue puisqu'elle vous a envoyé à mon secours.

— Parlez, ma fille, quelle douleur vous oppresse, quelle faute vous tourmente ? Si la justice de Dieu est toute-puissante, sa miséricorde est infinie ; ne craignez donc pas.

— Je ne crains rien, mon père, car je ne suis pas coupable : j'ai besoin de vos conseils seulement. Vous savez sans doute les nouvelles parvenues à mon père au sujet des protestants.

— J'ai lu moi-même les dépêches.

— Eh bien, toutes les mesures sont prises : ils vont être entourés, saisis, traînés au supplice.

— Hélas ! ma fille, je ne l'ignore pas, et je gémis de la voie sanglante où le roi s'est engagé. La persuasion serait à la fois plus humaine et plus sûre. Sa Majesté oublie que le martyr enfante des prosélytes. J'arrive d'une de mes tournées, j'ai la consolation d'avoir ra-

mené plusieurs âmes à la véritable foi. Monseigneur l'évêque de Gex a reçu leur abjuration.

— Mon père, reprit Philis, qui l'avait à peine écouté, je ne l'ai pas revu; vous le savez, j'ai rompu tous les liens formés depuis notre enfance, je n'ai pas murmuré contre la volonté de Dieu qui nous sépare, mais je ne puis le laisser mourir, le ciel ne le veut pas; il faut qu'il sache le danger dont il est menacé; il faut prévenir cet horrible sacrifice, n'est-il pas vrai, mon père?

Le religieux garda un instant le silence.

— Ma fille, répondit-il enfin, la question est difficile à résoudre. Si d'une part, la charité et l'affection nous engagent à parler, d'une autre, nous empêchons les volontés du roi, nous désobéissons à ses ordres.

— Oh! mon père, mon père, est-ce désobéir au roi que de retenir les malheureux courant à leur perte? Si nous pouvons les disperser par un avis salutaire, la rébellion sera étouffée, on n'aura pas de prétexte pour sévir. Les pauvres protestants seront sauvés, et Dieu nous bénira d'avoir arrêté l'effusion du sang.

— Vous pourriez en effet écrire un mot au comte, poursuivit le bénédictin en réfléchissant.

— Ecrire, mon père, ce serait compromettre mon père: une lettre peut se perdre.

— Alors un messenger fidèle...

— Ne servirait à rien, Raymond ne le croirait pas. Il n'y a que moi, mon père, moi seule qui puisse arriver jusqu'à sa conviction, et voilà pourquoi j'attendais vos conseils. Ou il mourra, ou je dois lui parler moi-même sur-le-champ.

— Prenez garde, ma fille, reprit le moine d'une voix mélancolique, les raisons du tentateur sont puissantes,

c'est de lui peut-être que vient ce désir, caché sous le spécieux prétexte de sauver celui que vous aimez encore.

— Non, mon père, non, je puis descendre en moi-même devant vous et devant Dieu, je trouve ma résolution toujours aussi ferme. Tant que Raymond de Béranger persistera dans son erreur, il ne sera pour moi qu'un ami, un ami sur lequel je pleurerai bien amèrement, mais rien de plus.

— Je connais votre âme, ma fille, je sais de combien d'énergie elle est douée, je sais que pour vous toute promesse est sainte, j'ai donc confiance en votre courage, en votre parole, je vous permets de voir Raymond. Employez votre pouvoir sur lui à le ramener vers la vraie foi, tâchez qu'il vous écoute, qu'il vous croie. Le Seigneur ne défend pas de s'adresser au cœur des hommes, il a dit : *« Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »* ramenez la brebis égarée et vous remplirez de joie le paradis tout entier. Comment irez-vous trouver le comte? Ne craignez-vous pas de vous compromettre? ne craignez-vous pas de voir cette démarche mal interprétée.

— Voici ce que je compte faire, mon père. Vous apercevez d'ici la maison où il habite avec M. Nogent, son gouverneur, ce ministre opiniâtre qui soutient et encourage le fanatisme de son élève : lorsqu'il fera nuit, j'irai, avec Pompée jusqu'à cette demeure ; je parlerai au comte, sans être vue de personne, et après le souper, j'instruirai mon père de ma démarche.

— Pourquoi pas avant, mademoiselle ?

— Je connais mon père, il ne m'a prévenu du danger qu'afin d'en préserver Raymond qu'il aime presque

autant que son propre fils. Il savait que je trouverais le moyen de l'en instruire, j'ai sa permission tacite, cependant, je suis sûre qu'il ne voudrait pour rien au monde se trouver dans le cas de m'approuver ou de me blâmer d'avance ; il a été compris, il ne s'expliquera pas davantage.

— Agissez donc selon votre inspiration, ma fille, et si vous voyez la grâce germer dans ces cœurs endurcis, appelez-moi j'achèverai votre ouvrage. Les étrangers qui sont au château ne se doutent de rien, je pense, vous pouvez rester ici jusqu'au moment désigné. Priez, ma fille, pour que le créateur donne de la persuasion à vos paroles, priez pour qu'il écarte de vous la tentation. Allez au combat la poitrine cuirassée d'un triple airain, et ne vous laissez entraîner ni par des souvenirs, ni par des espérances impossibles. Soyez toujours ce que vous êtes et vous serez bénie. Moi aussi je vais prier pour vous, je vous verrai à votre retour, j'espère vous trouver aussi forte et aussi résignée.

Après quelques recommandations nouvelles, le père Célestin se retira et Philis resta seule. Son imagination se reporta en arrière et alla chercher la source de cet attachement qu'elle devait combattre, et qui l'exposait à une si rude épreuve. Elle puisa des forces dans le danger et la certitude qu'elle agissait selon son devoir. Pouvait-elle, en effet, abandonner au péril un orphelin dont les ancêtres étaient liés avec les siens, dont elle avait dû être la femme, et dont la conversion avait ruiné toutes ses espérances en ce monde ?

Au temps des premières guerres de religion, la noble du Dauphiné embrassa en grande partie le pro-

testantisme. Les noms les plus illustres se groupèrent autour de Lesdiguières pour défendre leur croyance ; et parmi eux se remarqua d'abord René, seigneur de Gournet, baron d'Aix, Mivillon et Montauban, capitaine de cent hommes d'armes, conseiller du roi, maréchal de camp, gouverneur du bas Dauphiné, marquis de La Charce. Vous voyez que ce n'était pas un petit personnage ; aussi devint-il le chef des huguenots et l'ami d'Henri IV, qui lui écrivit plusieurs lettres remplies d'affection et de haute estime. Il mourut en 1619, et laissa plusieurs enfants d'Isabeau de Montauban, dame de La Charce, qu'il avait épousée. Un de ses fils, qui devint marquis de la Charce, père de Philis, un autre eut une fille unique, Françoise ; ils marièrent leurs enfants et réunirent ainsi leurs fortunes.

Parmi les amis et les compagnons du grand marquis de La Charce se trouvait le comte Béranger de Mauges. Ce seigneur, moins heureux que les autres fut persécuté et aventura sa position. Son fils hérita de sa bravoure, de son entêtement dans la religion protestante, et de sa liaison avec la maison de La Tour du Pin. Ses biens furent confisqués à la suite d'une révolte à laquelle il prit part. Il avait épousé une fille de noble naissance, mais pauvre ; elle mourut en mettant au monde un fils, qu'on nomma Raymond, comme presque tous les Béranger ; le comte ne lui survécut guère et confia son enfant au marquis de La Charce, son frère d'armes, lequel lui promit de l'élever comme le sien propre, de pourvoir plus tard à son existence, et enfin, de le protéger toute sa vie. Il le garda dans son propre château, ne faisant pas de différence entre cet orphelin et la belle famille que Dieu lui avait donnée.

Il désirait lui faire épouser Philis sa seconde fille, et ne le leur cacha ni à l'un ni à l'autre.

Il arriva ce qui arrive rarement en pareil cas, c'est qu'ils s'aimèrent comme deux fiancés. Déjà mademoiselle de La Charce approchait de seize ans, et Raymond en avait vingt-deux ; on parlait de leur union prochaine, lorsque la Providence renversa ce projet arrangé depuis tant d'années. Le père Célestin était un religieux bénédictin d'un grand mérite et d'un grand zèle pour la foi catholique, se sentit appelé à convertir les huguenots ; son cœur saignait à la vue des rigueurs exercées contre eux, et il demanda à ses supérieurs la permission de se consacrer entièrement à l'apostolat, afin de soustraire ces malheureux à la justice humaine et à celle du créateur. Il obtint ce qu'il désirait, avec bien de la peine néanmoins, et il commença son œuvre sans se laisser rebuter par ce qu'elle avait de pénible et de difficile. Il parcourut le pays, prêchant, suppliant ; mettant dans ses discours l'éloquence de son âme. Il parla au nom du Dieu de paix et d'amour, et bientôt les résultats furent immenses. La persuasion était sur ses lèvres, il ne redoutait ni fatigue, ni dangers, il entrait dans les châteaux comme dans les chaumières. La liste de ses prosélytes s'étendait tous les jours. On ne parlait que de lui, on le portait aux nues ; son humilité n'en fut pas un seul instant altérée, c'était un véritable homme selon Jésus-Christ.

Il arriva un jour à Montmaur, et c'était un de ses vœux les plus chers que de convertir la famille de la Tour du Pin. Après beaucoup d'efforts infructueux, il fit enfin luire la vérité d'une manière si claire que le Saint-Esprit descendit sur eux. Il avait cependant à combattre un adversaire redoutable dans M. Nogent, gouverneur des

jeunes gens et pasteur du petit troupeau de calvinistes qui se réunissait au manoir. M. Nogent lutta contre le père Célestin sans lui faire une seule concession : il eut la douleur de se voir enlever l'une après l'autre toutes ses ouailles, une seule exceptée, le jeune Raymond, auquel il avait inspiré un fanatisme tellement exalté que ni son amour pour Philis, ni son attachement pour sa famille adoptive, ni la perte de son avenir, ne purent le décider à abjurer. Il quitta le château au désespoir, le jour où le marquis de La Charce et les siens entrèrent dans le giron de l'Eglise, il jura de n'y revenir jamais, et alla habiter la petite maison de M. Nogent, dans le village.

Le marquis de La Charce fit de vains efforts pour le ramener, il n'y put réussir, cependant il ne voulait pas laisser dans la misère celui qu'il avait si longtemps regardé comme son fils, et il lui envoya les titres de propriété d'une petite terre, provenant, disait le généreux seigneur, de la succession du comte de Mauges. Sans cet officieux mensonge, Raymond eut refusé de rien devoir à celui qu'il appelait un apostat.

Depuis lors, le jeune comte excité par M. Nogent, se jeta dans les intrigues des protestants. Il devint un de leurs chefs, et son nom le plaça à la tête des plus considérables. Philis et lui ne s'étaient vus que de loin ; ils s'aimaient toujours néanmoins, et souffraient tous les deux de l'absence. Philis tremblait sans cesse pour les jours de Raymond ; elle écoutait avidement les rapports sur les mouvements de la guerre ; jusqu'ici il avait échappé aux périls. Les hostilités n'avaient pour ainsi dire pas été déclarées. Ceux de la religion se bornaient à des assemblées presque secrètes sur lesquelles le gouverneur fermait souvent les yeux. Mais cette fois

il y avait tout à craindre, des ordres sévères étaient arrivés de la cour, comme on vient de le voir ; mademoiselle de la Charce n'hésita pas à chercher Raymond, après s'être rappelée et le danger qu'il courait, et les puissants liens qui les avaient attachés l'un à l'autre.

Elle attendit dans la retraite et la prière le moment de sortir du château. Personne ne vint la troubler. Madame de La Charce et mademoiselle d'Aleyrac, occupées de leurs hôtes, excusèrent son absence, le père Célestin leur ayant assuré qu'elle devait rester seule cette journée. Aussitôt que le soleil fut couché, elle s'enveloppa d'une mante, descendit le petit escalier de la tour, gagna les communs et sortit du château sans être aperçue. Pompée marchait derrière elle : semblant comprendre le mystère auquel il était initié, il ne s'écarta pas et ne se permit ni une plainte ni un aboiement.

Mademoiselle de La Charce descendit la montagne, le cœur palpitant de crainte et d'émotion. Elle allait revoir celui qui lui était si cher, après quatre ans de séparation, lorsqu'elle ignorait s'il l'aimait encore et si elle aurait assez de puissance pour réussir dans son entreprise. Elle arrangeait d'avance les discours et les arguments propres à le toucher, elle tremblait de ne plus connaître le chemin de son cœur, et elle priait Dieu de venir à son secours. A un détour de la route, Pompée fit entendre un grognement sourd, elle s'arrêta et aperçut dans l'obscurité un grande figure noire qui marchait vers elle. Philis se crut suivie et fut sur le point de retourner. Comme Pompée ne renouvela pas son avertissement, elle conclut qu'il n'y avait rien à craindre. Après quelques secondes, elle reconnut le père Célestin.

— J'ai voulu vous voir encore, ma fille, sonder votre conscience et vous entendre répéter que vous êtes sûre de vous-même.

— Je suis sûre de moi-même, parce que j'ai l'appui de Dieu, mon père.

— C'est bien, ma fille, il ne vous abandonnera pas.

— Je ne serai pas longtemps dehors, mon père, il faut que je me trouve au souper, afin que ma sortie ne soit pas même soupçonnée.

— Je vous attendrai ici, si vous le désirez, mon enfant.

— Non, mon père, non, rentrez, au contraire. Je n'ai peur de rien, vous le savez ; d'ailleurs il n'y a pas le moindre danger, tout le pays me connaît.

— Je retourne près de vos parents : ils ont un nouvel hôte, M. le comte d'Albon.

— Le comte d'Albon, reprit mademoiselle de La Charce en rougissant. Oh ! mon père, êtes-vous bien sûr que ce soit lui ?

— C'est ainsi que l'a nommé M. votre père, en le présentant à M. le maréchal de Vivonne. Le connaissez-vous, mademoiselle ?

— Hélas ! hélas ! mon père, il vient pour m'épouser.

— Qui vous l'a dit ?

— Mon père, qui m'avait annoncé sa visite prochaine.

— Eh bien, ma fille, c'est un bon mariage, ce me semble.

— Avez-vous donc oublié où je vais, quel sentiment j'ai dans le cœur ?

— Vous allez trouver un ancien ami, pour sauver sa vie et essayer de sauver son âme : il ne peut être pour vous autre chose, répliqua sévèrement le religieux.

Philis s'inclina sans répondre et continua son chemin.

A mesure qu'elle avançait, elle devenait plus tremblante. La nouvelle qu'elle avait apprise la troublait étrangement : elle prévoyait les luttes et les persécutions auxquelles elle allait être en butte. Le comte d'Albon était un des grands seigneurs de la province, il descendait des premiers dauphins de Viennois, avant les dauphins de Bourgogne et ceux de la maison de la Tour du Pin, qui furent les derniers. Sa fortune passait pour considérable, il était brave, loyal, bien fait de sa personne : il n'existait pas l'ombre d'une excuse à donner pour un refus.

— Qu'importe ! se dit-elle enfin, j'avouerai la vérité à ma famille : elle saura que je ne puis aimer personne, excepté celui que j'ai toujours aimé. Je le confierai à M. d'Albon lui-même, si l'on m'y force ; il ne m'épousera pas malgré moi, apparemment.

Elle arrivait alors à la porte de la petite maison, elle frappa. Lubin ouvrit, accompagné du même chien qu'elle avait vu le matin près de Raymond, et qui s'élança dehors en aboyant ; mais après avoir flairé mademoiselle de La Charce et Pompée, il remua joyeusement la queue et se mit à tourner autour d'eux en sautant : le domestique en resta stupéfait.

— Je voudrais parler au comte Raymond de Béranger, murmura la jeune fille.

— Que demande madame ? répéta Lubin, qui croyait n'avoir pas entendu.

— Je demande le comte de Béranger.

— M. le comte est chez M. Nogent, madame, et je ne puis...

— Introduisez moi donc chez M. Nogent, et ne perdons pas le temps ainsi.

Lubin marcha devant elle en levant les bras au ciel, car jamais femme, excepté la vieille cuisinière, n'avait passé le seuil de cette porte.

— Monsieur le comte, dit-il en entrant dans le salon, il y a là une dame voilée qui vous demande. Elle a avec elle un gros chien, et César les a caressés tous les deux. Je ne sais ce que cela signifie.

V

LES PREMIÈRES AMOURS

Raymond était, comme la veille, auprès de la fenêtre : comme la veille le pasteur restait au coin du feu, et la chambre n'était pas encore éclairée. Il alla au-devant de l'étrangère, qu'il ne reconnut pas, jusqu'au moment où une lueur de la flamme donnant sur son visage, lorsqu'elle rabaisait son coqueluchon, il s'écria :

— Philis !

— Mademoiselle de La Charce ! répéta M. Nogent.

— Elle-même, mon cher monsieur, qui vient près de vous, conduite par son amitié d'autrefois.

Le vieillard secoua la tête en lui avançant un siège ; le comte semblait cloué à sa place, et murmurait presque sans s'en apercevoir :

— Philis ! mon Dieu, Philis !

M. Nogent appelait Lubin pour avoir de la lumière : Raymond s'approcha enfin de la jeune fille.

— C'est donc vous que je revois, Philis, vous qui venez me chercher dans ma retraite. Avez-vous donc lui les tentes des Philistins et revenez-vous dans les bras de vos frères ?

— Je viens à vous, Raymond, au mépris de mon devoir peut-être, je viens parce que je suis toujours votre sœur et que je veux vous sauver.

— Me sauver ! et de quoi ? de quels dangers suis-je menacé ?

— Vous en courez d'immenses, mon ami, il n'a fallu rien moins pour cette démarche imprudente.

— Je vous remercie, mademoiselle, reprit amèrement le comte ; j'attends que vous vouliez bien vous expliquer.

— Les ordres les plus sévères sont arrivés contre les protestants ; des troupes marchent sur le Dauphiné, pour les forcer à la soumission ; les lieux de leurs assemblées sont découverts ; on les suit, on les épie, ils sont vendus et seront livrés tous.

Le jeune homme sourit tristement.

— Eh bien, mademoiselle, en quoi vous touchent ces nouvelles ? qui vous a engagée à venir vers moi ?

— Le soin de votre sûreté, celui de votre vie, de votre salut ; il faut que vous renonciez à vos funestes erreurs ; il faut au moins que vous restiez caché, ou que vous vous réfugiez en Suisse ; enfin, je ne veux pas que vous mouriez.

— Ne l'écoutez pas, mon fils, n'écoutez pas cette moabite, qui veut vous perdre, comme elle s'est perdue, interrompit M. Nogent.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur ! s'écria Philis en joignant les mains, ne le détournez pas de m'entendre, si vous ne comptez pas le tuer.

— Ne craignez rien, mon père, vous savez que ma foi est solide, elle ne me persuadera pas, car je ne crois plus en *elle*.

— Vous ne croyez plus en moi, Raymond ? Et d'où vient cela ? En quoi vous ai-je trompée ?

— Parjure, renégat, à l'amour comme à votre croyance, osez-vous bien me demander pourquoi je vous parle ainsi !

— J'ai ouvert les yeux à la vérité, monsieur ; je me suis convertie à la véritable religion, mais quant à l'amour, hélas ! je ne lui suis que trop fidèle, répliquait-elle, en baissant la voix.

— Je sais tout, vous dis-je, j'ai vu ce matin le comte d'Albon, j'ai entendu de sa bouche le récit de ses espérances, je sais qu'il est au château de Montmaur, je sais qu'il va être votre mari, je sais que pour la fête de cet hymen, il va faire dresser l'échafaud de vos frères, je sais que mon sang doit signer votre contrat de mariage. Insensé, j'avais refusé d'y croire, lorsque je vous ai vu rentrer ici tout à l'heure, je n'ai pas douté que vous ne vinssiez près de moi, indignée de l'horrible hymen qui se prépare. Non, la pitié vous conduit, vous ne voulez pas, ma mort, votre ancienne tendresse recule devant le remords d'une telle infamie ; ou bien peut-être, plus habile encore, vous m'engagez à fuir pour être délivrée de ma présence ; vous redoutez ma jalousie, vous savez bien que moi présent jamais vous n'appartenez à un autre, que je vous tuerais plutôt et moi avec vous. C'est là ce que vous appelez du dévouement, mademoiselle !

Philis le regardait tout à la fois blessée et joyeuse, car, si elle était méconnue, elle voyait en même temps

combien elle était aimée. Une larme vint à ses yeux, elle l'essuya avant qu'elle ne fût tombée.

— Monsieur, dit-elle, Dieu m'est témoin que vous êtes injuste et que vous me faites bien du mal. Tout nous sépare, Raymond : vous-même vous avez fui la maison de mon père, malgré ses efforts pour vous retenir. Vous avez renié vos serments d'autrefois, vous avez renoncé à ma main, vous n'avez plus voulu rien avoir de commun avec les amis qui vous ont élevé, et c'est vous qui m'appellez parjure, et c'est vous qui m'accusez, c'est vous qui refusez de me croire !

M. Nogent les regardait l'un après l'autre étonné de ces reproches si éloignés du premier sujet de la conversation, et si différent de ce qu'il attendait d'eux. Il n'avait jamais aimé : la langue des passions lui était étrangère, il ne savait pas que pour deux êtres qui s'aiment, il n'y a qu'une chose : l'amour qu'ils ramènent tout à ce but de leur vie et qu'auprès de l'amour, la vie elle-même n'est rien.

— Oui, reprit mademoiselle de La Charce, au moment où le pasteur allait l'interrompre. Oui, Raymond, vous êtes injuste. J'ai appris à l'instant même l'arrivée du comte d'Albon au château : je ne l'ai pas vu, je ne l'épouserai pas, je n'épouserai jamais personne. S'il vous faut cette promesse pour me faire écouter de vous, pour vous rendre la confiance que vous avez perdue, je vous la fais et avec sincérité.

— Serait-il vrai, Philis, vous m'aimez ?

— Je vous aime comme au jour de notre séparation, plus encore peut-être, car je vous ai tant pleuré ! Cependant, Raymond, cet amour ne me donne d'autre désir que de vous préserver des maux qui vous menacent. Je ne franchirai pas la barrière élevée entre nous, c'est

vous, si vous le voulez, qui en devenant catholique, pouvez devenir mon mari, vous qui vous ferez le paradis dans ce monde et dans l'autre; pourquoi repousser ce bonheur. Dites un mot, les honneurs, l'amour, la fortune ici-bas, et dans l'éternité le ciel.

Raymond écoutait cette voix qui lui disait des paroles de tendresse, il l'écoutait avec l'avidité d'un amant, qui ne l'avait pas entendu depuis quatre ans. Ses yeux la dévoraient, il tenait une des mains de la jeune personne dans les siennes; il oubliait l'univers, il oubliait la présence de son gouverneur; perdu dans cette contemplation, dans cette ivresse, il allait répondre sans savoir ce qu'il disait, il aurait tout promis, tout accordé. M. Nogent s'élança de sa place, saisit le comte par le bras et le fit lever malgré lui.

— Vous êtes perdu si vous restez un moment de plus, mon fils; venez, suivez-moi, je dois vous arracher aux séductions de cette syrène; pour votre vie je ne voudrais vous laisser ici sans moi.

— Monsieur, répliqua Philis, en se levant aussi, vous serez responsable de sa perte. Vous devriez cependant comprendre que je ne suis pas venue ici pour de médiocres intérêts. Les assemblées où vous l'entraînez, je vous l'ai dit, sont connues; la première fois qu'il s'y rendra, il sera suivi, garotté et conduit au supplice, et vous l'aurez tué, monsieur!

— J'en aurai fait un martyr! répliqua-t-il avec une orgueilleuse exaltation.

— Vous en aurez fait une victime, un damné! O Raymond, Raymond, je me jette à vos genoux! je vous supplie, au nom de notre bonheur d'autrefois, au nom de cette passion que nous n'avons pu éteindre, je vous le demande si vous m'aimez, renoncez à un culte re-

belle qui vous mène à l'échafaud ! et si vous ne voulez pas m'accorder cette jouissance suprême de vous convertir, au moins restez dans la retraite, fuyez ces hommes fanatiques qui vous entraînent ! Vivez pour moi, Raymond, vivez si vous voulez que je vive !

— Philis, deviendrez-vous ma femme, accepterez-vous mon nom, si je quitte la France, si je vais à l'étranger professer la foi que j'ai reçu de mon père ?

— Raymond, je ne serai jamais la femme d'un protestant, répondit Philis d'une voix éteinte.

— Eh bien, alors, laissez-moi mourir.

— Raymond, Raymond, écoutez-moi, poursuivit la jeune fille en se précipitant après lui, car il sortait de l'appartement à la suite de M. Nogent, qui l'avait déjà quitté, les yeux et les bras levés au ciel.

— Je ne veux plus vous entendre, mademoiselle, vous venez de le dire, votre amour pour moi n'est qu'une dérision.

— Mon Dieu ! prêtez-moi de l'éloquence : que je le persuade, que je le sauve ; qu'il ne m'aime plus, s'il faut un holocauste à votre justice, mais qu'il vive.

Raymond se retourna à ces paroles, dites avec l'accent du désespoir ; il hésita un instant, enfin il revint sur ses pas.

— Pourquoi voulez-vous que je vive, Philis, pourquoi exiger de moi que je prenne soin d'une existence dont vous ne voulez pas.

— Le malheur est sur nous, Raymond, il faut avoir du courage ; nous avons chacun un fardeau à supporter, nous ne devons pas le déposer avant le temps. Si le Seigneur nous laisse sur la terre, c'est que nous devons y rester ; il nous ordonne le soin de notre vie, obéissons-lui et gardons une constante pensée, c'est

que nous nous aimons malgré tout, c'est que nous sommes sûrs l'un de l'autre. Je prierai à chaque pulsation de mon cœur pour que vous reveniez à la foi de l'Eglise et j'attendrai ! mais aussi, vous me promettez, vous, de vous conserver pour moi, de ne pas repousser la grâce, si elle vous arrive : n'est-ce pas que vous me le promettez ?

— Philis, je promettrais tout pour un mot d'amour, tout excepté de quitter mes frères, de me déshonorer. S'ils courent des dangers, puis-je les abandonner lâchement ? d'ailleurs vous ne m'avez pas dit quels sont ces dangers, je les ignore ; nous sommes découverts, prétendez-vous, nous sommes vendus, mais, nous ne nous cachons pas. Des troupes nous poursuivent, où nous prendront-elles ? dans nos maisons, auprès de nos charrues, dans le sein de nos familles. De quoi se plaint-on ? conspirons-nous contre l'État ? attaquons-nous le roi ? On nous refuse des temples pour exercer notre culte, nous nous réunissons et nous prions : quel crime y a-t-il à cela ?

— Je sais que les hommes sont injustes : cependant s'ils le sont en cette occasion, c'est par excès de zèle pour la gloire du Seigneur. Vous désobéissez aux lois, car les lois disent qu'en France la seule religion catholique est autorisée. Vous conspirez contre le roi, puisque vous vous refusez à l'exécution de ses ordres et le roi se croit en droit de vous punir comme des sujets rebelles.

— Où dites-vous qu'on doit nous surprendre ? interrompit le comte qui réfléchissait profondément.

— Dans la plaine de Nyons, près du bois André, au château de La Charce, chez mon père, dont le vieux concierge vous prête les souterrains.

— Oui, cela est exact, les espions, les traîtres ont dit vrai. Oh ! si je les connaissais ces traîtres !

— Mon père, j'en suis certaine, fera tout au monde pour éviter un malheur : néanmoins il pourrait être forcé. Au moins jusqu'à ce que les soupçons soient dissipés, suspendez ces réunions, priez dans le silence et la solitude, à quoi sert de braver un pouvoir plus fort que le vôtre ? L'heure s'avance, Raymond. Je dois retourner à Montmaur : gardez l'assurance de mon amitié inaltérable et toujours la même : ne doutez jamais de moi car je ne vous manquerai jamais. Que j'emporte au moins votre promesse en échange : que je reste tranquillisée sur votre sûreté.

— Tout ce que je puis vous promettre, Philis, c'est de transmettre à mes coreligionnaires l'avis que vous m'avez donné : c'est d'employer mon crédit à faire adopter par eux ce que vous me demandez. Je vous remercie de votre intérêt, de votre démarche. Oui, je veux croire en vous : je veux espérer qu'un jour vous vous laisserez toucher par nos souffrances à tous deux, que vous me donnerez votre main ; à cette condition je suis prêt à vous suivre où vous désirerez aller. C'est plus que je ne devrais faire sans doute, mais Dieu et mes frères me le pardonneront, je l'espère, je vous aime tant !

M. Nogent se montra à la porte et l'horloge sonna sept heures et demie.

— Je me retire, monsieur, répliqua Philis, je me retire la mort dans le cœur, puisque ma voix a si peu d'empire sur le vôtre. Adieu, je ne sais pas si nous nous reverrons en ce monde et vous voulez que nous soyons séparés dans l'autre.

En achevant ces mots elle rabaissa sa coiffe sur son

visage et sortit à pas précipités. M. de Béranger la suivait sans rien dire. Arrivée dans la rue, elle se retourna et lui tendit la main, Raymond la prit et la baisa en silence ; elle fit quelques pas vers la montagne, les regards du jeune homme ne la quittaient pas.

Tout à coup il courut vers elle.

— Philis, lui dit-il, je ne vous laisserai pas gravir seule ce sentier, à cette heure : vous me permettrez de vous accompagner.

— Je n'ai besoin de personne, Raymond, Pompée n'est-il pas là et ne savez-vous pas que dans ce pays nul n'oserait s'attaquer à moi ?

— N'importe je vous suivrai, je vous suivrai de loin, si vous refusez ma présence. Que les temps sont changés ! Autrefois, que de promenades nous avons faites ensemble ! que de fois nous sommes revenus à pareille heure ! Vous vous appuyiez sur mon bras, vous riez avec moi, toutes nos pensées étaient communes.

— Quand vous le voudrez, Raymond, ces beaux jours pourront renaître.

— Oh ! ne me parlez pas ainsi : vous me rendriez fou : laissez-moi plutôt m'enivrer des souvenirs chéris qui seuls me soutiennent dans mon désespoir. Laissez-moi me rappeler ces moments enfuis à jamais où nous avions devant nous un avenir si plein, où rien ne devait nous séparer.

— Je ne veux plus, moi, penser à cela, mon ami, car nos voies sont différentes : en quittant la maison de mon père vous avez renoncé à cet avenir. Si vous fusiez resté, notre exemple, les exhortations du saint homme qui nous a éclairés, vous auriez éclairé aussi.

— Philis, vous souvient-il d'un jour où nous étions

allés avec M. Nogent et madame d'Artès visiter les environs de Grenoble? c'était dans cette saison, à cette heure; nous nous pressions de revenir au château, car notre mère devait être inquiète : votre sœur et le ministre ne pouvaient nous suivre, nos chevaux devançaient les leurs et ici, à cette même place, devant cette pierre, votre jument eut peur et fit un écart.

— J'allais tomber quand vous vous élançâtes au-devant moi, vous me prîtes dans vos bras : je me trouvai sur Bérénice et ma jument s'échappa en galopant comme une furieuse. Nous courûmes après elle, vous me tenant toujours dans vos bras et nous arrivâmes en même temps au pont-levis. Vous m'avez probablement sauvé la vie; regardez ce précipice : j'y tombais sans votre secours.

— Oui et huit jours après le père Célestin parut à Montmaur, et deux mois après j'en sortais seul avec M. Nogent et depuis lors c'est la première fois que je vous revois, Philis.

Ils étaient arrivés en haut de la rampe, à quelques pas des bâtiments. La lune éclairait la vallée et en faisait ressortir jusqu'aux moindres détails. L'eau d'un petit lac, situé auprès du village, brillait comme un miroir, il règnait dans la nature un calme solennel qui portait dans l'âme le recueillement et la rêverie. Ils s'arrêtèrent pour contempler ce magnifique spectacle. Leurs deux cœurs se rencontrèrent dans une même admiration, dans une même prière.

Après un instant de religieux silence, Philis parla.

— Nous allons nous séparer ici, Raymond : adieu, que le ciel vous bénisse, qu'il vous donne tout le bonheur auquel j'aurais pu prétendre. J'instruirai ce soir

mon père de notre entrevue : que lui dirai-je de votre part ?

— Vous lui direz que je n'oublierai jamais les principes d'honneur qu'il m'a donnés dans mon enfance, que je resterai fidèle à la foi qu'il m'a transmise et à la mémoire de mon père.

— Raymond !

— Il ne peut m'en faire un crime puisqu'il me l'a enseignée lui-même.

— Adieu, Raymond, répéta tristement Philis, je vous le dis encore : que Dieu vous garde !

Elle marcha du côté du château en resserrant davantage ses coiffes. Ses larmes coulaient à flots ; elle se heurtait sans cesse contre l'éternel obstacle qui les séparait : elle savait qu'elle ne renoncerait pas à sa foi : elle savait aussi que le comte ne renierait pas la sienne. Nous nous plaignons tous d'être malheureux ; une grande partie de nos malheurs vient de ce que nous nous imposons nous-mêmes. Si les hommes s'étaient contentés de l'admirable religion du Christ ; s'ils n'avaient pas prétendu y ajouter chacun selon leurs idées ou leur imagination désordonnée, des explications nouvelles, les horribles fléaux qu'ont amené les schismes et les hérésies n'auraient pas existé. Pourquoi chercher des définitions aux mystères ? pourquoi ne pas croire ce que le fils de Dieu nous a enseigné, sans arrière-pensée ni commentaires ? pourquoi ne pas pratiquer cette sublime morale de l'Évangile et meubler sa mémoire de mots impossibles, de discussions interminables sur des sujets auxquels la raison humaine ne peut suffire ?

Mademoiselle de La Charce resta un instant à la porte pour se donner le temps de se remettre et aussi

pour écouter le bruit des pas de Raymond, qui se perdaient dans l'éloignement. Lorsqu'elle ne les entendit plus et qu'elle fut parvenue à rendre une sorte de sérénité à son visage, elle entra dans la cour ; elle remonta ensuite chez elle pour jeter un coup d'œil à son miroir. On sonna le souper, elle descendit encore émue et triste. La première personne qu'elle aperçut à son entrée dans la salle à manger fut le comte d'Albon.

VI

LE CŒUR D'UN PÈRE

M. d'Albon s'avança d'un air empressé à la rencontre de Philis; il la salua galamment et lui exprima l'impatience qu'il avait de la voir.

— Mais, ajouta-t-il, le père Célestin m'a assuré que l'entrée de votre appartement était interdite à tous : je n'ai pas osé insister.

Mademoiselle de La Charce le remercia poliment et froidement : elle ne s'excusa point, elle éluda la réponse. En relevant les yeux, elle trouva ceux de madame Deshoulières fixés sur les siens, et cette dame lui fit signe de venir auprès d'elle.

— Vous nous avez fuis, belle Philis, dit le poëte ; c'est bien mal reconnaître notre empressement à nous rapprocher de vous. Ma fille a trouvé un dédommagement dans la conversation de Marguerite ; mais moi, rien ne m'a consolée, pas même les bontés de madame votre mère. Vous savez que mon amitié pour vous passe toutes les autres.

— Pardonnez-moi, madame, j'étais horriblement souffrante ; une migraine me rendait si maussade, que je n'aurais osé me montrer à vos yeux dans cet ennuyeux état.

— Vous êtes allée prendre l'air ce soir pour la calmer, sans doute, répliqua madame Deshoulières avec un coup d'œil investigateur. Y avez-vous réussi ?

— Je me porte mieux, madame ; vous êtes bien bonne.

— D'où vient cette dissimulation avec moi, ma chère ? Croyez-vous que je n'aie pas découvert en arrivant que vous aviez un secret, que vous souffriez ! Pensez-vous qu'une femme de mon âge ignore ces tourments de jeune fille, auxquels il faut si peu de chose pour devenir du désespoir ? Et cependant ces tourments ne sont que l'ombre des autres, de ceux auxquels nous sommes condamnées plus tard : vous ne le saurez que trop vite. Qu'avez-vous ? D'où viennent ces larmes ? Vous avez pleuré. Un chagrin confié devient moins amer. Puis-je quelque chose pour vous ? Parlez donc.

— Je ne sais comment vous remercier de votre bienveillance, madame ; cependant vous êtes dans l'erreur, je n'ai rien à vous confier.

— Ce mariage peut-être ne vous plaît pas ? continua son amie sans paraître l'avoir entendue. Cependant c'est un grand parti, un charmant cavalier, tout ce qu'on peut désirer dans un époux.

— Mes parents ne m'ont encore parlé de ce projet que légèrement, moi-même je n'y ai qu'à peine songé.

— Quoi donc alors ?

— Je vous l'ai dit, madame, rien du tout.

— Allons, vous êtes trop discrète, ou bien vous ne

m'aimez pas assez ; je vous en voudrais presque, si je n'espérais vous voir plus confiante. Ah ! dites-moi, le départ de votre ami d'enfance a dû vous être bien pénible ; vous le regardiez comme un frère, vous aviez été élevés dans l'idée de ne vous quitter jamais. Le château est bien grand sans lui, n'est-ce pas ?

— L'absence de M. de Béranger nous a tous affligés vivement sans doute, mon père et ma mère surtout ; ils le traitaient comme leur enfant et ils l'aimaient de même.

Une conversation générale s'était établie entre les autres personnes de la société ; tout à coup M. d'Albon éleva la voix : les deux femmes ne purent s'empêcher d'écouter.

— Oui, monsieur le maréchal, disait-il, on ne saurait être trop sévère contre ces misérables car leur audace augmente de jour en jour. Croiriez-vous que ce matin l'un d'eux a battu mes gens, ou du moins son cheval a terrassé un de mes valets ?

— Comment donc cela ?

— Je m'étais arrêté dans je ne sais quel village, à cinq ou six lieues d'ici, pour laisser reposer mon équipage ; j'aperçus le marquis de Trailles qui en faisait autant que moi. Nous ordonnâmes qu'on nous servit dans une chambre dont la fenêtre était ouverte et qu'une mince cloison séparait d'une autre. Nous causâmes de nos affaires, un peu haut peut-être. Au bout d'une heure, j'entendis crier dans la cour ; c'était un de mes piqueurs à moitié estropié se roulant dans la poussière ; il venait d'être renversé. Je le questionnai vivement : il m'en raconta qu'un capitaine des parpailots, après être monté à cheval devant l'écurie, était parti au galop sans dire gare. Lorsqu'il vit cet acci-

dent, il s'arrêta et cria à ma livrée, qui entourait son camarade :

« Dites à votre maître le comte d'Albon qu'il ait à nommer moins haut dans les auberges les dames de qualité, et que s'il n'est pas content, il trouvera à Montmaur le comte Béranger de Mauges tout à son service, »

Puis il disparut.

— Voilà qui est hardi! Et quel est ce comte de Mauges, monsieur?

— Un jeune homme qui a été élevé chez moi, monsieur le maréchal, répondit le premier le marquis de La Charce; il n'a pas voulu se convertir, malheureusement, et il est excité sans cesse dans son fanatisme par un ministre qui a été son gouverneur.

— Je lui apprendrai la religion à coups de sabre, interrompit le comte d'Albon; il saura qu'on peut être huguenot et poli. Je lui donnerai la leçon dont il a besoin.

— Il est homme à vous le rendre, dit Philis, qui avait pâli.

— Votre intérêt pour lui devrait s'excuser à mes yeux, mademoiselle; cependant je vous assure que je ne lui céderai en rien.

— Comment donc un huguenot vous a-t-il envoyé un cartel? Ils regardent le duel comme un péché sans rémission!

— Aussi n'est-ce pas ainsi qu'il l'entendait probablement, monseigneur. Ils savent qu'on va les poursuivre, ils sont décidés à résister. En ma qualité de grand sénéchal de la province, je dois être un de leurs plus ardents ennemis. C'est sur le champ de bataille que m'attend le comte de Béranger : c'est là qu'il me trouvera.

— Vous avez donc oublié, monsieur, que ce jeune homme est le fils, le frère de la famille de La Charce ? continua le père Célestin, qui venait d'entrer.

— Je n'ai rien oublié, mon père ; je connais trop la famille de La Charce pour ne pas être sûr que les ennemis du roi et de la religion ne sauraient être ni son fils ni son frère. Néanmoins, si mon indignation m'a emporté trop loin, si j'ai offensé quelqu'un, j'en demande sincèrement pardon.

— Et on ne peut pas mieux faire, répliqua le marquis de La Charce en s'inclinant. Je l'avoue, nous avons tous chéri le comte de Mauges : ses égarements nous affligent autant que s'il portait notre nom ; cependant nous nous contentons de gémir en silence, et nous sacrifions notre douleur aux intérêts de l'Église et à ceux du roi.

— Je sais votre secret, ma toute belle, dit madame Deshoulières à l'oreille de Philis ; la jalousie de ces deux seigneurs m'a éclairée ; je vous plains de toute mon âme.

Mademoiselle de La Charce ne répondit pas.

— Nous partirons donc demain ensemble, monsieur, pour votre château de La Charce, ajouta le comte d'Albon ; nous verrons ce qui s'y passe, et nous agirons en conséquence ; j'ai des dragons à quelques lieues d'ici.

— Demain, cela m'est impossible, monsieur ; après-demain, si vous voulez. Je dois être ici demain, d'après les ordres que j'ai reçus ; j'attends une communication importante.

— Si c'est pour le service du roi, monsieur, il n'y a rien à dire.

— Pour le service du roi, monsieur.

-- Vous êtes bien pressé de nous quitter, monsieur

le comte, reprit madame de La Charce ; vous nous aviez fait espérer une plus longue visite.

— Aussi ma visite n'est-elle pas finie, madame ; je reviendrai avec M. le marquis après notre expédition, si vous le jugez à propos. La belle compagnie qui se trouve ici devrait seule m'y attirer, lors même que je n'aurais pas les plus grandes raisons du monde pour y revenir.

— Vous êtes très-aimable, monsieur le comte, répondit madame Deshoulières ; mais ne pouvons-nous parler que de la guerre et des huguenots ? Nous autres femmes, cela nous effraie ; et lorsqu'on est comme vous, monsieur, homme d'esprit et homme de cœur, on doit avoir mieux à dire. Voici M. le maréchal qui est tout à fait de mon avis, j'en suis certaine.

Le reste du souper et la soirée se passa en conversation légère et badine. Madame Deshoulières fit briller son esprit, et elle en avait beaucoup lorsqu'elle ne voulait pas trop en avoir ; Philis resta silencieuse. Personne ne s'en étonna, on connaissait le motif de la visite du comte d'Albon. Au moment de se retirer, mademoiselle de La Charce demanda à son père la permission de le suivre dans son cabinet.

Aussitôt qu'ils y furent seuls, elle se jeta à ses genoux.

— Monsieur, dit-elle, j'ai à vous demander pardon, j'ai commis une faute pour laquelle j'ai besoin de votre indulgence.

— Qu'est-ce que c'est ma fille ?

— J'ai vu Raymond, je suis allée le trouver ce soir chez M. Nogent.

— Vous ? s'écria le marquis, étonné de tant de hardiesse.

— Oui, mon père, et dût votre colère m'accabler, j'ai voulu l'avertir du danger affreux auquel il allait être en butte.

— Vous lui avez tout dit, tout ce que vous aviez entendu ce matin ?

— Tout ce qu'il devait savoir au moins, mon père.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Hélas ! il persiste dans son erreur, il n'a pas voulu m'entendre.

— Malheureux enfant ! Ainsi vous avez fait une pareille démarche inutilement ?

— Pas tout à fait, mon père ; il est prévenu, et je ne doute pas que cet avis ne lui donne un peu de prudence : il en instruira ses frères, et nous empêcherons peut-être ainsi l'effusion du sang.

— Vous ne connaissez pas les gentilshommes protestants, ma fille, et Raymond en particulier : ils ne reculeront devant rien ; ils nous forceront aux mesures les plus sévères ; nos pères étaient ainsi. J'espère, mademoiselle, que vous vous êtes bornée à vos avis prudents, et qu'il n'a pas été question entre vous de nos jets d'autrefois.

— Je vous demande pardon, mon père, il en a été question.

— Et comment, s'il vous plaît ?

— J'ai répété au comte de Mauges que je l'aimais toujours comme un frère, que je ne serais pour lui qu'une sœur, tant qu'il persisterait dans son hérésie.

— C'est bien, ma fille.

— J'ai ajouté que le jour où il abjurerait, je lui donnerais ma main avec mon cœur, qui n'a cessé de lui appartenir ; je lui ai juré que dans tous les cas je

n'appartiendrais qu'à lui seul, et que s'il ne voulait pas lever l'obstacle qui nous séparait, je ne me marierais jamais.

— Comment avez-vous pu vous engager ainsi, Philis, lorsque votre union est arrangée avec le comte d'Albon, lorsque je vous ai signifié ma volonté? Je ne vous ai jamais connue indocile, et ma parole est engagée, je vous en avertis.

— La mienne l'est aussi, mon père, et pour rien au monde je ne manquerais à mon serment. J'ai promis à Raymond de le prendre pour époux : je l'aime, je serai sa femme ou je ne serai celle de personne au monde.

— J'ai promis votre main ce soir encore à M. d'Albon? Vous voulez donc me faire passer pour un homme sans foi et sans honneur?

— Si cela vous est agréable, je lui parlerai moi-même, je lui avouerai ma position, mon amour et, s'il est tel que je me plais à le croire il se retirera.

— Je ne vous laisserai pas faire une pareille folie, mademoiselle. Refuser le comte d'Albon, un des premiers partis de la province! Il n'en sera pas ainsi. Je ne puis vous accorder qu'un retard; pendant ce temps, vous réfléchirez, je l'espère. Et si je vous accorde cette faveur, c'est à une condition.

— Laquelle, monsieur?

— Vous ne reverrez pas M. de Béranger, et vous n'aurez aucune communication avec lui.

— Je ne le reverrai pas sans votre autorisation, mon père; mais je vous le jure encore ici, je n'épouserai que celui auquel j'ai donné mon cœur.

— Mon enfant, répondit M. de La Charce en s'approchant de sa fille, après avoir hésité un instant; mon

enfant, vous me désespérez. Parmi les sacrifices que Dieu m'impose il n'en est pas de plus cruel que celui de vous voir malheureuse, et je suis sûr que vous le serez toujours. Vous ne voudrez pas renoncer à celui que vous avez aimé depuis votre enfance, vous refuserez tout autre hymen et vous vivrez seule, sans connaître les joies de la maternité, ni celles de l'amour, vous n'en aurez goûté que les douleurs. Je vous en supplie, acceptez le délai que je vous offre : pendant ce temps vous réfléchirez, peut-être comprendrez-vous l'impossibilité d'un tel projet, peut-être vous verrai-je enfin vous soumettre à mes vœux.

— Mon père, je ferai tout ce que je pourrai pour vous obéir : seulement ne me forcez point à voir M. d'Albon, il m'est odieux par son zèle farouche, par la soif qu'il montre du sang de ces malheureux. Je savais par Raymond leur rencontre dans l'auberge : ne trouvez-vous pas insolent d'aller ainsi publier notre mariage sans avoir obtenu mon consentement, et M. de Béranger n'a-t-il pas bien agi en lui donnant cette leçon ?

— Cela peut être vrai, Philis, à quoi bon le dire ? Encore cet effort, voyez M. d'Albon. Comment pourrez-vous l'aimer si vous lui défendez votre présence ? Comment gagnera-t-il sa cause s'il lui est interdit de la plaider.

— Il ne la gagnera pas davantage, mon père, mon cœur est son juge et mon cœur est incorruptible. Donnez-moi votre bénédiction, et priez pour moi, si vous voulez que je trouve la force de vivre.

Mademoiselle de la Charce se retira après avoir embrassé son père, qui la regarda partir les larmes aux yeux.

VII

UN PRÊCHE

Trois jours après cet événement, au lever du soleil, deux hommes à cheval, enveloppés dans leurs manteaux de manière à ne laisser voir que le bout de leur nez, montaient la côte escarpée qui conduisait au château de La Charce. Ils marchaient avec précaution, parlaient bas, comme des gens qui craignaient d'être surpris et regardaient dans toutes les broussailles.

— L'avis qu'on vous a donné est véritable, monsieur le comte, disait le plus âgé à son compagnon, depuis notre entrée dans la baronnie, je n'ai pas traversé un village où nous n'ayons vu briller les mousquets. J'en crois deviner derrière chaque buisson et il m'est démontré que nous sommes suivis.

— La personne qui m'a transmis cette nouvelle est bien instruite, monsieur le baron, et elle ne me tromperait pas quoiqu'il arrive. Je suis fâché que le conseil ait cru devoir maintenir la réunion, c'est donner un prétexte à nos ennemis et exposer inutilement nos frères. La défense d'amener ici les femmes et les enfants fait ressembler cette assemblée pacifique à un attroupement guerrier.

— Les anciens l'ont décidé ainsi, monsieur, il faut nous soumettre, mais je trouve comme vous la mesure imprudente. Les fanatiques pensent à la révolte, ils aspirent après le martyre, quelques-uns d'entre eux me paraissent suspects. L'autorité est instruite jour-

nellement de nos démarches, que vous en semble ?

— Il m'est trop affreux de m'arrêter sur de pareilles idées ; je n'y ai jamais songé.

— Nous qui avons femmes et enfants, famille et position, nous ne demandons qu'une chose, la possibilité de prier Dieu à notre manière et la tranquillité, à cela près nous sommes aussi bons Français que les autres. Nous nous soumettons à tout, nous reconnaissons les ordonnances nous ne murmurons sur rien. Les exaltés sans biens, sans fortune, ne voyant d'autre avenir que dans la rébellion, espèrent devenir quelque chose et ils nous poussent en avant. Ils nous conduiront à notre perte.

— Je n'en doute pas un instant, aussi ai-je fait le sacrifice de ma vie.

— Les esprits calmes devraient se réunir et arrêter ce torrent destructeur.

— Arrête-t-on les avalanches ?

— Quant à moi je suis très décidé à émigrer, si cela continue. Madame des Clayes me le demande sans cesse, elle tremble pour moi, pour ses fils.

— Elle a raison, monsieur, allez, vivez en paix à l'étranger, vous à qui cela est permis.

Le comte soupira profondément.

— Je suis bien aise que vous m'approuviez, monsieur : l'avis d'un homme comme vous est précieux dans pareille circonstance. Mais pourquoi vous-même ?..

— Moi, monsieur, je n'aurai jamais ni femme ni enfants et j'ai voué mon existence à la foi protestante.

Ils entendirent marcher au-dessus d'eux dans le sentier qui conduisait au château : un paysan se présenta.

— Qu'y a-t-il, Mathurin ? demanda le baron de Clayes.

— Il y a, monsieur le baron, qu'en arrivant au château cette nuit les ministres ont frappé comme d'ordinaire à la petite porte, j'y étais avec mon maître. On n'a pas répondu, ils ont frappé encore. Même silence. Alors ils se sont consultés entre eux, il se sont cachés derrière un buisson, et on m'a fait monter par une fenêtre dont j'ai cassé un carreau. J'ai parcouru les appartements : je n'ai trouvé personne, le vieux concierge était certainement sorti, enlevé peut-être, que sais-je ? je suis revenu le dire à mon maître. Les ministres se sont encore consultés à voix basse, puis ils m'ont ordonné à moi et à quelques autres d'enfoncer la porte, ce que nous avons fait, alors ils sont entrés et se sont installés comme de coutume dans les souterrains, mais nous avons d'abord enfoncé la porte aussi, puisqu'elle était fermée comme l'autre.

— Vous entendez, monsieur, interrompit le baron, ils ont visité la propriété de M. le marquis de La Charce.

— Oui, j'entends, monsieur. Et où vas-tu, maintenant ?

— Je vais chercher le révérend Jamin que nous avons laissé au dernier village ; et le prévenir qu'on l'attendra pour le prêche.

— C'est bien, remplis ta mission, continua M. de Béranger.

— Le révérend Jamin, cet énergumène ! il achèvera d'exalter les esprits. On nous fera brûler nos vaisseaux, monsieur. J'ai envie de retourner sur mes pas.

— Vous ne le pouvez plus, monsieur, maintenant que cet homme vous a vu, à moins que vous n'ayez

quitté la France avant demain matin. Vous seriez désigné comme un faux frère, un espion, et une fois la guerre allumée, où ces insensés s'arrêteront-ils ?

— C'est ainsi qu'ils nous tiennent et qu'ils nous entraînent par la vanité. Croyez-moi, monsieur, séparons-nous, nous autres lévites fidèles, de ces agitateurs : présentons une requête au roi, assurons-le de notre soumission, demandons seulement la franchise de notre culte et l'exécution de l'édit de Nantes,

— On l'a fait déjà bien souvent, monsieur, et cela a été inutile.

— Alors que peut donc un protestant en France ?

— Suivre ce torrent dévastateur dont vous parliez tout à l'heure, monsieur, ou quitter son pays.

Le baron soupira et se tut.

— Nous voici arrivés, monsieur, je vais reprocher aux ministres l'action coupable qu'ils ont commise, vous le pensez bien. Si je ne me trompe pas, cette démarche doit commencer les hostilités. Vous n'êtes pas indépendant comme moi, taisez-vous baron : il vous arriverait malheur.

Ils trouvèrent, ainsi que l'avait annoncé Mathurin, la porte du manoir enfoncée. Raymond montra de la main les armoiries de la Tour du Pin qui venaient d'être brisées.

— Vengeance bien misérable et bien indigne de chrétiens, d'hommés d'honneur, poursuivit-il, en levant les épaules.

En entrant dans le souterrain ils virent une assemblée déjà considérable et dans laquelle régnait le plus grand silence. De temps en temps le bruit d'un sabre frappant contre un mousquet indiquait que les assistants portaient des armes. Les nouveaux venus cher-

chaient des yeux une place, M. Nogent les appela à côté des anciens. C'était un spectacle étrange que celui de ces sectaires réunis pour invoquer le Dieu de paix avec des carabines et des pistolets. Ils faisaient silence, car ils devaient tous se livrer à la prière, et tous avaient dans l'âme un projet sanglant, tous voulaient la guerre. Un murmure flatteur accueillit l'arrivée de Raymond. La renommée de ses ancêtres lui en donnait une précocité; et on savait qu'il ne dégénérerait pas. Avant de s'asseoir, il regarda autour de lui; ses yeux rencontrèrent ceux du ministre Verdet, le plus ardent et le plus fougueux de tous après Jamin. Il ne les détourna pas, malgré l'espèce de haine qu'il vit briller dans le regard du maître de Mathurin.

— C'est vous, monsieur, dit-il, qui avez donné l'ordre de briser les portes de ce château ?

— C'est moi et mes collègues, jeune homme, nous en avons le droit, je pense, surtout dans la maison d'un faux frère, d'un apostat.

— Vous n'avez ce droit nulle part que chez vous, monsieur, et vous allez nous mettre sur les bras tous ces limiers de la justice. Vous deviez au moins attendre la réunion de tous les membres du conseil : nous nous y fussions certainement opposés.

— Et l'on aurait passé outre. Assez de mesures timides comme cela. Nos frères, avides de la parole divine, seraient venus ici pour l'écouter : ils auraient dû fuir parce que le parjure avait fermé sa porte aux saints du Seigneur. Il aurait fallu, selon vous, attendre des temps plus heureux, céder devant l'ennemi. Oh ! vous êtes de lâches et vulgaires soldats, incapables de travailler à la vigne céleste. Des considérations humaines

vous retiennent. Bientôt l'éloquent et saint pasteur va vous faire entendre sa voix tonnante pour vous rendre un peu de l'énergie qui vous manque. Il va crier : aux armes ! contre l'ennemi de Dieu. Vous ne vous défendrez plus, vous attaquerez.

— Aux armes ! répétèrent des milliers de voix.

Raymond se leva et essaya d'imposer silence à cette émeute qui grandissait et qui allait devenir terrible : ce fut en vain : ses prières se confondaient avec les menaces ; d'ailleurs Verdet lui coupa la parole.

— Nous avons appris maintenant ce qui s'est passé ici depuis hier, et vous le saviez aussi, mon frère. Vous verrez si vos ministres ne devaient pas vous rendre le droit qu'on voulait vous enlever. L'impie d'Albon et l'apostat La Charce sont venus au château, ils ont pris le fidèle concierge, ils l'ont entraîné en prison, puis ils ont fermé les portes et le renégat a dit :

« — J'aime mieux abandonner le château de mes pères, que de le livrer aux ennemis de Dieu et du roi, et je n'y mettrai pas de gardien, dans la crainte qu'il ne soit leur victime : j'espère qu'ils respecteront ma propriété.

— Le marquis de la Charce était-il avec le comte d'Albon? demanda M. de Béranger.

— Avec le comte d'Albon, avec son gendre, celui qu'il destine à sa fille Philis : tout le pays sait cela.

Raymond reprit sa place, un sourire de triomphe se montra sur les lèvres de Verdet.

— Le révérend Jamin va vous apporter la parole de Dieu, mes frères : priez en attendant pour éloigner le tentateur, et remerciez le ciel qui nous donne l'occasion d'humilier nos ennemis.

Le silence se rétablit de nouveau. Le comte avait

mis la tête dans ses mains et paraissait étranger à tout. Le ministre le regardait d'un air haineux et sardonique.

— Mon frère, dit-il à Nogent tout bas, parlez à votre élève, remettez-le dans le sentier des saints, car il s'en écarte.

— Ne le dérangez pas, mon frère, il prie, répondit le bon vieillard.

— Il pense, ce qui me convient bien mieux, poursuivit Verdet, et il souffre ! c'est là que je l'attendais.

Un murmure qui se fit entendre auprès de la porte détourna l'attention.

— Voici sans doute le révérend Jamin qui arrive : j'aperçois Mathurin.

C'était en effet le prédicateur. A son aspect, cette multitude se leva comme un seul homme et étendit les bras vers lui. Son visage impassible n'en sembla pas ému : il promena longtemps son œil terne, jusqu'à ce qu'il eut trouvé celui de Verdet. Ils échangèrent un signe d'intelligence presque imperceptible, et le prédicateur s'avança au milieu de l'immense cercle.

Il commença un de ces sermons incroyables pour notre génération actuelle, autant par la longueur de sa durée, que par l'étrangeté de sa matière. Le langage biblique y était exagéré dans tous ses termes : il appelait les fidèles au combat, au martyre ; il leur représentait la gloire du dieu des armées, et vers la fin surtout son éloquence prit un caractère de poésie si effrayante, une énergie si sauvage, qu'il transporta l'auditoire tout entier, sans excepter Raymond, et qu'il aurait conduit cette multitude à la mort comme à une fête.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en finissant, donne à tes soldats la force et le courage, livre leur tes ennemis comme tu livras jadis les Philistins à ton peuple. Nous ne nous laisserons plus immoler comme des agneaux : nous nous armerons de l'épée de justice et nous défendrons nos droits.

Le baron de Clayes qui s'était dérobé à cet enthousiasme, rentra le visage bouleversé et la pâleur sur le front.

— Mes frères, mes révérends, le marquis de La Charce, le comte d'Albon gravissent la montagne à la tête d'un régiment.

— Eh bien, reprit avec plus de force le prédicateur. eh bien, Dieu nous les livre ! Il nous livre à la fois l'impie et l'apostat. Nous allons, non pas nous défendre, mais les attaquer.

— Prenez garde, mon père, dit un vieux capitaine, prenez garde de compromettre notre succès. La place est forte, bornons-nous à la défendre, nous sommes mal armés, quoique supérieurs en nombre, restons ici, c'est plus prudent.

— Que parlez-vous de prudence, en avons-nous besoin ? Dieu n'est-il pas avec nous, montrons-nous, et vous les verrez fuir. Oseraient-ils nous résister ? Marchons, marchons, venez avec moi en entonnant les saints cantiques.

Ils se levèrent : toutes les voix se joignirent à celles des ministres qui entonnèrent un hymne de triomphe. Ils marchèrent sans ordre et confusément, à la place où ils se trouvaient, sans qu'aucun commandât aux autres, et ils arrivèrent dans la grande cour au moment où les troupes royales atteignaient le sommet de la rampe.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur, s'écria le comte d'Albon, les voici tous. En avant donc, et chassons cette vermine.

— Un instant, monsieur le comte, essayons d'abord les voies pacifiques. Tâchons de ne pas verser le sang, si cela est possible; je vais leur parler.

— Vous courez, monsieur, un risque immense. Vous savez qu'ils vous haïssent à cause de votre conversion, et une balle vous atteindrait bien vite, ils sont traîtres, pensez-y.

— Si je meurs, ce sera du moins en faisant mon devoir. Cette maison m'appartient, personne ne me refusera le droit de m'informer par quelle autorité je la trouve occupée.

Le marquis s'avança seul. Les protestants étonnés de tant d'audace, ne firent d'abord aucun mouvement, mais après le premier moment passé, ils commencèrent des imprécations et des menaces que l'intrépide parlementaire semblait ne pas entendre. Le comte d'Albon le suivait de près. Le ministre Verdet le montra d'un geste à un homme placé à ses côtés, et qui avait la réputation d'un excellent tireur. Il souleva son fusil et le plaça à son épaule : Raymond, qui suivait tous les mouvements du pasteur, le baissa d'un coup.

— La personne d'un ambassadeur est sacrée chez tous les peuples : vous voyez que le marquis agite un mouchoir blanc.

— Mais au moins cet autre, qui le suit.

— Celui là m'appartient, je l'ai défié, c'est mon champion, je ne veux pas qu'on y touche.

— Feu sur l'apostat, hurla Jamin.

— C'est un assassinat infâme, s'écria Raymond, en courant au-devant du marquis.

Sa présence arrêta tous les coups, ils craignirent de l'atteindre.

— Êtes-vous des barbares, s'écria-t-il, et n'y a-t-il rien de sacré pour vous ? Vous êtes bien imprudent, monsieur, poursuivit-il en s'adressant au marquis, de vous exposer à la rage de ces hommes irrités. Que leur désirez-vous ?

— Je leur demande qui leur a permis de briser mes portes et de violer ma demeure, et je les engage à se retirer sans bruit, s'ils ne veulent pas attirer sur eux la vengeance des lois.

— Nous avons brisé tes portes, apostat, interrompit le bouillant Jamin, parce que tu nous les a fermées. Nous nous sommes réunis ici, parce qu'on nous refuse des temples, parce qu'on nous persécute : nous ne déposerons pas les armes qu'on ne nous ait rendu la liberté de nos consciences et la liberté de notre culte ; c'est à vous de vous retirer si vous ne voulez pas périr sous les coups des guerriers de Dieu.

— Monsieur de Béranger, continua le marquis sans avoir l'air d'entendre ce discours, vous avez du pouvoir sur ces malheureux : parlez-leur le langage de la raison, ils vont tous périr avec vous.

— Monsieur leur cause est juste si leurs moyens sont illicites. Nous sommes de fidèles sujets de Sa Majesté. Qu'elle daigne nous entendre, qu'elle ordonne l'exécution des édits de son glorieux aïeul et nous nous soumettrons sur le champ.

— Feu ! feu ! sur l'apostat, s'écria de nouveau Verdet. A quoi servent ces pourparlers ? Quels arrangements peut-il y avoir entre les saints et les fils de Bé-lial ? Revenez ici, Raymond, et laissez faire la justice du ciel.

— Pas une balle ne l'atteindra avant de traverser ma poitrine, répéta le comte, en se mettant encore devant M. de La Charce. Assez, monsieur, au nom du ciel : je ne les retiendrais peut-être pas longtemps.

— Je me retire puisqu'il le faut, Raymond, mais je n'oublierai pas que je vous dois la vie.

— Je vous prie de l'oublier, monsieur, j'en aurais fait autant pour le dernier de mes semblables, répliqua le comte, en s'inclinant avec hauteur.

Le marquis avait rejoint les troupes, M. de Béran-ger resta seul entre les deux partis, jusqu'à ce qu'il le vit au milieu des siens. Alors il revint lui-même dans les rangs des protestants, lentement, tournant la face à l'ennemi, et bravant la mort avec insouciance.

— Feu ! s'écrient de nouveau les ministres dès qu'ils le virent en sûreté.

Une décharge générale s'en suivit ; elle ne fit pas grand mal aux soldats cachés à moitié derrière les arbres, mais elle laissa les protestants sans défense, comme l'avait prévu le vieux militaire.

— Il n'y a pas un instant à perdre, cria-t-il, d'une voix tonnante ; fermez les grilles, et ventre à terre.

L'urgence de la position fut comprise par tous : il fut obéi sur l'heure : la décharge que les dragons rendirent aux rebelles n'en blessa donc que quelques-uns et ne tua personne. La partie devenait plus égale, puisque toutes les armes étaient vides et l'avantage du nombre, sinon celui de la science, appartenait aux protestants.

— Tenons-nous sur la défensive, reprit le capitaine ; attendons, et ne tirons pas tous nos mousquets à la fois. Nous pourrions encore de cette manière garder la position : autrement nous sommes perdus.

Les ministres qui reconnaissaient la vérité, se retirèrent dans un coin de la cour, parfaitement découvert néanmoins, et continuèrent leurs cantiques. Le commandement resta de fait au vieux soldat, M. de Mesnard, qui prit Raymond pour lieutenant.

— Avant de commencer la défense, monsieur, dit le vieillard, quelles sont vos idées? Finira-t-on par se rendre? Combattrait-on jusqu'à la dernière extrémité?

— Jusqu'à la mort, monsieur.

— Alors, que Dieu nous protège; il faut défendre le terrain pied à pied et nous réfugier ensuite dans les souterrains, si nous sommes forcés à la retraite: là, nous trouverons un tombeau glorieux au moins.

— Il sera fait comme vous le dites, monsieur.

Les dispositions furent prises en conséquence: les hostilités se soutinrent avec une bravoure égale de part et d'autre. Raymond se multipliait; il était partout, cherchant à joindre M. d'Albon, qui le cherchait de son côté: ils s'atteignirent enfin. Le combat fut horrible; chacun d'eux ayant fait le sacrifice de sa vie, pour avoir celle de son ennemi: ils se portaient des coups si multipliés que l'œil ne pouvait les suivre. M. de Béranger sembla d'abord avoir l'avantage; son adversaire pliait visiblement: il était couvert de blessures et son sang rougissait la terre; mais tout à coup il se releva, rassembla ses forces dans un coup terrible qu'il déchargea sur la tête de Raymond, couverte seulement d'un feutre, et le renversa à ses pieds.

Les protestants en le voyant tomber, commencèrent à lâcher pied et à se retirer vers le château; les catholiques les suivirent de près, et bien que M. de Mes-

nard fit des efforts inouis de courage et d'habileté, il devenait visible qu'il perdait du terrain. Fidèle au plan qu'il s'était tracé, il marchait vers les souterrains en appelant les huguenots, qui se ralliaient à sa voix ; chaque degré de l'escalier voyait un combat opiniâtre : enfin, la plus grande partie des rebelles se trouvant réunie, le capitaine fit fermer les portes, pendant que quelques généreuses victimes se dévouaient pour leurs frères et arrêtaient les royaux. Les ministres chantaient toujours, bien que quelques-uns d'entre eux fussent blessés, et que plusieurs eussent payé leur audace de leur vie.

Ils attendaient à chaque instant l'attaque de la porte, et là était leur grande chance de réussite ; dans cet étroit passage, le courage était tout puissant : le silence inexplicable régnait autour d'eux : les dragons semblaient avoir abandonné la partie ; c'était sûrement une ruse, mais laquelle ? il fallait la connaître pour la déjouer. Voulait-on les laisser mourir de faim et les réduire ainsi à se rendre ! Voulait-on les surprendre lorsqu'ils essaieraient une sortie ? L'expérience de M. de Mesnard se trouva en défaut dans cette circonstance : le plan de l'ennemi était bien plus affreux encore qu'il ne pouvait l'imaginer.

Malgré ses blessures, M. d'Albon, fier de sa victoire, n'en continua pas moins à combattre. Lorsqu'il vit les calvinistes se retrancher dans les souterrains, une idée infernale lui arriva à l'imagination.

— Monsieur, dit-il au marquis, feriez-vous pour le service du roi le sacrifice d'une partie de votre fortune ?

— Je la donnerais tout entière et sans hésiter.

— Eh bien, si vous y consentez, nous avons un

moyen de terminer à jamais une guerre impie. Puisque tous les protestants du Dauphiné sont ici, mettons le feu au château, ensevelisons-les sous ses ruines, et restons près des décombres pour achever ceux que l'incendie aurait épargnés.

— Monsieur, je sacrifie de bon cœur mon habitation, mais ce que vous proposez là est horrible !

— C'est horrible sans doute, mais il faut regarder le but. En laissant périr cette poignée de révoltés, vous épargnez le sang des braves sujets du roi ; vous donnez une leçon si terrible à ces parpailots que, de longtemps, ils ne seront tentés de quitter leurs maisons ; vous rendez la paix à la province.

— Oh ! monsieur, continua le marquis en frémissant, je n'aurai jamais le barbare courage d'ordonner la mort de ceux qui furent mes frères.

— Ce soin ne vous regarde pas, monsieur ; permettez-moi seulement de disposer pour le service du roi de votre propriété : voilà tout ce que je réclame en ce moment.

— Mon château, mes biens, ma vie appartiennent à notre maître : dès que vous parlez en son nom, ordonnez, monsieur, je vous abandonne mes pouvoirs.

— Le roi saura votre zèle, monsieur, et moi, qui me fais gloire d'entrer dans votre famille, j'aurai soin de publier vos honorables irrésolutions.

— Oh ! monsieur, monsieur ! s'écria M. de La Charce en cachant sa tête dans ses mains, je ne sais si ce que vous allez faire sera agréable à Sa Majesté, mais ma conscience me dit que le Dieu de clémence ne demande pas de sanglants holocaustes.

M. d'Albon ne l'écoutait plus ; il distribuait ses or-

dres selon le plan qu'il avait conçu. M. de La Charce s'éloigna alors et revint dans la cour pour chercher parmi les morts le cadavre de Raymond. Toute son affection pour lui s'était réveillée, il voulait au moins préserver la dépouille de ce brave jeune homme des outrages, s'il n'avait pu le sauver. Il ne se souvenait en ce moment que de leur ancienne liaison, que de l'amour de sa fille et de la dernière obligation qu'il lui avait eue en ce jour. Il appela ses domestiques, il visita avec eux le champ de bataille ; leurs recherches furent vaines, M. de Béranger ne se trouva nulle part.

— Je l'ai vu tomber là cependant, répétait M. de La Charce en montrant la place ; le coup qui lui a été porté ne fut que trop sûr. Qu'est devenu son corps ? les soldats l'auraient-ils déjà enlevé pour avoir ses habits ? ils n'en ont pas eu le temps, ce me semble.

— Tous les protestants ne sont pas entrés au château, monsieur le marquis, dit un des laquais ; plusieurs se sont enfuis ; quelques-uns portaient des blessés : peut-être M. le comte est-il du nombre. M. le baron des Hayes entre autres s'est dirigé vers sa terre, et ses gens soutenaient un homme presque mourant.

— Hélas ! hélas ! ce n'était pas Raymond ; l'épée de son adversaire a traversé sa poitrine. Je l'ai vu, vous dis-je ! j'étais près d'eux, j'ai fait de vains efforts pour les séparer.

En ce moment de grands cris retentirent dans la cour. Ils se retournèrent simultanément, et aperçurent une colonne de flamme qui s'élevait déjà au-dessus de la toiture. M. de La Charce sentit un frisson parcourir ses veines, et resta comme cloué à sa place.

— Adieu donc le château de mes pères, murmura

t-il, adieu, malheureuses victimes, dont j'ai si longtemps partagé les erreurs. Que dirait mon illustre aïeul s'il assistait à cette scène? Mon Dieu! pardonnez-moi, c'est contre ma volonté. Si ces hommes cruels parlent au nom de votre justice, ayez pitié de vos créatures, ne les punissez pas dans l'autre vie des fautes qu'ils expient si chèrement ici-bas.

Il regardait d'un œil mélancolique la destruction de ce bâtiment, presque aussi ancien que la province. M. d'Albon se rapprocha de lui.

— Vous perdez une belle maison, monsieur, lui dit-il, mais vous gagnerez les bonnes grâces du roi et les indulgences de notre saint-père! n'est-ce pas un dédommagement suffisant?

— Je ne puis me défendre d'une vive émotion, monsieur, en assistant ainsi à la ruine du berceau de ma famille : c'est là qu'est né mon père, c'est là que mourut le grand marquis de La Charce, l'ami de Henri IV, la gloire de notre maison.

— Sa mémoire est glorieuse en effet, mais en ce moment il vaut mieux la laisser oublier. Le roi n'aime pas les souvenirs de la Ligue; ils lui rappelle la Fronde, ils lui rappellent surtout cette guerre intestine à laquelle nous sommes en proie.

— Oh! mon cher comte, pourquoi au lieu de l'épée ne pas employer la parole? pourquoi ne pas laisser chacun servir Dieu à sa manière! Ces gens-ci sont Français, sont chrétiens comme nous; il seraient des des sujets loyaux si on ne les persécutait pas.

— Chut! chut! monsieur le marquis, ne répétez ceci à personne, vous vous rendriez suspect. Je vais veiller à ce que pas un ne nous échappe; nous nous rejoindrons ensuite.

— Et moi je retourne à Montmaur, je ne puis assister à tout ceci : que Dieu vous le pardonne ! Je vous attendrai chez moi, si vous le voulez bien. Le bruit de ce combat, de ce malheur, va se répandre ; je veux l'annoncer moi-même à ma famille.

— Mettez-moi aux pieds de mademoiselle de La Charce. Je tâche de me rendre digne d'elle en exterminant les ennemis de Dieu et de notre pays. Ma plus douce récompense sera son approbation.

Le marquis se contenta de s'incliner avant de monter à cheval. Il pensait à la mort de Raymond, et son cœur lui disait que Philis n'accorderait jamais sa main à celui qui l'avait vaincu. En s'éloignant de ce lieu désolé, il retourna plusieurs fois la tête : il s'arrêta même quelques instants et suivit le progrès de l'incendie. Comme on l'avait allumé dans toutes les chambres à la fois, les progrès furent rapides. A chaque instant une partie de la maison s'écroulait avec un bruit épouvantable. Lorsque M. de La Charce fut au bas de la montagne, il entendit des cris de triomphe et une fusillade annonçant que tout était terminé. Il continua sa route, le cœur brisé, les yeux noyés de larmes, et déplorant les fatales dissensions qui armaient ainsi les Français les uns contre les autres.

Cependant les protestants barricadés dans les caves attendaient la décision de leur sort. Les ministres chantaient les psaumes, afin de couvrir les cris des blessés et d'encourager les faibles au martyre. M. de Mesnard, quoique blessé lui-même, distribuait autour de lui des secours et des consolations ; il préparait la défense avec une habileté digne d'un vieux soldat de Turenne et du grand Condé. Plusieurs heures se pas-

sèrent dans cette incertitude, et elle devint bientôt insupportable.

— Je ne puis imaginer ce qu'ils nous réservent, disait le capitaine; ils auraient dû nous attaquer dix fois au lieu de nous laisser le temps de nous reconnaître et de prendre du repos.

— Ils ne nous attaqueront pas peut-être, observa un jeune protestant.

— Ils ne nous laisseront pas ainsi après leur victoire, monsieur, c'est impossible. A moins que leur barbarie ne nous destine à mourir de faim. Ces ténèbres sont horribles, il vaudrait mieux tenter une sortie.

— Avant cela, monsieur, je crois qu'une reconnaissance serait nécessaire, reprit le même jeune homme dont les chroniques n'ont pas conservé le nom.

— Celui qui l'essayera doit se dévouer d'avance à la mort, monsieur, et cela sans espoir d'être utile à ses frères, sans doute. Je ne sais pourquoi l'air devient de plus en plus difficile à respirer; il me semble que je suffoque. Eprouvez-vous la même chose.

— Oui, oui, répondit-on tout autour de lui.

— Permettez-moi de sortir, monsieur, Dieu m'aidera. Je saurais des nouvelles et je vous les apporterai, j'en ai la confiance.

— Aussi bien, nous ne pouvons rester ainsi; cette oppression n'est plus supportable. Allez, jeune homme, et que le ciel vous conduise!

Le jeune homme s'approcha de la porte et se la fit ouvrir en transmettant les ordres du chef. A peine eut-il monté quelques marches de l'escalier tournant qu'il se rejeta en arrière l'horreur peinte sur le visage et il rentra dans le souterrain en s'écriant :

— Le feu ! le feu ! Le château est en feu, nous sommes tous perdus.

Un silence morne succéda à cette exclamation, chacun comprit qu'il fallait se résigner à mourir, et de quelle mort ? Le vaillant capitaine l'avait bien des fois affrontée sur le champ de bataille, mais ici c'était le bûcher du confesseur, c'était le martyre, et les armes terrestres devenaient inutiles contre de pareils ennemis. Cependant M. de Mesnard ne perdit pas courage.

— Ecoutez-moi, mes frères, dit-il, une ressource nous reste encore, nous ne pouvons nous laisser égorger comme des agneaux, sans nous défendre. Allons au-devant des bourreaux et montrons-leur que nous sommes des soldats. Une sortie nous donnera la chance de leur échapper et de pouvoir chercher plus tard la vengeance. Scivez-moi, armez-vous de courage, tout espoir n'est peut-être pas encore perdu. Songez à vos femmes, à vos enfants qui vous attendent, songez que vous devez au Seigneur de défendre la vie qu'il vous a donnée. Entonnez donc un saint cantique et marchez avec confiance, les saints vous regardent et votre trépas sera vengé.

— Songez aux trois enfants dans la fournaise, reprit un ministre ; en vain l'impie Nabuchodonosor a voulu jouir de leur supplice, le Très-Haut les a préservés. Il en sera de même de vous. L'apostat La Charce et l'infâme d'Albon, sont là comme des loups dévorants attendant leur proie : elle ne leur sera pas livrée. Ils tomberont eux-mêmes, ainsi que les colonnes du temple s'écroulèrent sur les Philistins par la seule force de Samson, armé de la force du Créateur.

Mille cris, mille chants d'enthousiasme répondirent à ces paroles. Tous voulaient vendre chèrement leur

vie, tous voulaient immoler au moins quelques-uns de leurs persécuteurs avant de quitter la terre. Ils se laissèrent disposer en colonnes ; on plaça les blessés à l'arrière-garde : les ministres voulurent absolument occuper le premier rang. M. de Mesnard, l'épée à la main, se mit à leur tête et ils commencèrent à monter les degrés lentement, continuant les hymnes avec la gravité convenable dans cette grande circonstance. Lorsqu'ils furent parvenus en haut de l'escalier, qui, comme ceux de tous les vieux châteaux, tournait en spirale ; ils furent arrêtés par une barrière insurmontable. Un bûcher occupait tout le vestibule ; la flamme montait jusqu'au plafond, et la chaleur en était tellement brûlante, qu'il était impossible d'en approcher. A cette vue, M. de Mesnard baissa la pointe de son sabre ; les prêtres cessèrent leurs psaumes : tous, d'un accord spontané, tombèrent à genoux. Il n'y avait plus d'espoir !

Je tire le rideau sur cette scène abominable, trop pénible à raconter et à lire. Qu'il suffise de savoir que pas un de ces malheureux renfermés derrière ce rempart de feu n'échappât au martyre. Les dragons restèrent jusqu'au lendemain autour des décombres pour achever ceux qui tenteraient une sortie : précaution bien inutile, personne ne passa. On entendit pendant une partie de la nuit les chants sacrés retentir au milieu du bruit de l'incendie ; ils ne cessèrent tout à fait que vers le matin. Plus de deux mille protestants périrent dans cette affreuse circonstance, sans compter ceux qui étaient restés sur le champ de bataille. M. d'Albon fut beaucoup loué d'avoir trouvé ainsi le moyen de détruire ces rebelles, sans exposer la vie des sujets du roi. Madame de Maintenon lui écrivit de sa

propre main une lettre de félicitation, et dès-lors il n'y eut pas dans toute la province un homme plus puissant que lui, sans en excepter le gouverneur.

VIII

UN VÉRITABLE APÔTRE

Lorsque M. de la Charce revint au château de Montmaur, il trouva toutes les personnes qui l'habitaient sur le perron. On l'avait vu de loin dans la vallée et l'inquiétude n'avait pas permis de l'attendre tranquillement. Sa contenance morne, ses yeux baissés, le triste salut qu'il rendit en descendant de cheval, contrastaient trop avec ses manières accoutumées pour ne pas laisser tout craindre. Mademoiselle de La Charce ne fut plus maîtresse d'elle-même, elle s'élança vers lui en s'écriant :

— Dieu soit loué ! mon père, vous voilà, mais lui, mais Raymond, est-il sauvé, dites-le moi ?

Ces paroles ne furent heureusement entendues de personne, personne ne les remarqua au milieu du tumulte. Le marquis embrassa tendrement sa fille sans lui répondre, puis il se retourna vers sa femme et ses hôtes, et satisfît à leurs questions en racontant l'horrible scène dont il avait été témoin. Le maréchal de Vivonne hocha la tête sans rien dire, madame Deshoulières leva les bras au ciel ; la marquise resta atterrée.

Quant à Philis, véritable image du désespoir, elle ne trouva ni une parole, ni un mouvement, elle de-

vint pâle comme un linge et tomba involontairement à genoux sur les marches.

— Ma fille, ma chère fille, murmura son père, en la relevant, rentrez chez vous, je vous y retrouverai tout à l'heure. Cachez votre douleur, mon enfant, songez qu'on vous observe. Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi. Marguerite conduisez votre sœur.

Mademoiselle d'Aleyrac prit le bras de Philis et l'emmena. Madame Deshoulières la suivit des yeux avec une pitié, dont on ne l'eut pas cru susceptible. Toute prude qu'elle fut, elle avait aimé : elle compâttissait aux douleurs de l'âme, et celles de mademoiselle de La Charce lui inspiraient en particulier une grande sympathie. Le marquis fut alors accablé de questions nouvelles : on voulait des détails, on en était avide : il les donna encore plus épouvantables qu'on ne s'y attendait.

— M. d'Albon a eu là une infernale idée; que pensez-vous de cela, monsieur le maréchal, poursuivit madame Deshoulières.

— Je pense que s'il a détruit tous les parpaillots, c'est une hardiesse heureuse dont on lui saura gré à Versailles; mais s'il en reste quelques-uns, une telle violence les rendra capables de tout, excusera presque leurs violences. Il a jeté ses dés le sort en décidera.

— En attendant, le beau château de La Charce n'existe plus, continua la femme poète avec un soupir. On devra, ce me semble, vous en tenir compte, monsieur. Tout le monde n'a pas fait un pareil sacrifice.

— Je l'aurais brûlé moi-même de bon cœur pour sauver le comte de Mauges, répondit le marquis, et je ne me consolerais de longtemps d'une mort aussi affreuse, aussi prématurée.

— M. d'Albon reviendra sans doute ces jours-ci, comme il l'a promis en partant, demanda le maréchal.

— Il est fort blessé, je ne sais s'il ne lui sera pas préférable de retourner chez lui. Notre pauvre Raymond n'a pas succombé sans défense.

La conversation continua de la sorte quelques instants; puis M. de La Charce demanda la permission de prendre du repos et dès qu'il eut quitté le salon, il se dirigea vers l'appartement de Philis. Il la trouva assise à la même place où Marguerite l'avait posée, toujours immobile, toujours comme frappée de la foudre. Il lui prit la main, elle ne parut pas s'en apercevoir, il l'embrassa, elle tressaillit.

Il prononça le nom de Raymond ; elle jeta un grand cri et se précipita dans ses bras.

— Mon enfant chéri, je viens vous parler de lui, je viens vous apprendre ce que votre cœur désire savoir, je ne vous cacherai rien, je vous le promets, promettez-moi aussi d'être raisonnable.

— Dites, dites, mon père, je vous écoute, répliqua-t-elle, en lui serrant la main convulsivement.

— Il est mort en héros, ma fille, il s'est défendu avec un courage sublime.

— Qui l'a tué ?

— Il m'a sauvé la vie : sans lui vous n'auriez plus de père.

— Qui l'a tué, vous dis-je ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ? que vous importe son nom ?

— Je veux tout savoir, vous me l'avez promis. Moi, sa veuve, j'ai bien le droit de connaître son meurtrier. Son nom, son nom, mon père, si vous m'aimez.

— C'est le comte d'Albon murmura le marquis en baissant la tête.

Mademoiselle de La Charce ne répondit rien, il y eut un long moment de silence.

— Il vous a sauvé la vie et vous ne l'avez pas défendu, monsieur, et vous l'avez laissé massacrer par cet homme barbare, qui n'a ni cœur ni pitié.

— M. d'Albon s'est battu en gentilhomme, ma fille, je n'avais aucun droit d'intervenir dans cette affaire : Raymond lui-même ne l'aurait pas permis. Au nom du ciel, contraignez-vous, que pas un mot ne vous échappe contre le comte. Vous connaissez notre position. Notre conversion nouvelle nous laisse encore en butte aux soupçons de l'autorité. Songez à votre mère, à votre famille tout entière, dont la persécution perdrait l'avenir.

— Je me tairai, mon père : d'ailleurs je ne quitterai pas cette chambre tant que durera le deuil de celui que je regardais comme mon époux. Ce deuil éternel dans mon cœur, puisqu'il faut le cacher au monde, je le porterai ici, où nul n'aura le droit de m'en demander compte.

M. de La Charce comprit combien cette douleur calme, sans cris, sans pleurs, avait de force, il connaissait le caractère de sa fille et n'essaya pas de la contrarier. Cette énergie puissante, concentrée jusque-là, se jeta tout entière dans le désespoir auquel elle était en proie. Elle prit dès-lors une résolution dont rien n'aurait pu la faire départir, celle de ne jamais revoir M. d'Albon, et de refuser toutes les propositions qui lui seraient faites de sa part, dut-elle se perdre en agissant ainsi. Elle se leva et alla vers la fenêtre, qu'elle ouvrit. De là elle dominait la maison de M. Nogent.

Elle la voyait maintenant triste, déserte, inhabitée. Celui qui en faisait la joie n'y reviendrait plus, le tombeau s'était refermé sur lui : elle ne le retrouverais jamais, jamais ! A cette pensée son cœur se déchira et elle fondit en larmes, heureusement ! car son chagrin muet l'eut suffoquée. Le marquis employa toutes les consolations qui lui vinrent à l'esprit. Il promit à l'affligée de la laisser aussi libre qu'il lui conviendrait de l'être : il la conjura de ne point s'abandonner au découragement, de ne pas démentir ainsi la supériorité de son caractère.

— Je ne me consolerais pas, mon père, lui répondit-elle presque froidement, mais je ne serai importune à aucun des miens. Lorsque j'aurai pu reprendre assez d'empire sur moi-même, dans quelques-heures, vous me trouverez telle que vous devez me voir désormais.

— Rien n'est éternel, mon enfant à votre âge...

— Je vous l'ai annoncé déjà depuis longtemps, mon père, et je vous le répète, je ne me marierai pas, je vivrai et mourrai fidèle à son souvenir. Je porte pour moi-même le nom de Raymond, je me regarde comme attachée à lui pour cette vie et pour l'autre.

— Pour l'autre, Philis ? hélas ! il a persévéré jusqu'à la fin dans son erreur !

— Dieu est bon, monsieur, il ne faut pas désespérer de sa clémence ; ce dogme est dans toutes les religions, comme il est dans tous les cœurs. Je vous remercie, mon père, vous voulez me rattacher à l'existence, vous voulez ranimer d'autres espoirs. Je ne le puis.

— Vous le pouvez, : Raymond lui-même vous l'ordonnera par ma bouche, par celle de votre mère.

— Encore un mot, mon père, que sont devenus ses restes ? Où sera son tombeau ?

— Toutes mes recherches ont été vaines, ma fille. Ou les protestants l'ont soustrait à la fureur des catholiques, ou il est avec ses malheureux frères sous les ruines du château.

— Vous ne l'avez pas vu mort, mon père? s'écria-t-elle un éclair de joie dans les yeux; vous ne l'avez pas vu mort? il existe encore peut-être alors.

— Hélas! je l'ai vu tuer, je l'ai vu tomber sous le coup de son adversaire: il avait la tête fracassée, le corps traversé, on ne revient pas de ces blessures-là.

— Quand Dieu le veut on revient de tout. Le Christ n'a-t-il pas ressuscité le fils de la veuve de Naïm? mes prières le ressusciteront.

Mademoiselle de La Charce avait conservé de son éducation protestante quelques citations de la Bible. Elle les évitait avec soin d'ordinaire, car il n'en aurait pas fallu davantage pour la faire suspecter de regrets impardonnables alors. En ce moment elle n'y songeait pas. Malgré elle l'espérance rentrait dans son cœur. Elle ne pouvait croire que Dieu eût enlevé Raymond, lorsqu'elle l'aimait tant, lorsqu'elle ne vivait que de sa vie. Nous sommes tous ainsi, l'expérience même ne nous ôte pas cette étrange idée que la nature doit se déranger parce que nous souffrons. Nous ne nous accoutumons pas à n'être rien qu'un atôme dans la création: c'est l'effet de l'orgueil humain, orgueil que rien ne satisfait.

La marquise excusa sa fille auprès de ses hôtes; elle expliqua sa retraite comme étant le résultat d'une indisposition causée par son inquiétude en l'absence de son père. La soirée se passa tristement. On avait grand sujet de réfléchir, il était impossible de savoir où s'ar-

rêterait la guerre civile, maintenant qu'elle était décidément allumée. L'exemple des Cévennes était là. Mademoiselle d'Aleyrac vint plusieurs fois à la porte de sa sœur, mais celle-ci s'était enfermée et refusa de recevoir personne, même madame de La Charce et le marquis. Vers dix heures du soir on frappa de nouveau ; elle était alors en prières, elle ne répondit pas. On insista, elle fut enfin forcée de s'en apercevoir.

— Laissez-moi, dit-elle, je vous en supplie, je ne suis point malade, je n'ai besoin de rien.

— Ma sœur, reprit Marguerite, ouvrez-moi ; c'est un frère lai qui vous apporte une lettre du père Célestin : il ne veut la remettre qu'à vous seule.

— Priez le frère d'attendre jusqu'à demain et recommandez à l'office qu'on prenne soin de lui.

— Mais le messager est pressé et le père Célestin a particulièrement recommandé de vous le rendre en mains propres ce soir.

— Allons donc, puisqu'il le faut, poursuivit-elle en ouvrant la porte.

Le frère entra avec Marguerite et tira de sa manche une lettre qu'il donna à mademoiselle de La Charce après l'avoir bénie.

— Le révérend père attend de vous une réponse, mademoiselle, je la lui porterai demain matin.

Mademoiselle de La Charce était tellement changée par ces quelques heures de souffrance, que Marguerite sentit ses larmes prêtes à couler. Elle détourna la tête ; Philis s'en aperçut et l'embrassa.

— Emmenez le bon frère, ma sœur, je lirai cette lettre tout à l'heure ; je ne puis encore supporter aucune société, même la vôtre. Allez, je vous en prie.

Et, la touchant légèrement de la main ; elle la con-

duisit vers l'antichambre. Mademoiselle d'Aleyrac hésita quelques instants : enfin, elle fit signe au moins de la suivre, et sortit de l'appartement.

Mademoiselle de La Charce tenait la lettre du père Célestin, la regardait sans la voir et songeait à peine à l'ouvrir. Tout à coup une idée traversa son imagination, elle rompit brusquement le cachet et elle lut :

« Bénissez le ciel, ma chère fille, et ne lisez cette lettre que lorsque vous serez absolument seule ; bénissez le ciel : l'objet de votre affection existe encore et tout me fait croire que je le sauverai. Dieu a daigné se servir de ma main pour cette bonne œuvre et j'espère qu'il ne la laissera pas imparfaite. Après le salut de son corps il m'accordera celui de son âme ; je le ramènerai au bercail. Je l'ai fait transporter à Nyons, chez les sœurs de Sainte-Césaire au prieuré. Les respectables filles ignorent à qui elles ont donné asile. Sur ma recommandation, et pour la santé de notre cher malade, je vous enjoins la plus grande discrétion avec tout le monde ; on va sans doute faire des recherches contre les protestants ; ne démentons pas le bruit de sa mort. Eloigné des mauvaises influences, seul avec les véritables serviteurs de Dieu, sa conversion sera plus facile. Espérez donc et priez ; je vous donnerai exactement des nouvelles et j'irai vous les porter moi-même aussitôt que je pourrai quitter mon néophyte sans inconvénient. »

Philis joignit les mains dans une extase de joie et remercia du fond de son cœur celui qui avait fait ce miracle ; ses larmes coulaient abondamment, des larmes de bonheur. Raymond vivait, il ne mourrait pas, il reviendrait à la vraie foi et alors ils seraient unis à

jamais : son âme ne pouvait suffire à tant d'ivresse. Elle retourna alors à la fenêtre et dans l'obscurité reporta les yeux vers cette maison dont l'aspect avait mis le comble à son désespoir ; une petite lumière brillait à la chambre d'en bas ; sans savoir pourquoi, elle s'en alarma. M. Nogent, l'éternel obstacle à la conversion de son élève, était revenu sans doute : s'il apprenait que Raymond vivait encore, peut-être parviendrait-il à le découvrir : alors c'en était fait des espérances qu'elle avait conçues. Elle sentit plus que jamais la nécessité de se taire et d'être impénétrable pour tous.

— Ils pleureront le comte, se dit-elle, jusqu'au jour où nous le leur rendrons digne de toute leur tendresse. Noble père Célestin, ah ! si tous les convertisseurs lui ressemblaient !

Elle répondit quelques lignes mystérieuses empreintes de la joie qu'elle avait reçue ; puis, après avoir fait encore une prière, elle passa dans le repos cette nuit qu'elle croyait destinée aux larmes. Le lendemain elle fut réveillée par la cloche du village qui sonnait la messe. Elle résolut de s'y rendre ; elle apprendrait ainsi des nouvelles de M. Nogent, car son retour ne pouvait être ignoré. Appelant son écuyer, elle lui ordonna de la suivre et sortit du château par la porte des communs, afin de ne rencontrer personne. Après la messe elle s'informa du pasteur : on lui répondit qu'il n'avait point reparu, que sa maison était déserte, le domestique et la vieille servante l'ayant quittée à la nouvelle du désastre, après en avoir déposé la clef chez M. le bailli.

— C'est cependant bien étrange, pensa-t-elle : j'ai vu la lumière, j'en suis sûre ; j'y regarderai encore ce soir.

Elle rentra dans sa chambre et y resta comme la veille, afin de cacher le changement de son cœur. Elle craignait de compromettre son secret par sa tranquillité, et il lui semblait que chacun devait lire dans son âme. Il est impossible en ce monde de jouir longtemps du repos, surtout avec une imagination ardente; à force de penser, les inquiétudes de Philis revinrent en partie : Raymond pouvait ne pas être sauvé, ses blessures pouvaient s'envenimer de nouveau : le père avait peut-être voulu lui en donner de l'espérance.

Et puis, rester ainsi dans cette incertitude, n'avoir pas chaque jour des nouvelles, c'était affreux ! Il fallait être près de lui, le soigner même. Comment faire ? sous quel prétexte aller à Nyons ? comment obtenir l'entrée du couvent ? comment voir le malade ? Elle poussa un cri de joie, tout cela elle le pouvait ; c'était facile, il ne s'agissait que d'un peu d'adresse et elle n'en manquerait pas en songeant au but.

Madame Deshoulières avait deux filles religieuses dans ce même couvent de Saint-Césaire. La prieure l'avait engagée à y venir passer quelque temps près d'elle : elle l'avait promis et devait sous peu tenir cette promesse. Mademoiselle de La Charce pouvait témoigner le désir de l'accompagner, la permission en serait facilement accordée ; seulement quelle raison donner à ce voyage, dans la douleur où on la croyait plongée ? Elle n'en vit pas d'autre que la dévotion, que le désir de se rapprocher du père Célestin, son confesseur, retenu, disait-elle, près de ces saintes filles par des motifs particuliers. Tout le monde comprendrait cela ; et plutôt elle exécuterait ce projet, plus la vraisemblance serait grande. Dans cette vue, elle fit prier madame Deshoulières de passer chez elle ; celle-ci s'y rendit sur-le-

champ, heureuse d'être exceptée de l'arrêt qui en bannissait tout le monde.

— Madame, dit Philis, vous m'avez souvent recommandé de vous regarder comme ma meilleure amie.

— Sans doute, mon enfant, et je la suis en effet.

— Eh bien, vous pouvez me rendre un grand service : le voulez-vous ?

— De tout mon cœur ; quoi que ce soit, je suis prête.

— Vous avez le projet d'aller voir mesdemoiselles vos filles, au couvent de Saint-Césaire, à Nyons ?

— Oui, je compte partir dans quatre jours.

— Partez aujourd'hui et emmenez-moi. Vous comprendrez facilement que dans la position de mon âme, j'aie besoin de voir mon directeur, mon père spirituel. Il m'a écrit qu'il était retenu pour quelque temps au prieuré par un devoir indispensable. Avec votre assistance je puis me rendre près de lui, et si vous faites cette bonne œuvre, Dieu vous en récompensera. J'étais hier bien au désespoir : sa voix m'en a retirée : lui seul peut achever son œuvre, et pour cela il faut que je le voie. Consentez à ce que je vous demande, madame, si votre cœur a jamais souffert ; mon éternelle reconnaissance vous est acquise.

— J'y consens bien volontiers, mademoiselle, trop heureuse de vous donner ce soulagement. Je vais parler à madame votre mère : avant deux heures tout sera prêt pour notre départ et vous verrez le vénérable religieux qui peut seul vous aider à supporter le poids de vos chagrins. Ayez toujours confiance en mon amitié, ma chère Philis, elle ne vous manquera pas.

Madame Deshoulières obtint facilement de M. et de madame de la Charce la permission qu'elle désirait. Toutes deux connaissaient l'éloquence du père Célestin

et sa parfaite bonté. Ils espérèrent que cette éloquence, que la charité ardente dont il était animé, calmeraient enfin la douleur si légitime de mademoiselle de la Charce. Ils la voyaient avec plaisir se rattacher à la religion, là seulement est le refuge et la consolation des affligés. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, l'illustre poète fut prête quelques heures après et les deux dames montèrent en voiture.

— J'aurais pourtant voulu voir si la lumière paraîtrait encore chez M. Nogent, pensa Philis : ce sera pour mon retour.

Mademoiselle Deshoulières resta près de mademoiselle d'Aleyrac et elles continuèrent leurs bergeries. Seulement Marguerite se vit contrainte de chercher un autre amant, sa confidente ayant jeté les hauts cris au nom de Racine, l'épouvantail de sa mère et de toute cette coterie. Elle n'était pas encore décidée sur un nouveau choix : l'absence de sa sœur lui donna tout le temps de se livrer sans distraction à son enquête sentimentale.

IX

LE PRIEURÉ

Madame Deshoulières et Philis voyagèrent toute cette journée au milieu du plus beau pays du monde. Cette province du Dauphiné, ainsi que je l'ai déjà dit, offre des sites admirables auxquels ne manquent ni la beauté du ciel, ni la fraîcheur resplandissante de la verdure.

De temps en temps sur les cimes des montagnes on aperçoit des ruines imposantes, ou des châteaux anciens, encore habités par leurs nobles propriétaires. A l'époque où je parle, beaucoup de ces châteaux appartenaient à la maison de la Tour du Pin. Cette antique race, alliée même à la famille royale, avait poussé des rameaux sur tous les arbres illustres du pays. Les Baronnies, ainsi s'appelait le canton dont Nyons était la capitale, offraient plus particulièrement des traces de sa grandeur. Mademoiselle de la Charce, insensible à toute autre chose que son inquiétude, ne répondit qu'à peine aux observations par lesquelles sa compagne de voyage espérait la distraire, en l'entretenant de la puissance de ses aïeux.

— Je sais toutes ces gloires, madame, disait-elle, j'en suis heureuse pour mes frères, pour mes sœurs. Quant à moi, que m'importe? je n'aurai pas d'enfants à qui les transmettre; je suis à jamais seule dans la vie.

Madame Deshoulières ne répliqua rien à ces paroles, elle n'y croyait point. Non pas qu'elle doutât de la sincérité de mademoiselle de la Charce, mais l'expérience lui avait appris combien ces sortes de vœux sont téméraires : elle savait que le temps les détruit presque toujours : elle savait surtout que rien ne s'oublie aussi vite que la mort.

En arrivant au couvent, Philis demanda le père Célestin. La prieure lui répondit qu'on allait le faire prévenir.

— Il habite le logis des étrangers avec un gentilhomme malade : sa charité inépuisable s'est chargée de le guérir, il ne le quitte pas une minute. Votre arrivée l'engagera sans doute à se rendre ici : nous savons l'af-

fection qu'il vous porte. D'ailleurs vous allez être ses voisines : pour votre commodité nous vous logerons en dehors des murs de clôture. Cela sera plus convenable si vous désirez sortir, et si vous avez des visites à recevoir.

— Le gentilhomme est-il donc en danger ? demanda Philis, respirant à peine.

— Le médecin répond à peu près de sa vie, bien qu'il soit très-mal, mais sa convalescence sera longue : il ne pourra de longtemps quitter le lit et la chambre.

— N'en serez-vous point incommodée, ma mère !

— Notre maison est à la disposition des malheureux, mademoiselle. Nous regardons comme une bénédiction de Dieu qu'il nous soit permis de partager avec ceux qui souffrent les biens dont la piété des fidèles a doté notre ordre. Notre règle ne nous oblige pas précisément à soigner les malades : néanmoins, dans ces temps de trouble et dans ce pays éloigné, il est rare que nous n'en ayons pas quelques-uns à notre infirmerie.

— Rien n'est plus beau qu'une telle vocation, ma mère, poursuit madame Deshoulières, et je suis surprise que parmi tant d'ordres religieux, il ne s'en trouve pas un seul affecté particulièrement à cette œuvre méritoire.

— Nous n'avons jusqu'ici que les chevaliers de Malte et les sœurs hospitalières, madame : encore ces institutions ont-elles dégénéré, avec le temps, de l'esprit de leurs fondateurs.

Il est impossible que dans l'avenir quelque saint personnage ne vienne pas établir un asile spécialement consacré aux maux de ce monde.

— Oh ! madame, si l'on fondait un hôpital pour les

cœurs blessés, on ne trouverait point de place assez grande.

Le père Célestin entra et parut surpris, presque fâché de la démarche de Philis.

— Pourquoi être venue, ma fille ! il fallait m'attendre. Dans quelques jours, je l'espère, il m'aurait été permis de me rendre près de vous.

— J'ai profité du voyage de madame, mon père, je voulais vous voir, j'avais absolument besoin de votre présence, pardonnez-le-moi, la cause vous en est connue.

— Passons, si vous le voulez, dans l'appartement qu'on vous destine. Mes moments sont précieux, je ne puis vous en donner que de bien courts. Cependant je ne saurais vous refuser les consolations que vous êtes venue chercher près de moi. Suivez-moi donc, mademoiselle.

Dès qu'ils furent seuls Philis s'écria :

— Eh bien, mon père, il vit ? le sauverez-vous, en êtes-vous sûr !

— Tout est entre les mains de la Providence, j'ai bon espoir, voilà tout.

— Et... et le verrai-je ? continua-t-elle, d'une voix timide.

— Vous ne le verrez pas, ma fille, vous ne le verrez pas jusqu'à ce qu'il ait abjuré ses erreurs. Je ne puis permettre que vous vous abandonniez à un sentiment que notre religion réprouve. Priez, priez sans cesse pour la conversion de cette âme, si digne de la véritable foi. Lorsque nous l'aurons obtenue, rien ne s'opposera plus à une union, bénie par vos parents dès votre première enfance. D'ici là ne songez à M. de Béranger que comme à un malheureux, auquel vous accordez vos

prières, parce qu'il est en péril dans ce monde et dans l'autre. Vous ne deviez pas venir, répéta-t-il sévèrement, non, vous ne le deviez pas.

— Hélas ! mon père, pardonnez à mon inquiétude. Je me soumettrai à tout ce que vous m'ordonnerez de faire : je ne le verrai pas, je tâcherai de ne penser à lui que comme à un étranger souffrant, qui mérite ma pitié et ma sympathie : au moins j'aurai de ses nouvelles chaque jour, je ne mourrai pas de cet horrible mal, de l'incertitude, de la contrainte.

— Combien les passions humaines sont misérables, s'écria le moine, combien elles ont de puissance ! La santé de ce jeune homme vous occupe bien plus que sa conversion : vous êtes plus inquiète de sa vie que de sa perte éternelle. Oh ! ma fille, que de chemin vous avez encore à faire dans la voie du salut ! Humiliez-vous devant le Seigneur et demandez-lui la force de vous vaincre.

Mademoiselle de La Charce baissa la tête, elle sentait la justesse de ces reproches : néanmoins cette force dont il parlait ne lui était pas encore venue. Son amour la dominait tout entière, et en face du danger de son amant, elle ne pouvait avoir d'autre idée que celle-là.

Madame Deshoulières respecta l'entretien du père et de sa jeune amie : elle ne retourna près d'elle que lorsque mademoiselle de la Charce lui eut fait dire qu'elle était seule.

— Le père Célestin vous a-t-il nommé ce gentilhomme mystérieux, mademoiselle ? Il est plus que malade, il est blessé, à ce qu'on assure. Ce sera quelque duel, quelque rencontre avec un rival. Ces jeunes gens sont si emportés ! S'il en est ainsi, il fait bien de

taire son nom et son aventure, car les édits sont sévères, il ne s'agit de rien moins que de la tête.

— Il y a sans doute quelque chose comme cela, madame, reprit Philis, très-heureuse d'éviter une réponse plus directe. Peut-être aussi les brigands, dont les montagnes sont pleines, ont-ils attaqué ce seigneur. S'il a un secret, respectons-le; à quoi nous servirait de le découvrir ?

— Vous parlez comme la sagesse même, mademoiselle. Les religieuses, ou du moins les novices, ne sont pas si sages que vous. Mes filles me disaient tout à l'heure qu'elles n'étaient occupées d'autre chose.

Philis fut mécontente de cette attention qui pouvait compromettre la sûreté du comte. Elle se promit d'en instruire le père Célestin, afin qu'il détournât les conjectures. Un mot prononcé étourdiment renversait toutes les précautions prises. Telle était alors la puissance de la loi, ou plutôt la puissance du souverain. Mademoiselle de la Charce n'eut pas besoin de feindre la tristesse. Les remontrances du père, jointes à ses inquiétudes de tout genre, ne lui laissaient pas un moment de tranquillité. Elle fuyait la société; même de sa compagne, malgré tout l'intérêt que celle-ci lui montrait, et les petits propos de couvent la mettaient au supplice. Il n'était question que des rigueurs exercées contre les protestants, de la nécessité d'extirper jusqu'au dernier cette race d'hérétiques, ou tout au moins de les bannir du royaume.

— Vous avez raison, ma sœur, répondit un jour Philis à une religieuse qui lui racontait une foule de miracles à l'appui de ses paroles. Vous avez raison, les protestants doivent partir de France : ils y troublent la paix et ils n'y sont pas heureux. On ne peut

leur conseiller autre chose, lorsqu'ils ne veulent pas se convertir.

Les blessures de Raymond devenaient de moins en moins dangereuses ; et à mesure qu'elle cessait de trembler pour sa vie, Philis s'occupait davantage de le convertir. Elle connaissait son caractère indomptable : sa foi vive, ses principes arrêtés. Il lui avait résisté à elle, il avait préféré renoncer à leur union plutôt que de renoncer à ses erreurs ; se laisserait-il donc fléchir maintenant qu'il avait répandu son sang pour cette cause, à laquelle tant de motifs l'attachaient déjà ? Elle n'osait le croire. Le père Célestin la rassurait cependant. Loin de le repousser comme autrefois, le malade l'écoutait respectueusement et avec attention. Il ne combattait plus ses arguments : il le laissait parler des heures entières sur les points de dogmes qui les divisaient, sans chercher à discuter avec lui. C'était une grande amélioration sans doute. Mais de là à l'abjuration il y avait loin. Peut-être la reconnaissance qu'il devait au moins lui imposait-elle cette sorte de courtoisie. Du reste, il n'était nullement question de Philis et de leurs engagements : du moins le religieux ne lui en parlait jamais.

Cette consolation qu'elle était venue chercher se changeait en supplice d'autant plus grand, qu'elle ne voulait en convenir avec personne ; pas même avec elle-même. Le désir de voir Raymond devenait chaque jour plus impérieux : elle le chassait comme une tentation de l'esprit malin, sans réussir à le vaincre. Un matin qu'elle priait dans sa chambre, elle habitait déjà le prieuré depuis près d'un mois ; le père Célestin entra le visage radieux.

— Réjouissez-vous, ma fille, s'écria-t-il, la grâce a

fait des progrès. Pour la première fois aujourd'hui, M. de Béranger m'a parlé lui-même de son changement de religion. Il me paraît à peu près convaincu. La seule chose qui le préoccupe c'est l'idée d'abandonner ses frères, de passer à leurs yeux pour un renégat. Il m'a demandé s'il ne pourrait pas aller à l'étranger sous un faux nom et là, quitter ses erreurs; sans être obligé de le faire ici devant tous.

» — De quel œil la famille de La Charce verrait-elle cet exil? a-t-il ajouté. Pourrait-elle se résoudre à ce sacrifice?

» Je crains que cette conversion ne soit inspirée par des motifs mondains; mais Dieu se sert de toutes les voies pour arriver à son but. Plus tard, elles s'épuiseront. Rendons-lui grâces de ce que nous avons obtenu; c'est déjà plus que nous n'espérions.

— Oh! mon père, que je vous remercie? répondit la jeune fille les yeux remplis de larmes.

— Vous aussi, mon enfant, vous écoutez trop les idées de la terre. Je sais ce que c'est, ajouta-t-il en remuant tristement la tête: j'ai été jeune, j'ai souffert, j'ai aimé.

Ce dernier mot fut prononcé si bas que le père seul put l'entendre.

— Nous partirons dans huit jours, interrompit Philis, je partirai presque heureuse, car j'espère. Ne pourrai-je pas confier à mes parents cette nouvelle qui les comblera de joie? Le secret sera gardé par eux comme par nous; et ma bonne mère, qui a élevé Raymond, qui le pleure si amèrement sera bien heureuse d'apprendre à la fin qu'il vit et qu'il revient à Dieu.

— Nous déciderons cela au moment de votre départ,

ma fille. D'ici là, tous les inconvénients auront peut-être disparu.

Madame Deshoulières interrompit la conversation : Philis garda dans son cœur une joie qu'elle pouvait à peine contenir.

— Votre œuvre est près d'être achevée, mon père, dit son amie : ce gentilhomme étranger est sorti un instant de sa chambre ce matin, m'a-t-on raconté. Le ciel a béni votre charité.

— J'espère que bientôt il pourra quitter cet asile. C'est un voyageur, des raisons graves l'appellent ailleurs. Il est encore bien faible cependant.

Mademoiselle de La Charce regarda le père d'un œil de reproche pour ne lui avoir pas transmis cette bonne nouvelle. Elle comprit qu'il lui cachait quelque chose, et ne savait à quoi attribuer ce silence.

— Ce gentilhomme désire rester inconnu, madame, je comptais avoir caché sa promenade, afin qu'il ne fut pas rencontré. Les sœurs ont été indiscrètes, j'aime à croire que vous n'en abuserez pas.

Cet avertissement était donné pour Philis, elle le comprit et se tut. La barrière éternelle n'était pas levée encore.

— Et cependant, pensait-elle, si je le voyais, je le déciderais bien plus vite.

Ce n'était pas sans doute l'opinion du père, car il enjoignit à Philis d'éviter avec soin la partie du corridor où se trouvait l'appartement de Raymond. Elle le lui promit en soupirant, mais bien souvent ses yeux se portaient sur les fenêtres du jeune homme, placées presque en face des siennes, et donnant également sur un grand jardin. Elle ne l'aperçut pas une seule fois.

Un jour, mademoiselle de La Charce était à la cha-

pelle avec toute la communauté. Sa santé ébranlée par les chagrins dont elle était abreuvée depuis tant de mois, ne lui permettait pas de longues prières au milieu de l'encens et des chants d'église. Prête à se trouver mal elle sortit pour respirer l'air. Ses pas la conduisirent sans y songer vers le parterre : elle s'y promenait depuis un instant, plongée dans ses réflexions lorsque son nom prononcé assez près d'elle, lui fit relever la tête. Dans une des salles du rez-de-chaussée donnant sur la grande allée elle vit Raymond, trop faible encore pour marcher, respirant l'air auprès de la porte. Elle oublia tout, et le danger, et la recommandation du père Célestin : elle courut à lui.

— Philis ! s'écria-t-il, dès qu'elle fut auprès de lui, vous voilà ! C'est donc bien vous ! Je ne m'étais pas trompé ?

— Raymond ! Raymond ! vous vivez, mon Dieu ! je vous remercie !

Il baisait ses mains : ses joues pâles reprenaient un peu de couleur, il semblait revivre. Mademoiselle de La Charce s'assit auprès de lui.

— Mon ami ! lui dit-elle, les moments sont précieux ; dans quelques minutes peut-être on nous séparera. Le père Célestin m'a flatté d'un espoir que je veux entendre confirmer par vous. Est-il vrai que vous revenez à la vraie croyance ? Est-il vrai que vous vous êtes laissé fléchir ?

— Hélas ! ma chère Philis, il est vrai que seul ici, loin de mes frères, entre la reconnaissance que je dois à ce bon père et mon amour pour vous, j'ai senti fléchir ma résolution : il est vrai que j'ai promis de quitter la France, d'écouter à l'étranger les paroles de vos prêtres et d'abjurer si j'étais convaincu. Cela est vrai, cela n'est

que trop vrai. Ma conscience et mon honneur se révoltent contre cette téméraire promesse.

— Votre conscience ? votre honneur, Raymond ? Connaissez-vous un homme plus honorable que le marquis de La Charce ? Y en a-t-il un dont la réputation soit plus inattaquable ? N'a-t-il pas fait ce que vous regardez comme une infamie, et l'en estime-t-on moins pour cela ? Notre bon roi Henri, le modèle de l'honneur n'a-t-il pas renoncé au protestantisme, et le bonheur ne vaut-il pas un royaume !

— Philis, vous êtes une enchanteresse. Si mon vieux maître était ici, il m'arracherait à vos séductions. Mais quand je pense au bonheur dont vous me parlez ; quand je pense que vous m'appartiendriez à jamais, que rien ne nous séparerait, j'oublie tout le reste, ma tête se trouble ; je suis prêt à tomber à vos pieds, à renier la foi de mon père. Si Dieu m'abandonne à cette tentation j'y succomberai : et alors comment oser reparaitre devant ceux que j'aurai trahis ?

Il cacha sa tête dans ses mains et resta de la sorte pendant quelques instants. Philis rompit la première le silence.

— Ecoutez-moi, Raymond, et que mes paroles se gravent dans votre mémoire ; car, c'est ici un engagement sacré que je prends. Que la vraie foi tombe dans votre âme, que vous deveniez catholique et à l'instant même je m'exile avec vous. Nous fuyons notre patrie, nous nous réfugions dans un pays où votre nom et le mien sont inconnus. Là, je me consacrerai à vous tout entière, je vous ferai oublier les sacrifices que vous m'aurez faits. Je n'aurai pas un regret pour ma famille, pour la France : car vous remplacerez pour moi la famille et la France, vous

serez l'univers. Si vous acceptez ce que je vous offre, dites un mot, guérissez-vous, venez à Montmaur réclamer votre fiancée, abjurez vos erreurs devant l'autel de notre château, sans autres témoins que mes parents et moi : le même autel recevra nos serments, le même jour nous verra partir pour l'exil, pour le bonheur puisque nous serons ensemble, et que nous ne nous quitterons plus.

Le comte allait répondre : la cloche annonça la fin de la prière, Philis se leva.

— On ne doit pas savoir que nous nous sommes vus, je me retire. N'agissez pas légèrement, prenez le temps de réfléchir et faites-moi donner votre réponse. Selon que vous déciderez, nous serons unis, où nous ne nous reverrons plus. J'entends des pas dans le corridor, je vous quitte, Raymond : notre sort est entre vos mains, prononcez et il s'accomplira. Adieu, tout ce que j'aime au monde.

X

LA FENÊTRE ÉCLAIRÉE

Mademoiselle de La Charce rentra chez elle sans être aperçue, le cœur plein d'espoir. Elle ne se reprochait pas sa désobéissance, car elle avait à peu près décidé la conversion de Raymond, qui sans elle fut restée douteuse. Madame Deshoulières, la prieure, le père Célestin, vinrent s'informer de ses nouvelles. Son visage animé, son œil brillant, leur donna lieu de craindre qu'elle n'eût la fièvre.

— Non, leur disait-elle, je suis bien, très-bien. Ce moment de retraite m'a calmée : je remercie Dieu du fond de mon âme.

Toute la soirée elle resta chez elle, personne ne lui semblait digne de l'approcher. Elle portait en elle une joie céleste, qui dominait toutes ses facultés. L'amour est ainsi, : partout où il règne, c'est un despote auquel rien ne résiste : on ne peut espérer de le vaincre qu'en le combattant toujours. Sans cela il est impitoyable, il profite de toutes nos négligences, il s'empare de la plus petite faute, et une fois qu'il s'en est rendu maître il la fait tourner à sa gloire. Mademoiselle de La Charce dissimula, même avec son guide spirituel. Elle voulait attendre le résultat de cette entrevue pour l'en instruire. La réussite l'absoudrait. Elle n'avait plus que deux jours à rester à Nyons. Madame Deshoulières s'applaudissait de l'y avoir conduite. Elle attribuait à cette visite le calme survenu depuis quelque temps sur le visage de sa jeune amie.

— Hélas ! pensait-elle, voilà l'oubli ! les meilleures natures ne sont point exemptes de cette lèpre qui envahit tout. Avant trois ans elle sera mariée.

Jusqu'au moment du départ, Philis attendit en vain la réponse de Raymond, elle ne venait pas. Son espérance s'envolait. Elle retardait sous des prétextes frivoles l'instant de monter en voiture. Le père Célestin ne paraissait pas non plus : pour dernière excuse, elle alléguait la nécessité de lui faire ses adieux. Le temps s'écoulait, on n'aurait bientôt plus l'espoir d'arriver le soir même à Montmaur : il faudrait coucher dans quelque mauvais village, mieux valait remettre au lendemain, si l'on ne partait pas sur-le-champ.

— Remettons à demain, madame, qu'importe un

jour de plus? Si vous saviez de quelle importance il est pour moi de voir le bon père!

La prieure joignit ses instances à celles de Philis : madame Deshoulières céda. Dans la soirée le bénédicte fit demander à mademoiselle de La Charce un entretretien particulier, Elle s'empressa de se rendre au parloir où il l'attendait.

— Ma fille, lui dit-il, vous m'avez désobéi : vous n'avez pas été franche, ce sont deux fautes dont je prie Dieu de ne pas vous punir, mais pourquoi m'avoir caché quelque chose? Je sais tout maintenant : je le sais par celui que vous avez convaincu, par celui qui doit être votre époux, auquel vous avez engagé votre foi, auquel vous avez promis de le suivre en exil, et qui réclame par ma bouche votre promesse.

— Cela est-il possible, mon père? aurais-je tant de bonheur?

— Tout est décidé maintenant. J'aurais souhaité une ferveur plus grande, des motifs moins mondains, surtout un courage plus décidé en face des railleries, mais la grâce est longue à venir. Elle viendra plus tard tout entière. Je compte sur vous pour cela, ma fille : vous serez toute-puissante et vous ferez passer jusqu'à ce cœur trop faible encore, la foi vive qui vous anime.

— M'est-il permis d'instruire mes parents, ainsi que je l'ai demandé?

— Cela vous est permis. Aussitôt que Raymond sera en état de supporter le voyage, il se rendra auprès d'eux et de vous : les cérémonies s'accompliront et vous ferez ensuite ce que le comte jugera convenable d'exiger de vous.

— Oh ! mon père, c'est ici qu'il faut remercier Dieu,

qu'il faut reconnaître combien ces voies sont impénétrables. Mon âme est inondée de joie.

— Vous partirez demain ma fille, et je ne tarderai pas à vous rejoindre. Le pays est assez tranquille; vous pouvez voyager sans crainte. Depuis cet horrible massacre, les huguenots ne se réunissent plus : ceux qui restent, se renferment chez eux, ou prennent le chemin de l'étranger. Leurs ministres ont presque tous péri. Votre ancien ami, M. Nogent, n'a reparu ni chez lui, ni dans aucun des lieux qu'il fréquentait : le pauvre homme sera resté enseveli sous les décombres. Tous morts ! et morts dans l'impénitence. Tuer les âmes avec le corps, ce n'est pas là le véritable esprit de l'Évangile.

Le lendemain de bonne heure, les voyageuses montèrent en voiture. Mademoiselle de La Charce emportait avec elle une joie qui illuminait le paysage. Madame Deshoulières la trouva si différente d'elle-même, qu'elle ne put s'empêcher de lui en demander le motif.

— Ma bonne amie, ne m'interrogez pas. Mes parents doivent être instruits les premiers de cet événement inattendu : ils vous en feront part, ou bien ils me permettront de le faire moi-même. Qu'il vous suffise de savoir que je suis heureuse, plus heureuse que je ne l'ai jamais été dans toute ma vie. Si vous m'aimez, vous prendrez part à ce bonheur, avant d'en connaître la cause.

— Il faut me contenter de ce discours étrange, ma chère Philis. Cependant je ne puis m'expliquer comment dans ce couvent où vous n'avez reçu personne, où aucune lettre ne vous est parvenue, vous avez trouvé si vite la fin d'une douleur comme la vôtre.

Philis se prit à sourire.

— Ne me prenez pas pour folle, madame : quand vous saurez tout, vous comprendrez. Et mes parents croyez-vous qu'ils seront moins étonnés que vous!

Madame Deshoulières se tut. Elle n'osait accuser sa jeune amie d'une insouciance inexcusable : d'un autre côté sa raison se refusait de croire à un changement semblable sans qu'il eût été provoqué.

— Attendons, se dit-elle, mais je vois qu'on apprend chaque jour dans la science du cœur humain, et que les plus habiles n'y comprennent rien du tout.

A peine arrivée à Montmaur, Philis pria M. de La Charce de la suivre dans son cabinet. Déjà l'expression de sa physionomie, son joyeux sourire lui avaient paru inexplicable. Lorsqu'ils furent seuls, elle se jeta dans les bras du marquis.

— Mon père, mon bien-aimé père, félicitez-moi; donnez-moi votre bénédiction : le vœu le plus cher de mon cœur est accompli. M. de Béranger existe : nous le verrons sous peu de jours ici, il renonce au protestantisme et il vient réclamer nos anciens engagements.

— Que m'apprenez-vous là, Philis? Avez-vous toute votre raison? N'êtes-vous pas sous l'empire de votre douleur et ne prenez-vous pas vos rêves pour la réalité?

— Non, mon père, soyez sans inquiétude : je ne vous dis rien que de vrai, que de certain. Le père Célestin a sauvé Raymond, il l'a caché au prieuré, jusqu'à sa guérison, il l'a converti. Je l'ai vu, j'ai vu Raymond, j'ai entendu ses serments : il va venir, vous dis-je, et nous serons tous heureux.

M. de La Charce fit répéter ces détails à sa fille : il ne pouvait en croire ses oreilles, tant ces événements lui

semblaient extraordinaires. La marquise arriva et partagea leur joie. Ils avaient toujours aimé le comte presque à l'égal de leurs enfants, et rien ne pouvait leur être plus agréable que les nouvelles dont Philis les entretenait.

— Voilà un motif plausible pour refuser le comte d'Albon, ajouta le marquis : il connaît nos anciens projets, et ne s'étonnera pas de nous les voir reprendre, maintenant que l'obstacle qui les avait rompu est levé.

— Le comte d'Albon ! mon père : dans aucun cas il n'aurait été votre gendre, car je l'aurais refusé, même si j'avais été libre.

— Votre sœur d'Urtis arrive ce soir de son long voyage, ma fille : quelle ne va pas être sa joie ! Elle qui chérit Raymond, qui l'a tant pleuré.

— Ma sœur d'Urtis ! rien ne manque à ma joie alors. Oh ! mon père, je ne sais pourquoi cette joie si parfaite m'effraye : cela n'est pas de ce monde, il m'arrivera quelque malheur.

— N'avez-vous pas assez souffert, mon enfant ? Dieu est juste, il vous récompense. Allez, chère fille, allez vous reposer. Nous nous reverrons demain ; que le ciel vous bénisse, que tous les anges veillent sur votre sommeil ! Instruïrons-nous nos hôtes de ces événements ?

— Je vous demande la permission d'en causer avec madame Deshoulières ; quant aux autres nous pouvons attendre. Lorsque M. de Béranger arrivera, il sera toujours temps de leur en dire la raison : je serai moins embarrassée, plus libre de la sorte.

— Comme il vous plaira, ma fille, je comprends vos motifs.

Philis se retira après avoir reçu de nouveau la bénédiction de son père. A peine entrée dans sa chambre,

elle courut ouvrir le balcon ; la petite lumière brillait toujours dans la maison de M. Nogent : elle était placée de manière à ne pas être aperçue du village. Le château dominait la vallée ; la tourelle de Philis, sorte d'avant-garde du bâtiment, se trouvait précisément en face de la chaumière du prêtre. C'était peut-être le seul endroit d'où il fut possible de distinguer parfaitement cette chaumière. Cependant la clarté avait été entrevue et les paysans assuraient que l'âme du jeune comte ou du vieux ministre revenaient tout les soirs dire des prières dans la salle où ils se tenaient d'habitude. Philis savait à quoi s'en tenir sur cette fable ; mais l'inquiétude qu'elle avait déjà éprouvée à l'aspect de cette lumière se renouvela tout entière.

— Je voudrais que Raymond fut ici et que tout se terminât bien vite : je ne sais pourquoi ces présages me semblent de mauvais augure.

Le lendemain, madame d'Urtis, l'aînée des enfants du marquis de La Charce, arriva avec sa famille. Les deux sœurs s'aimaient tendrement : il existait une singulière analogie entre leurs goûts et leurs caractères. Madame d'Urtis avait comme Philis une grande énergie jointe à une grande bonté. Moins favorisée que sa cadette du côté de la beauté et de l'esprit, elle l'emportait sur elle peut-être, par un tact parfait et d'une précision remarquable. Elevée ainsi que Philis loin du monde, madame d'Urtis venait de parcourir presque toutes les cour de l'Europe et le courtisan le plus consommé n'eût pas su se tirer mieux qu'elle de ces positions difficiles. Son mari espèce d'ambassadeur incognito, chargé de missions secrètes devait examiner les pays étrangers, connaître leurs idées, leurs projets à l'égard de la France, sous le prétexte d'un voyage de plaisir. Diplomate ha-

bile , il avait obtenu la confiance particulière de Louis XIV, si difficile dans ses intimités. Au retour de sa mission, il envoya sa femme et son enfant en Dauphiné et resta à la cour où sa présence était nécessaire.

Madame Deshoulières et madame d'Urtis se trouvant ensemble dans un petit salon après le dîner, pendant qu'on était à la promenade, Philis s'échappa pour les rejoindre , son visage respirait un bonheur si vrai qu'elle faisait plaisir à voir.

— Voyons, chère sœur, dit madame d'Urtis en lui prenant la main, nous voilà toutes les deux au rendez-vous : qu'avez-vous à nous apprendre? vous comprenez notre impatience.

— Vous m'aimez toutes deux, vous avez toutes deux pris part à mes chagrins, je vous dois bien la confiance de ma joie : Raymond existe, Raymond va venir, Raymond va être catholique, Raymond va m'épouser.

— Est-il bien possible ? s'écrièrent-elles.

— Oui chère sœur, chère madame; le gentilhomme blessé au prieuré, c'était Raymond, voilà pourquoi je vous y ai emmenée si vite, ma bonne amie; pourquoi je vous ai paru folle à notre retour, pourquoi, pourquoi, pourquoi tout est si changé autour de moi.

— Petite rusée! reprit madame Deshoulières en la menaçant du doigt.

— Mon Dieu! oui, c'est une intrigue tout entière; le revers de la médaille est que nous nous quitterons aussitôt après mon mariage : le comte veut voyager.

— Et il a raison; sa position, celle de sa famille ont été trop marquantes dans le parti calviniste : il doit laisser passer le premier étonnement causé par sa conversion; chaque faction parlera à sa manière, cela serait embarrassant pour tous deux. Allez vous-en, e

vous nous reviendrez lorsque la paix sera rétablie.

— Le ciel fasse que ce soit bientôt; le temps d'exil me paraîtra si long.

— L'amour console de tout, ma belle, vous verrez cela; nous avons beau le dire en vers, nous autres poètes, ce n'en est pas moins une vérité.

Un mois après, la famille se trouva de nouveau réunie. Le maréchal de Vivonne devait partir le lendemain pour Marseille, où l'appelait sa charge de général des galères; il avait promis de revenir, car il hantait peu la cour depuis la disgrâce de sa sœur, la marquise de Montespan. Madame de Maintenon lui était insupportable, son esprit malin s'exerçait sans cesse par de nouvelles saillies sur cette favorite. Elle n'osait pas l'en punir, dans la crainte d'être accusée d'ingratitude et de tyrannie; madame de Montespan avait été sa bienfaitrice, le maréchal lui-même contribua à la faire sortir de la position misérable où l'avait laissée la mort de Scarron. Il en profitait pour conserver malgré tout, son franc parler, et pour railler impitoyablement la pruderie de *Sa Solidité*, ainsi que le roi appelait la marquise.

— Je suis désolé, dit-il, de laisser cette pauvre province dans un pareil état; si j'en étais gouverneur, j'instruirais Sa Majesté du véritable état des choses : j'en écrirai à la cour, je vous le promets. Ce n'est point ainsi qu'on devrait agir, le roi est trompé. Au lieu des *missionnaires bottés*, ce sont des saints prêtres, des hommes éclairés qu'il faudrait employer à la conversion de ces malheureux. N'est-ce pas votre avis, mesdames? peut-être aussi réussirait-on avec une croisade de jolies femmes. Certainement à une époque

que je sais bien, *Sa Solidité* elle-même eut brigué l'emploi de général.

M. et madame de La Charce étaient toujours fort réservés sur cette matière, et madame Deshoulières trop prudente pour ne pas en faire autant, le maréchal parla presque seul, il s'en aperçut et changea bientôt de sujet.

— Le service du roi m'appelle à Marseille, poursuivait-il, sans cela je ne vous quitterais pas dans le danger où vous vous trouvez, et je vous offrirais le secours de mon bras contre les ennemis que vous aurez à combattre : vous n'êtes pas en sûreté.

Le maréchal prononça ces paroles avec une gravité si bien jouée que chacun s'en alarma.

— Comment nous ne sommes pas en sûreté? interrompit madame Deshoulières.

— Non, madame, non, et vous en particulier.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que les revenants aiment les personnes illustres et que ce canton est plein de revenants.

— Vous vous trompez, monsieur le maréchal, il n'en a pas encore paru un seul à Montmaur.

— Il en paraîtra; ils sont déjà au village, dans la maison d'un prêcheur huguënot. Elle est inhabitée et chaque nuit on entend des bruits étranges, on voit des lumières qui se promènent.

— Vous y croyez, monseigneur? continua Philis devenue pâle comme une morte et s'efforçant de sourire.

— Du moins mes gens y croient; mon valet de chambre, sortant du cabaret l'autre soir fort tard, est passé devant cette maison, dont les clefs sont chez le bailli, remarquez-le bien; il a vu la porte s'ouvrir :

deux êtres vêtus de noir en sont sortis : ils ont passé à côté de lui sans qu'il entendît le bruit de leurs pas : leurs visages cadavéreux appartenaient à l'autre monde. Ils se sont arrêtés en face du château en montrant le poing : ils ont proféré des menaces et des imprécations terribles contre vous, marquis, et contre les vôtres. Puis, dit toujours Dessonne, ils se sont évanouis en fumée. Cette dernière circonstance me semble tenir un peu à celles du vin que le narrateur avait fêté.

— Il a tout rêvé sans doute, monsieur le maréchal, mon bailli est très-sévère et certainement il ne se passe rien dans le pays qu'il ne sache et ne m'en rende compte. La maison dont vous parlez appartient à M. Nogent, brave et honnête pasteur, mort sans doute dans la dernière affaire, ou plutôt elle appartient au comte de Béranger, son élève ; elle fait partie de la succession de monsieur son père, le comte de Mauges.

Le lecteur sait à quoi s'en tenir sur cette prétendue succession.

— Quoiqu'il en soit ; voici mon histoire, faites-en ce qu'il vous plaira. N'allez pas affronter le courroux des esprits, ajouta-t-il avec intention : s'ils ont pris possession de cette demeure, laissez-les y tranquilles, faites semblant de l'ignorer. Pourquoi se mêler de ce qui ne nous regarde pas ? les exorcismes sont dans les attributions du clergé. Vous voilà prévenus seulement c'est tout ce qu'un ami peut faire.

— Ma fille, disait le soir M. de la Charce à Philis, les protestants se réunissent de nouveau, je n'en doute pas : il faudra partir en sortant de l'autel, afin de ne pas exposer Raymond à leur vengeance ou à leurs séductions, ce qui serait encore pire.

— Mon père, murmura Philis, il me semble peu

prudent de parler à Raymond de ces réunions secrètes. Sa foi n'est que trop chancelante : à peine son amour la soutient-il. J'avais moi-même remarqué cette lumière chez M. Nogent avant mon départ : je me suis tue, dans la crainte de vous inquiéter. Montez dans mon appartement, vous pourrez observer ce *phénomène* et agir dès demain en conséquence.

M. de La Charce suivit sa fille et se plaça à côté d'elle au balcon. Ils restèrent plusieurs heures : à attendre, mais en vain : aucune lumière ne se fit voir, et la vallée resta aussi sombre et aussi silencieuse que si elle n'avait jamais été habitée.

— Demain, peut-être, serons-nous plus heureux, dit le marquis. Dans tous les cas, je vais faire observer les alentours de cette maison, et je vous dirai positivement si quelqu'un y est entré depuis le départ de M. Nogent.

Le lendemain Philis eut le plus agréable réveil par l'arrivée du Père Célestin. Il lui donna d'excellentes nouvelles de Raymond et apporta même un billet de lui, dans lequel il témoignait plus d'amour et d'impatience que jamais.

« Les médecins assurent que je pourrai quitter cette maison dans huit jours : attendez-moi donc alors, ma bien-aimée Philis. Je ne veux pas songer à quel prix je vous achète. Je ne vois qu'une chose, le bonheur de vous posséder, de passer ma vie avec vous qui êtes un ange ! Exigeriez-vous de moi une mauvaise action ? Non, j'en suis persuadé. Cependant... ne parlons pas de cela : redevenons l'un pour l'autre ce que nous étions il y a quelques années, et surtout ne nous séparons jamais, je sens qu'alors c'en est fait de mes espé-

rances en ce monde et dans l'autre. A bientôt, à toujours, ma femme adorée. »

Ainsi finissait cette lettre, après une foule de protestations d'amour pour sa fiancée et de respect pour ses parents. Le Père Célestin, obligé de quitter son néophyte quelques instants pour les affaires de son ordre, ne faisait que passer à Montmaur : il devait retourner chercher Raymond à Nyons et le donner à sa nouvelle famille aussitôt que ses forces le lui permettraient. Mademoiselle de La Charce fit part au religieux des bruits qui couraient au village et des soupçons qu'ils lui avaient inspirés. Il engagea fortement le marquis à ne provoquer aucune explication à cet égard.

— Nous sommes positivement sûrs que les hérétiques sont désarmés, pour longtemps du moins. Presque tous se réfugient en Savoie, ils ne sont donc pas à craindre. N'attirez pas leur attention sur vous jusqu'à ce que notre entreprise soit achevée : ils pourraient la traverser. Laissez dormir leur haine : qu'elle se réveille après vous saurez bien vous en défendre ; vous les provoquerez alors vous-même si vous voulez, car vous leur aurez enlevé une de leurs colonnes.

Les observations du père étaient si justes que M. de la Charce et Philis durent s'y rendre. Le bénédictin les quitta après le dîner, non sans les avoir assuré de nouveau que Raymond et lui reviendraient avant l'expiration de la semaine.

Au moment où l'on se mettait à table pour dîner, le bruit d'un carrosse et de plusieurs chevaux se fit entendre dans la cour, la porte s'ouvrit et on annonça le comte d'Albon.

XI

L' APOSTAT

Le père Célestin avait quitté Raymond depuis quelques heures : il était à peu près midi lorsqu'une tourière tira le comte de sa rêverie en lui remettant un billet cacheté, mais sans adresse.

— Vous vous trompez sans doute, ma sœur : ce billet ne saurait être pour moi, je n'ai de correspondance avec personne.

— Il vient de m'être donné par un mendiant lorsque je faisais, à la porte du couvent, la distribution ordinaire des vivres. Ce mendiant m'a demandé s'il n'y avait point à l'infirmerie un gentilhomme malade, soigné par le père Célestin. Sur ma réponse affirmative, il m'a confié ce papier, en me priant, au nom de la sainte Vierge, de vous l'apporter tout de suite : qu'il y allait de vos plus chers intérêts. Voilà tout ce que je puis vous dire.

La religieuse sortit : le comte rompit le cachet et lut :

« Si Raymond de Béranger n'est pas un infâme, il n'hésitera pas à monter dans un carrosse qui viendra le chercher à trois heures. Quelque faible qu'il soit, il devra s'armer de courage et se rendre où il est attendu. Il s'agit de son bonheur et de son honneur, peut-être de sa vie. La personne qui le demande a sur lui tous les droits qu'il lui a donnés lui-même. Qu'il se souvienne de ses promesses et qu'il parte. »

Raymond relut deux fois ce billet. Sa première idée fut qu'il venait de Philis. Cependant pourquoi ce mystère ? pourquoi ne pas mettre le père Célestin dans la confidence ? que signifiaient ces paroles ambigües ? Mademoiselle de La Charce ne pouvait-elle lui parler plus clairement ! Quelque danger menaçait sans doute leur amour, on voulait les séparer encore apparemment. Son ardentente curiosité ne lui permit pas d'hésiter un instant à partir pour ce singulier rendez-vous. Il s'agissait de son honneur, disait-on. Les idées de cette époque ne lui permettaient pas de reculer, dût-il tomber dans un piège.

— J'irai où l'on m'appelle j'irai, Philis ne me reprochera pas de m'arrêter à de vaines considérations, à des craintes puériles. C'est elle ; ce ne peut être qu'elle. Quel autre invoquerait ses droits sur moi ? Je n'en ai jamais donné qu'à elle.

Il attendit l'heure fixée avec une impatience sans égale, et lorsqu'on vint le prévenir, il prit à peine le temps de jeter un manteau sur lui. La prieure, avertie de ce départ, crut devoir lui faire quelques observations sur sa grande faiblesse.

— Le père Célestin m'a recommandé de veiller sur vous comme lui-même, monsieur, et je doute qu'il vous eut permis cette sortie. Que lui dirai-je à son retour s'il ne vous trouve pas ici ?

— Il m'y trouvera, madame, je reviendrai bientôt. C'est une simple visite à un ami qui a besoin de moi. N'ayez aucune inquiétude, vous ne serez pas blâmée.

Sans vouloir en entendre davantage, il monta dans le carrosse, croyant y trouver au moins un guide, et peut être Philis elle-même : jusqu'où l'imagination ne va-t-elle pas ! Un laquais sans livrée, dont les traits

lui étaient inconnus, ferma la portière ; il lui adressa quelques questions.

— J'ai ordre de ne répondre à monsieur le comte que sur les choses concernant mon service pendant que je serai près de lui. Je ne sais du reste absolument rien de plus.

M. de Béranger vit qu'il était inutile d'essayer de nouvelles demandes. Il s'établit de son mieux dans le carrosse, afin de souffrir plus patiemment les douleurs violentes que cette sortie prématurée causerait à ses blessures. Le chemin qu'il parcourait ne lui était pas connu ; bien qu'il eût souvent exploré la montagne. Lorsque le père Célestin l'avait transporté mourant du champ de bataille, il était hors d'état d'examiner la route, peut-être était-ce la même ? Quoi qu'il en fût, il se perdit en conjectures sur ce mystérieux événement, et ne put arriver à aucune solution satisfaisante.

Après quelques lieues il se trouva sur une voie plus large : il la reconnut : elle conduisait à Montmaur. Dès-lors il ne conserva plus de doutes. Et, relisant encore le billet énigmatique, il n'y remarqua aucune des formules bibliques employées par les protestants. Ce billet était simple et concis, et parlait un langage auquel les coreligionnaires de Raymond ne l'avaient point accoutumé. Et puis il savait qu'après la bataille de La Charce, dont il avait été un des acteurs, les hérétiques, soumis et vaincus, s'étaient retirés chez eux ; ils ne songeaient plus à se révolter. Que voudraient-ils donc faire de lui alors ? Il rejeta cette supposition bien loin, et se complut dans la pensée qu'il allait voir Philis, qu'il allait rentrer en fils dans ce château de Montmaur, dont il était sorti en étranger, en banni. Les souvenirs de son enfance se réveillèrent : sa passion envahit toute son âme ; il repoussa comme des remords

pénibles la voix de sa conscience qui lui reprochait son apostasie, et jamais, peut-être, il ne fut plus heureux qu'en ce moment où l'espérance embellissait tout autour de lui.

Bientôt, à la clarté du soleil couchant, il aperçut de loin les tours qui se dessinaient à l'horizon. Les larmes lui vinrent aux yeux à cet aspect : là vivait sa bien-aimée, il allait la voir : son cœur se gonflait de joie. Cependant le jour baissait rapidement : les chevaux, fatigués d'une longue course, refusaient d'avancer ; ils étaient surtout très-lents au gré de son imagination. Peu à peu la clarté diminua, mais Raymond connaissait si bien ces environs qu'il distinguait d'instinct jusqu'au moindre détail. Le souvenir de son gouverneur appelait parfois un nuage sur son front : il le chassait avec l'image de cette Philis tant aimée. On approchait enfin : la nuit était tout à fait venue ; les lumières du village brillaient dans l'obscurité comme autant de fanaux. Le carrosse s'arrêta. Le laquais silencieux ouvrit la portière et pria M. le comte de lui permettre de changer sa chaussure.

— Et pourquoi cela ? vais-je donc monter à cheval ?

— Monsieur le comte va marcher, au contraire, et cette précaution est indispensable.

— Faites donc !

Le laquais lui passa par-dessous ses souliers des sortes de galoches, et lorsque Raymond eut mis pied à terre, il s'aperçut avec surprise que ses pas n'éveillaient aucun bruit ; le domestique qui lui donnait le bras était apparemment chaussé de même, car tous les deux semblaient deux ombres glissant dans les ténèbres ; ils avaient des semelles de feutre. Son guide le conduisit par un petit sentier bien connu qui aboutis-

sait à l'habitation de M. Nogent, en faisant le tour du village, sans passer devant la maison. Ils ne rencontrèrent personne, les paysans étaient déjà retirés et prenaient leur repas du soir. Raymond leva les yeux et aperçut de la lumière dans la chambre de Philis.

— Elle m'attend, pensa-t-il : ses regards sont fixés sur cette vallée, elle cherche à découvrir mon approche.

Son cœur battait à cette espérance. Il se dirigeait par un autre sentier qui croisait celui-là un peu avant sa demeure, et qui conduisait à la montagne.

— Monsieur le comte se trompe, dit le domestique à voix basse. Nous allons chez le révérend M. Nogent.

— Ah ! ah ! s'écria involontairement le jeune homme, est-ce M. Nogent que je vais rejoindre ?

— Je ne puis rien dire à monsieur le comte, je sais seulement qu'il verra avec grand plaisir la personne qui l'attend.

Raymond doubla le pas ; il lui tardait de sortir de cette angoisse. Ami ou ennemi, il fallait en finir avec lui. On arriva, le laquais frappa d'une manière cabalistique et si doucement qu'on l'entendait à peine ; le comte entra, épuisé par l'émotion et par la fatigue de la marche. quoiqu'elle eût été bien courte. Il trouva le vestibule éclairé : la première salle était déserte ; la seconde, dont la porte était fermée, restait silencieuse. Il tourna la clef et se trouva en face de M. Nogent, du révérend Jamin, et d'une douzaine de jeunes protestants, qu'il connaissait tous, et dont pas un ne se leva à son approche.

Sa pâleur, sa faiblesse étaient si remarquables que son vieux gouverneur ne put dominer son attendrissement ; il s'avança vers lui en fondant en larmes et s'écria :

— Mon fils ! mon cher enfant !

Raymond lui rendit ses caresses sans savoir presque ce qu'il faisait. La perte de ses espérances lui remettait devant les yeux les devoirs qu'il allait braver; et ses remords, qu'il croyait endormis, se ranimèrent avec une nouvelle force. Il tomba comme anéanti sur un siège placé derrière lui, il sentit qu'il allait perdre connaissance.

— Ce n'est pas nous que vous croyiez trouver ici, jeune homme dit le révérend Jamin d'une voix ironique : il a fallu employer un déguisement charnel pour vous attirer, maintenant que vous êtes devenu un homme charnel.

— Ayez pitié de lui, mon frère, interrompit M. Nogent, donnons-lui du secours, il se meurt.

— J'aimerais mieux le voir mort qu'apostat, mon frère, et si nous ne parvenons pas à ramener cette brebis égarée, il serait à souhaiter que ses blessures se rouvrissent.

M. Nogent alla chercher quelques cordiaux, et au bout d'un instant Raymond se trouva en état de répondre aux questions qui lui furent adressées. Il osait à peine lever les yeux, car il se sentait coupable, car toute son horreur de l'apostasie lui était revenue. Il rougissait de lui-même, il déplorait son amour qui pleurait maintenant dans un repli de son cœur le triomphe si court qu'il avait remporté.

— Nous savons tout, reprit M. Jamin, et je vois à votre confusion que vos aveux deviennent inutiles. Vous méritez les punitions les plus exemplaires, car vous, le fils des saints, vous, un des chefs de notre glorieuse entreprise, vous alliez renoncer à votre foi pour la possession d'une moabite, d'une renégate, d'une infâmée Dalila, qui vous aurait trahi, ainsi que vous trahissiez

vos frères, Vous êtes sans excuses. Cependant notre frère Nogent, dont l'indulgence pour vous est toute paternelle, assure que votre crime est moins grand que nous ne le supposons. Il prétend que si vous connaissiez les derniers forfaits de nos ennemis, la reine de Saba et les trésors de Salomon ne pourraient vous engager à vous réunir à eux. S'il ne se trompe pas, si on vous les a cachés, vous avez cédé alors à la séduction puissante qui fascina Adam, notre premier père, lorsque le démon eut appris à Ève cet art infernal avec lequel les femmes nous entraînent. Votre jeune âge vous rend moins coupable. Parlez donc, que savez-vous du combat de La Charce?

— Rien depuis que j'ai été blessé. Il a fini peu de temps après, m'a-t-on dit.

— Vous le voyez, mon frère, observa M. Nogent.

— Eh bien, apprenez donc à quels tigres vous alliez vous unir. Regardez-moi d'abord.

Raymond leva les yeux et recula de surprise. Le visage du révérend n'avait plus rien d'humain : des brûlures récentes et vives encore avaient détruits ses traits, ses yeux sortaient presque de leurs orbites : il était hideux.

— Voilà l'état où m'ont réduit le philistin d'Albon et le renégat La Charce. Et plaise au ciel que moi seul ai souffert!

Il raconta alors en détail l'horrible scène de l'incendie. M. Nogent n'était pas descendu dans les souterrains : blessé dès le commencement de l'affaire, il avait été emmené par le baron des Clayes, qui l'avait soigné avec zèle et l'avait guéri d'une blessure peu dangereuse. Quant à M. Jamin, un soldat moins inhumain que ses camarades, l'avait retiré des décombres à moitié brûlé

et l'avait remis entre les mains des paysans qui prirent soin de lui. M. Nogeet, lié d'amitié avec le bailli, protestant converti pour plaire à son maître, mais favorisant en secret ses anciens amis, M. Nogent était rentré en secret chez lui par la protection de cet homme, il pleurait la mort de son élève, lorsque le hasard lui révéla son existence. Un des gens de madame Deshoulières vint du prieuré à Montmaur, il parla au village du gentilhomme blessé qu'il avait vu à Nyons. Le bruit en parvint jusqu'au bailli, et par suite à M. Nogent. L'avis une fois donné, il fut très-aisé au magistrat de Montmaur de se procurer des renseignements certains sur l'âge et la tournure du gentilhomme. Le voyage de Philis, le changement qu'on remarqua en elle depuis lors ne laissèrent plus de doutes à M. Nogent. Ce laquais qui lui fut envoyé le connaissait parfaitement; et s'il y avait eu une erreur, il ne l'eût pas laissé monter dans le carrosse : on sait le reste.

Raymond resta comme anéanti en entendant ce récit douloureux : il ne trouva d'abord pas une parole. Enfin il releva la tête.

— M. d'Albon a, dites-vous mis le feu au château pour y brûler tous les protestants ?

— Oui, mon frère.

— Et M. de La Charce était présent, et il l'a aidé dans cette œuvre infernale ?

— Oui, mon frère.

— Et c'est une main teinte du sang de mes amis que j'allais presser dans les miennes; c'est à une race de traîtres que j'allais unir le nom de mon père! Mon Dieu, mon Dieu !

— Pleurez, pleurez jeune homme, vous ne savez pas tout encore.

— Que peut-il y avoir de plus, hélas!

— Vous étiez le jouet de ses infâmes. Pendant que le moine et cette moabite vous berçaient d'un faux espoir pour vous amener à l'abjuration, l'impie Albouze se guérissait de sa blessure. Aussitôt qu'il a pu quitter sa chambre il est allé réclamer le prix du sang, la main de cette femme que Dieu a créée pour votre perte. Il est là-haut, dans ce nid d'aigle, où les ennemis de Dieu triomphent. Bien loin de lui avoir rendu sa parole, on la lui a confirmée lui demandant seulement un délai, pour avoir le temps de vous entraîner dans l'abîme. Si nous ne vous avions pas sauvé, vous seriez devenu renégat et vous auriez vu ensuite cette babylonienne rire de vous, dans les bras de l'impie assassin de vos frères. Voilà ce qui vous attendait, jeune homme, si la protection de l'Éternel n'avait été sur vous.

— Ce tissu d'horreurs m'accable, s'écria Raymond. Oh! que je me venge, que je me venge!

— Avant de songer à la vengeance, songez au repentir, mon fils, interrompit M. Nogent.

— Non, mon père, non, je ne puis songer qu'à me venger d'elle, de sa famille. Que faut-il faire, dites-le-moi.

— A genoux, mes frères, et prions, s'écria M. Jamin, d'une voix tonnante : le moment est solennel. Dieu veut se servir pour ses desseins de ce jeune homme, qu'il a si miraculeusement sauvé.

Tous se mirent à genoux, Raymond suivit l'impulsion donnée, mais son cœur n'était pas à la prière.

— Mon fils, lui dit M. Nogent, à voix basse.

— Que voulez-vous, mon père?

— Relevez-vous, vous êtes trop faible encore.

— Non, mon père, mes forces sont revenues : il faut que j'aie des forces.

M. Jamin fit alors tout haut une prière adaptée à la circonstance; il la fit longue, selon l'habitude des religieux. Tous reprirent ensuite leurs places et attendirent dans le silence du respect et de la contemplation, ce qui allait être décidé.

— Frère Raymond? dit le ministre.

— Mon frère.

— Venez auprès de moi, venez au milieu de ce cercle, que tout le monde puisse vous voir et vous entendre.

Raymond approcha. La fenêtre était ouverte. Il aperçut de la lumière dans la chambre de Philis; cette lumière sur la montagne dominait tout ce qui l'entourait, comme son amour avait jusque-là dominé sa vie. Ses idées se troublèrent: un doute traversa son esprit, on calomniait sa fiancée peut-être. Le ministre interrompit ses réflexions.

— Le guet-apens dont nos frères ont été victimes porte un coup affreux à nos espérances: nous ne pouvons nous relever sans aide, et tous nos efforts doivent tendre maintenant à nous procurer ce secours, sans lequel nous ne pouvons rien. Déjà les protestants des Cévennes nous ont précédés dans ces négociations. Jean Cavalier et ses collègues traitent avec la Savoie. Le caractère bien connu du duc nous promet chez lui tout ce que nous pouvons désirer. Son vœu le plus passionné est de s'introduire en France, d'y avoir des intelligences et de s'emparer par ce moyen du Dauphiné.

— S'emparer du Dauphiné! y songez-vous, mon frère? Trahir notre pays, introduire l'étranger en France!

— Nous ne sommes pas Français, mon fils: nous sommes un peuple libre et indépendant. Il a plu à un

de nos princes, à un des ancêtres de cet orgueilleux marquis, dont le château est placé là-haut comme sur un trône, il a plu, dis-je, à Humbert, séduit par les moines, de se faire moine lui-même et de se donner à la France. Ne pouvons-nous nous donner nous-mêmes à un souverain tolérant, qui nous permette le libre exercice de notre foi, lorsque le tyran qui nous a achetés nous opprime ? Ne sommes-nous pas les maîtres à notre tour de reprendre nos serments, ou du moins les serments qu'on a prêtés pour nous ? Henri IV a donné l'édit de Nantes, nous l'avons accepté ; Louis XIV, entraîné par cette femme cruelle qui a soif du sang des protestants, pour faire oublier qu'elle a été protestante elle-même, le roi a révoqué cet édit, il nous délie de la fidélité promise, nous reprenons notre liberté.

— Ensuite, mon frère : où voulez-vous en venir ?

— Il nous faut un chef dans cette émigration devenue nécessaire. Ce chef doit être un gentilhomme, afin de nous assurer de meilleures conditions près du superbe duc de Savoie. Tu réunis toutes les conditions exigées : ta race et toi-même vous avez donné les garanties les plus certaines à notre cause. Nous oublierons un moment d'erreur et nous te reconnâtrons pour le premier d'entre nous, mais il nous faut un serment, un serment solennel et que tu ne puisses jamais violer.

— Notre loi ne défend-elle pas les serments, révérend Jamin ?

— Notre loi défend les serments dans les circonstances ordinaires, mais ici il s'agit d'un cas étrange. Tu es un enfant égaré, pour le salut de nos frères, pour le tien, nous devons te retirer de cette voie. Nous te parlons ton langage afin de nous faire comprendre, afin de percer les ténèbres de ton âme. Nous attendons

donc de toi la promesse sur ton honneur, sur ta foi de gentilhomme, sur ta religion, sur la mémoire de ton père, de renoncer à tout commerce avec nos ennemis, de briser les liens qui t'attachent à cette famille d'apostats, de te consacrer entièrement à la réussite de notre entreprise.

La lumière brillait toujours dans la chambre de Philis, les regards du jeune homme ne pouvaient s'en détacher. Peut-être le trompait-on, peut-être était-elle innocente. Le terrible serment qu'on exigeait de lui devait les séparer à jamais, il ne se sentit pas la force de le prononcer et ne répondit rien. Son hésitation n'échappa pas au ministre.

— Notre frère ne nous croit pas, reprit-il en se tournant vers l'assemblée, frère Germain, vous qui nous avez transmis les renseignements certains sur la trahison de ceux qui furent vos maîtres, n'avez-vous pas un moyen irrécusable de persuader cet incrédule ?

Il s'adressait à l'ancien intendant du marquis de La Charce, renvoyé à cause de sa religion, qui conservait encore de nombreuses accointances avec les domestiques, et qui par eux savait chaque jour ce qui se passait au château.

— Je puis conduire le frère Raymond à Montmaur et le convaincre par ses yeux de l'arrivée du comte d'Albon, de la bonne intelligence où il est avec la famille et de la gaieté de mademoiselle de la Charce.

Un combat terrible se livrait dans le cœur du jeune homme : il sentait toute la bassesse du rôle qui lui était proposé, et cependant le désir de s'éclairer entièrement, l'impossibilité de reculer devant l'évidence et devant l'engagement qu'on réclamait de lui le dominaient.

— Eh bien, répondit-il, si ce que dit mon frère est vrai, si je vois le comte d'Albon à Montmaur, si je l'y vois reçu à titre d'ami et de gendre, vous pouvez disposer de moi, je suis à vous corps et âme.

— Suivez-moi, mon frère, répliqua Germain.

Tous les deux marchèrent vers la porte.

— Je vais avec mon fils, poursuivit M. Nogent : sa faiblesse, les émotions qui l'attendent, ne me permettent pas de le laisser seul.

— Allez, mon frère, et ramenez-nous-le digne de son père lorsqu'il sera convaincu.

Les trois protestants gravirent la rampe. Raymond, appuyé sur ses compagnons, respirait à peine et avait le cœur brisé : pas une parole ne fut prononcée. Si les villageois les aperçurent avec leurs longs manteaux noirs, et leurs pas silencieux, ils durent les prendre pour des spectres dans cette nuit obscure. Ils arrivèrent bientôt à la poterne : Germain marcha le premier et les introduisit chez le sommelier, auquel il parla longtemps à voix basse.

— Oui, disait-il, regardez-les c'est le révérend M. Nogent, c'est le jeune comte Raymond. Vous connaissez leur affection pour cette famille, dont la religion les a séparés. Sur le point de quitter la France à jamais, souffrant encore de leurs blessures, ils veulent apercevoir des amis qu'ils ne reverront plus, leur adresser du cœur un dernier adieu. Placez-les dans la logette où vous préparez les vins : ils verront, ils attendront encore une fois ces personnes aimées : ne les refusez pas.

— A Dieu ne plaise que je les refuse et vous aussi, maître Germain, suivez-moi tous les trois, mais ne

me trahissez point, je perdrais ma place. Songez que monseigneur le comte d'Albon est ici.

Raymond pâlit et ne répliqua pas.

— Nous serons muets, continua Germain, et fais attention que tu dois l'être aussi. Un mot prononcé étourdiment amènerait de grands malheurs.

Le sommelier les conduisit dans une sorte de petit office obscur, d'où une fenètre vitrée donnait sur la salle à manger et permettait de voir tout ce qui s'y passait. On était à table. Le comte d'Albon, placé entre la marquise et Philis, pâle encore de sa blessure, prodiguait à celle-ci tout ce que la galanterie de l'époque avait de plus raffiné. Mademoiselle de La Charce le recevait le sourire sur les lèvres et s'occupait presque exclusivement de lui.

— Mademoiselle, dit-il tout haut, au moment où son verre venait d'être rempli de vin d'Espagne, je vous propose une santé,

— Et je l'accepte de grand cœur, monsieur.

— A la ruine des ennemis du roi : puissent-ils tous être confondus et repoussés à jamais !

— Oui, s'écria Philis, à la ruine des ennemis du roi, et que ne suis-je un brave gentilhomme pour servir mon pays et mon souverain !

— Mon père, dit tout bas Raymond à M. Nogent, en serrant la poignée de son épée, emmenez-moi d'ici, ou je ne serai plus maître de moi, je punirais cette infâme.

— Vous avez vu et entendu. Maintenant, mon fils, vous n'en doutez : vos véritables, vos seuls amis, ce sont vos frères.

— Et je leur dévoue ma vie, et je suis prêt à m'y engager par les serments les plus solennels. Venez, il me tarde de mettre entre moi et cette femme une bar-

rière infranchissable. Oh! je ne serai jamais assez loin d'elle!

M. Nogent et Germain emmenèrent le comte comme ils l'avaient emmené. Le malheureux jeune homme, à moitié insensé, de douleur et de rage, se laissait conduire en silence. Il n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir, et le sacrifice de son existence lui semblait peu de chose pour arriver à l'exécution.

Il doubla le pas, entra le premier dans la salle en s'adressant à M. Jamin.

— Disposez de moi, lui dit-il, j'attends que vous m'instruisiez de vos desseins.

— Avant de vous en instruire, nous attendons aussi la promesse que nous avons exigée de vous.

— Je jure, dit-il, d'une voix ferme et en étendant la main vers la lumière de Philis qui brûlait toujours : Je jure de rompre toutes mes relations avec la race d'apostats qui voulait m'attirer à elle, de résister à toutes les tentatives de rapprochement qui pourraient être faites, de repousser, fût-ce à l'article de la mort, fût-ce au pied de l'échafaud, les fausses protestations de leur amitié, de leur rester enfin à jamais étranger et ennemi, comme ils sont les ennemis et les exterminateurs de mes frères. Je le jure sur ma foi, et sur mon honneur et sur la mémoire de mon père. Êtes-vous contents?

— C'est bien, mon fils; à présent, écoute.

Il lui débita alors une longue suite de projets sur une alliance avec le duc de Savoie, à laquelle Raymond ne comprit qu'une chose, c'est que Philis l'avait trahi, qu'il devait se venger d'elle : et que pour cela, il fallait quitter la France.

— Il est à nous, dit Jamin à celui des huguenots

qui se trouvait le plus près de lui. Dieu nous pardonne les serments et les artifices auxquels nous avons été forcés d'avoir recours ; mais à présent, le triomphe de la foi est assuré.

XII

L'ABANDON

Lorsque le comte d'Albon parut à Montmaur, son arrivée subite dans un pareil moment déconcerta la famille de La Charce à un tel point que son accueil s'en ressentit. Philis fut de tous celle qui conserva le plus de sang-froid ; elle ne se sentait pas coupable, et elle prit la résolution de ne rien cacher à l'homme qui prétendait à sa main. Elle la communiqua à son père :

— Que ce soit sur-le-champ, monsieur : ne lui laissons pas faire un pas de plus dans cette maison sans lui rendre sa parole. C'est un loyal gentilhomme, il nous comprendra. Je lui parlerai moi-même devant vous : faites-le appeler.

Le comte parut aussitôt. Il salua courtoisement mademoiselle de La Charce et demanda au marquis, d'un ton d'enjouement, quel sujet d'entretien si important l'engageait à quitter sa charmante conversation avec la dixième muse.

— C'est moi, monsieur le comte, qui ai désiré cette entrevue, répliqua Philis.

— Je suis trop heureux de me soumettre à vos ordres si vous daignez me les donner mademoiselle.

— Je vous estime trop, monsieur, pour ne pas vous faire part d'un événement important dont vos honorables intentions à mon égard vous donnent le droit d'être instruit.

— Je vous écoute avec reconnaissance, mademoiselle.

— Vous avez bien voulu me croire digne de porter votre nom, monsieur : vous avez demandé ma main à mon père : en vous l'accordant, il ne vous a pas caché que j'étais déjà fiancée...

— Lors de notre dernière entrevue, M. le marquis de La Charce m'a parlé de vos anciens engagements avec le comte de Béranger de Mauges : ces engagements, m'a-t-il dit, ont été rompus depuis votre abjuration ; jusque-là je l'avais ignoré.

— Cette dernière entrevue a aussi été la seule où nous ayons causé avec détails de nos projets, monsieur. Je ne vous ai pas dissimulé non plus l'attachement de ma fille pour M. de Béranger et les soins assidus qu'il vous faudrait prendre pour le vaincre.

— Cela est vrai, monsieur, et j'ai accepté cette lutte.

— Vous avez failli la terminer d'une manière bien cruelle, monsieur, continua Philis avec un amer sourire ; heureusement Dieu a détourné vos coups, et le comte existe encore.

M. d'Albon fit un mouvement.

— Non-seulement il existe encore, mais il revient à la foi catholique : il abjure son hérésie : et maintenant qu'il n'y a plus d'obstacles, il réclame mes anciennes promesses, celles de mon père : il redemande ma main. On vous l'a dit, monsieur, j'aime le comte de Béranger. Cette affection, née sous les yeux de mes parents, en-

couragée par eux, ne saurait me faire rougir, surtout lorsque celui qui l'inspire est si digne de cette tendresse. Vous comprenez donc alors que je lui accorde ma foi, qui d'ailleurs ne lui a jamais été ôtée de mon consentement. Vous êtes un noble gentilhomme, vous ne conserverez point de rancune de ce procédé. Il vous sera facile de rencontrer une femme plus digne de l'honneur que vous vouliez me faire, et vous m'aurez bien vite oubliée, tandis que moi, monsieur, je mourrais de chagrin s'il me fallait renoncer à Raymond, lorsque mes espérances ont été si près de s'accomplir.

— Vous n'avez rien à craindre de ma part, mademoiselle, interrompit le comte avec fierté : je ne prendrai jamais une compagne malgré elle, et celle à qui je donnerai mon nom devra être heureuse de le porter. Je suis plutôt soldat que galant. Je vais avoir à défendre cette province contre les ennemis du roi ; je trouverai, comme vous le dites fort bien, sinon l'oubli, du moins la consolation de ma déconvenue dans les dangers que je suis prêt à courir. Je vous remercie de m'estimer assez pour ne pas me tromper un instant : cette conduite me donne un regret de plus, puisqu'elle me prouve tout ce que je perds en vous.

— Nous espérons, monsieur le comte, vous conserver au château quelque temps, malgré la rupture de nos projets. On peut rester amis entre gens d'honneur, bien qu'on se soit rendu sa parole.

— J'y resterai tant que mon service me le permettra et que vous ne me chasserez pas, mademoiselle, car il peut arriver quelqu'un auquel ma présence ne soit pas agréable, et je ne ferais aucune difficulté de lui quitter la place. J'espère cependant en son assistance dans la

guerre qui va s'ouvrir, c'est un brave champion, j'en sais quelque chose il se doit maintenant à son pays et au roi qui le gouverne.

— Vous pouvez compter sur lui, monsieur le comte, il ne manquera pas à son devoir ; c'est celui d'un gentilhomme dans les circonstances présentes. La France est menacée de toutes parts : nous qui habitons ses frontières, nous devons les garder. Nos montagnes sont de fortes barrières, et faciles à défendre.

— Vous parlez, mademoiselle, comme une héroïne, comme une vraie fille de La Tour du Pin.

— J'ai toujours présente à l'imagination la devise de nos armes, monsieur ; je ne l'oublierai jamais, mes ancêtres ne l'ont jamais oubliée.

— En vérité, mademoiselle, il faut que vous me permettiez de me déclarer partout votre admirateur et votre champion ; je ne connais aucune femme qui puisse vous être comparée, et vous êtes la gloire du Dauphiné.

— Je vous remercie de vos éloges, monsieur le comte : je ne suis, je vous assure, que ce que sont également toutes les femmes de ce pays. J'aime ma patrie, mes devoirs et l'honneur : il n'y a là rien de bien méritoire.

Cette conversation amena entre M. d'Albon et Philis une sorte d'intimité dont la scène du souper fut la suite. Également contents l'un de l'autre, n'ayant rien à se reprocher, ils se laissaient aller à cette espèce de charme qu'entraîne après elle une explication franche. Raymond y fut bien fatalement trompé, et tous les malheurs de sa vie devinrent la suite de cette erreur.

Mademoiselle de la Charce, loin de se douter de cette

rupture, rentra ce soir-là chez elle plus contente qu'à l'ordinaire. Sa femme de chambre, endormie dans le cabinet, avait laissé brûler une bougie sur la cheminée. C'était là cette lumière, d'abord le phare d'espérance pour son amant, et devenue ensuite un témoin de son serment funeste. La jeune fille regarda longtemps avant de se coucher cette vallée tranquille. Elle observa, comme à l'ordinaire, la clarté immobile chez M. Nogent.

— Cette lumière me trouble toujours, pensa-t-elle. Quel peut-être l'habitant de cette maison ? y aurait-il quelque chose de véritable dans les contes des paysans ? Le père Célestin nous a interdit les recherches : c'est prudent sans doute, mais ce mystère est odieux !

Elle se mit au lit après une longue prière d'actions de grâces, et dormit d'un sommeil paisible, lorsque toutes ses joies venaient d'être détruites à son insu. Le lendemain elle fit une longue course dans la montagne avec madame Deshoulières et M. d'Albon. Intrépide amazone : elle voltigeait autour du carosse de son amie, et son adresse étonna plusieurs fois le comte, fort adroit lui-même à tous les exercices.

— Je ne veux que vous pour défenseur, chère Philis, disait madame Deshoulières ; vous êtes un cavalier parfait.

— Vous pourriez plus mal choisir, madame : mademoiselle de La Charce tire le pistolet et le fusil mieux que moi, à qui l'on accorde cependant quelque justesse de coup d'œil.

— Elle a aussi au chevet de son lit une épée. Et qui vous a appris à manier ces armes Philis ?

— Un ami d'enfance, Madame, à qui ces exercices étaient familiers.

— Je comprends, répondit la muse en riant.

— Moi aussi, madame, ajouta le comte.

— Vraiment ?

— Oui, madame, on m'a fait cet honneur-là.

— Cela prouve en votre faveur, monsieur le comte. Je n'en attendais pas moins de tous les deux.

La journée se passa vite de la sorte ; Philis était ravie. Elle se coucha, comme la veille, confiante dans le lendemain. Hélas ! le lendemain devait lui apporter un douloureux réveil !

Lorsqu'elle appela, sa femme de chambre se présenta avec une lettre. Elle la prit négligemment, n'attendant que des nouvelles indifférentes, lorsqu'elle reconnut, sur l'adresse, l'écriture de Raymond.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, quelle imprudence ! que peut-il avoir à me dire ? pourquoi se confier ainsi inutilement ?

Voici ce que contenait la lettre :

« Je vous connais enfin, mademoiselle, vous et votre famille, vous que j'allais appeler ma femme, votre famille que je regardais comme la mienne. Vous m'avez trompé, vous vous êtes jouée de mon amour, de ma bonne foi. Je tombais dans un piège horrible. La Providence m'a sauvé. Je sais tout : le massacre horrible qu'on a fait de mes frères, et que le moine, votre digne agent, m'avait caché ; la trahison de votre père qui m'a livré ; le marché infâme que vous aviez fait avec le comte d'Albon pour m'amener à l'apostasie et lui donner ensuite votre main, le prix de mon crime. C'est là ce que vos prêtres appellent du dévouement à la religion, c'est cette perfidie qu'ils approuvent. J'ai vu de mes yeux M. d'Albon auprès de vous, j'ai entendu vos paroles à tous les deux, les vœux sanguinaires que vous formiez contre les *ennemis de votre roi*. Ah ! mon

Dieu ! et c'est une telle femme que j'ai adorée, c'est à une telle femme que j'ai été près de sacrifier mon honneur et ma croyance. Moi qui avais jusque-là résisté à toutes les séductions, moi qui ne m'étais laissé ébranler ni par vos menaces d'oubli, ni par vos paroles d'amour, moi qui avais quitté votre château, rompu tous nos liens plutôt que d'accepter les lois de l'église catholique, comment la voix d'un prêtre a-t-elle pu arriver à me persuader si vite ? C'est que j'étais seul, c'est que j'étais faible et blessé. Ma raison et mes forces m'avaient abandonné ensemble ; mon cœur était le maître, et ce cœur vous appartenait sans partage, et celui qui m'avait sauvé ne me demandait en retour que d'accepter le bonheur de ma vie. Voilà pourquoi j'ai cédé. Je le dis maintenant, heureusement il n'est pas trop tard pour se repentir, tout est fini désormais entre nous ; je quitte la France après avoir juré de ne plus vous revoir, de ne plus avoir avec vous la moindre relation ; je l'ai juré sur mon honneur et par la mémoire de mon père. Je l'ai juré à mes frères assemblés, en face de votre château, dans cette maison où déjà une fois vous étiez venue essayer vos séductions de vipère ; j'étais fort alors, j'ai résisté. La lumière de votre chambre m'a servi de témoin, elle était devant moi ; il m'a semblé que vous m'entendiez. Adieu fausse et cruelle Philis, adieu ; vous avez tué mon cœur et ma confiance, désormais je ne croirai plus et je n'aimerai plus. Je ne vous souhaite point d'être heureuse : vous le serez sans doute avec celui que vous me préférez et qui doit être digne de vous, lorsque vous recevrez cette lettre, je serai hors de toute atteinte, épargnez-vous la peine de me faire poursuivre, tout relaps que vous et les vôtres me supposiez. »

Cette lettre tomba comme la foudre sur le cœur de Philis, elle le brisa. Elle était si loin de s'attendre à rien de ce genre : elle croyait son bonheur si assuré, et surtout elle se sentait si forte de son amour, de sa loyauté, qu'une semblable accusation lui sembla de la démente.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, je n'ai pas bien lu : ce n'est pas lui qui a écrit cela, ce n'est pas à moi qu'il s'adresse.

Ses larmes ne pouvaient couler, elle étouffait : elle eut à peine la force d'appeler sa femme de chambre et d'envoyer chercher M. le marquis de La Charce.

— Lisez, mon père, et voyez comme on nous traite.

M. de La Charce prit la lettre et la lut avec le même étonnement que sa fille.

— Mon enfant ! ma pauvre enfant ! s'écria-t-il, il est impossible que Raymond ajoute foi à ces infamies. il faudrait s'expliquer avec lui ; je vais envoyer à sa recherche.

— On ne le trouvera pas, mon père, et d'ailleurs je le connais, sa parole est donnée, il ne reviendra pas sur l'engagement qu'il a pris, dussions-nous en mourir tous les deux. Il y a là un infernal complot, auquel je ne comprends rien et dont je ne puis me rendre compte. C'est évidemment une ruse des religionnaires pour le reprendre ; ils l'ont trompé, ils ont séduit son cœur pour se l'attacher entièrement. Oh ! cette lumière chez M. Nogent ! c'était là qu'ils l'avaient conduit, un presmentiment m'annonçait quelque chose de funeste. Je vous en conjure, mon père, envoyez chercher le bailli, interrogez-le ici, devant moi. Il doit savoir la vérité de tout cela, puisque les clefs sont entre ses mains. Et qui

a introduit Raymond dans le château? nos gens sont donc complices? Faisons une sévère enquête, elle est indispensable à notre repos.

Le marquis fit appeler l'intendant et le bailli. Tous les deux se présentèrent : tous les deux nièrent avoir aucune connaissance des faits dont on leur parlait.

— Mais, bailli, cependant vous avez les clefs de la maison, reprit Philis, personne n'a pu y entrer que vous n'en fussiez instruit.

— Aussi, mademoiselle, personne n'y a pénétré.

— J'ai vu de mes propres yeux, mon père a vu comme moi, une lumière là-bas dans la salle basse.

— Alors, mademoiselle, on a des passe-partout. Je sais seulement que les clefs ne sont pas sorties de mes mains.

Le sommelier fut interrogé ensuite avec plus de succès. Il raconta naïvement ce qui s'était passé, en ajoutant qu'il ne se croyait pas coupable d'avoir permis à deux anciens amis de la maison la joie de voir ses maîtres, dont ils allaient se séparer pour toujours.

— Et qui les conduisait ?

— M. Germain, Il est parti avec eux sans doute, car depuis lors on ne l'a plus revu, il n'est pas même retourné chez lui : sa femme dit qu'il est en voyage.

Lorsque le père et la fille se trouvèrent seuls de nouveau, ils se consultèrent sur la conduite qu'ils devaient tenir vis-à-vis des personnes instruites du projet de mariage, surtout envers M. d'Albon. On ne pouvait avouer les injustes soupçons de M. de Béranger, et comment alors s'exposer à manquer à sa paroles? Il fut résolu qu'on mettrait en avant son abjuration, à laquelle il n'aurait pu se décider, et qu'on annoncerait en même temps le parti qu'il avait pris de l'éviter.

— On pensera qu'il m'aime bien peu, peut-être l'on me méprisera de lui garder ma foi, poursuit amèrement Philis! mais que m'importe le monde!

— Hélas! mon enfant, tout espoir est perdu, cette union ne se réalisera jamais. Me donnerez-vous le chagrin de vous voir perdre ainsi vos plus belles années? ne songez-vous point à la vengeance?

— Vous ne réfléchissez pas, monsieur, que cette vengeance justifierait la calomnie. Non, non, jamais le nom que je tiens de vous ne sera entaché par moi, d'une souillure. S'il n'est pas donné aux femmes d'illustrer le nom de leurs ancêtres, au moins elles peuvent, elles doivent le conserver sans tache. Vous ne me verrez point m'abandonner à une honteuse douleur, je saurai me taire et souffrir en silence. Je ne veux pas de la pitié des autres; je ne veux pas surtout de la sienne. Ma fierté me soutiendra dans cette nouvelle épreuve.

— Dieu vous bénisse! mon enfant, vous êtes la gloire de notre maison. Dans ces temps difficiles, c'est lui seul qui peut nous conduire et nous protéger; il nous éprouve pour nous montrer le peu que nous sommes. Prions-le à chaque instant et remercions-le de ce qu'il nous a rappelés à sa sainte loi. Écrivez au père Célestin : sa présence vous donnera les seules consolations que vous puissiez recevoir. Quant à M. d'Albon, nous ferons ainsi que vous avez dit : nous cacherons la véritable raison de notre rupture. N'est-ce pas assez de la religion, et ce prétexte n'a-t-il pas une force suffisante pour ceux qui connaissent les principes inflexible de Raymond?

— Mon père! mon père! j'ai été vouée au malheur dès ma naissance, puisque cette affection est aussi an-

cienne que ma vie et qu'elle durera autant qu'elle. Laissez-moi seule, vous me retrouverez digne de vous vous ne verrez plus de trace de cette douleur, qui devient une honte.

Lorsqu'elle parut au salon, le marquis avait déjà instruit tout le monde du départ de Raymond. Elle trouva la sympathie dans tous les regards. Son noble maintien, la dignité triste et calme avec laquelle elle supportait son malheur, inspiraient, même au comte d'Albon un véritable respect. Il s'inclina profondément à sa vue.

— Mademoiselle, lui dit-il, je vous demande vos ordres pour Grenoble ; j'y vais conférer avec M. l'intendant et M. le lieutenant-général du Dauphiné sur les moyens à prendre pour arrêter les révoltés, s'ils se présentent, je vous prouverai que je ne suis point indigne de votre intérêt en combattant les ennemis de mon roi et de mon pays.

Mademoiselle de La Charce sut gré au comte de sa délicatesse, il avait compris qu'en ce moment sa présence lui était pénible. Elle l'en remercia en l'encourageant sur ses valeureuses intentions.

— Allez, monsieur le comte, nos vœux vous suivront dans cette guerre : puissiez-vous bientôt rendre la paix à ce malheureux royaume, si déchiré de toutes parts.

Dans la soirée M. d'Albon quitta Montmaur : Philis se sentit alors plus libre de pleurer celui qu'elle avait perdu, et le bonheur de sa vie détruit pour jamais.

XIII

ADIEUX PATERNELS

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent : la guerre était toujours imminente, mais le caractère irrésolu du duc de Savoie la retardait indéfiniment. Les troupes s'échelonnaient sur les frontières; la bonne fortune de Louis XIV, si constante jusqu'alors, se détournait de lui. Il était vaincu par le prince Eugène et l'étranger menaçait la France. Ces défaites réitérées nécessitèrent le rappel d'une partie considérable des forces stationnant en Dauphiné. La province se trouva dégarnie, les gentilshommes du pays, presque tous attachés aux armées, suivirent la destinée de leurs régiments.

La famille de La Charce continuait d'habiter Montmaur. Le vicomte de La Charce et son frère n'y étaient point revenus. M. d'Urtis restait à la cour; sa femme et ses enfants auprès de la marquise. Philis et sa sœur d'Aleyrac n'avaient rien changé, l'une à sa tristesse, l'autre à ses rêveries; on n'entendait plus parler de Raymond. Le marquis, quelque temps après les événements racontés dans le dernier chapitre, tomba dans une maladie de langueur, dont les protestants ne manquèrent pas de se glorifier.

— Dieu le punissait, disaient-ils, d'avoir abandonné et trahi ses frères.

Des soins tendres et assidus l'entourèrent. Mademoiselle de La Charce surtout ne le quitta pas d'une minute. Attentive à ses moindres désirs, elle lui épargna

la moitié de ses souffrances par le zèle avec lequel elle savait les prévenir. Aussi rien n'égalait la reconnaissance de son père.

— Descendez au salon, lui disait-il, je n'ai besoin de rien dans ce moment-ci. Madame Deshoulières va trouver votre absence longue, et sa conversation ne peut manquer de vous distraire. Allez, allez, ma fille.

— Non, monsieur, ma place est auprès de vous qui êtes seul et malade. Ne m'ôtez pas l'unique bonheur de ma vie.

— Hélas ! mon enfant, vous verrai-je toujours triste et languissante ? rien ne guérira-t-il cette plaie de votre âme ? Celui qui a pu vous méconnaître ainsi ne vaut pas vos regrets. Je vous quitterai bientôt : faut-il que je vous laisse sans espoir et sans avenir ?

— Vous vivrez longtemps encore, mon père ; vous vivrez pour vos enfants qui vous chérissent, pour votre patrie à laquelle vous êtes utile. Quant à moi, vous le savez, j'avais placé mon espérance sur une tête bien aimée : je ne puis plus en trouver ailleurs ; tout est fini pour moi.

Ces discours perçaient le cœur de ce père qui se sentait mourir et qui voyait la destinée de sa fille à jamais perdue. En vain lui représentait-t-on que le temps aurait sur elle son effet ordinaire.

— Je la connais mieux que vous, disait-il, elle n'oubliera pas.

Après bien des mois d'agonie, le marquis de La Charce arriva enfin au terme de ses maux. Sa famille désolée, rassemblée auprès de son lit, n'attendait plus que son dernier soupir, quand tout à coup il se releva.

— Mes amis, mes enfants, murmura-t-il d'une voix

défaillante, il y a parmi vous une pauvre âme qui souffre et qui se tait. Vous ne savez pas ce que cette âme renferme, vous ne l'avez pas étudiée comme moi. Elle possède l'énergie, la grandeur, la sagesse de ses ancêtres. Promettez-moi donc d'adoucir autant que vous le pourrez, ses chagrins ; promettez-moi de ne rien entreprendre sans la consulter, car, voyez-vous, elle est le bon génie de la famille. Je vous la lègue et vous lègue à elle. Aidez-vous mutuellement : elle, de ses conseils ; vous, de votre amitié. Elle est forte par l'âme, soutenez son cœur.

Ces paroles se gravèrent profondément dans l'esprit de ceux qui les entendaient. Mademoiselle de La Charce baisa la main de son père ; par un mouvement spontané, toute la famille se groupa autour d'eux en fondant en larmes.

— Restez toujours unis, mes enfants, continua le mourant, sous l'aile de votre mère et de votre sœur. Je vous bénirai du haut du ciel, si Dieu me fait la grâce de m'y appeler.

Le père Célestin qui assistait le malade, entra alors avec les derniers sacrements. Cette cérémonie touchante réunit tous les environs : la chambre était encombrée.

— N'oubliez pas, mes frères, dit le marquis au moment de recevoir la communion que je pardonne à ceux qui m'ont attaqué, qui m'ont cru coupable de mauvaises actions ; je prierai pour eux, afin que le Seigneur leur pardonne comme moi.

M. de La Charce mourut dans la nuit. Philis et le père Célestin étaient restés dans sa chambre : son dernier regard fut pour sa fille ; sa dernière pensée, sa dernière caresse lui appartinrent. Elle trouva une nou-

velle consolation dans ce souvenir. Les grandes affections, quelle que soit leur nature, ont toujours de la jalousie, et quelle jalousie plus solennelle que celle d'un pareil moment ! La famille de La Charce prit un deuil sévère, un deuil proportionné au respect, à l'attachement qu'elle portait à son noble chef. Les sympathies de la province entière ne lui manquèrent pas. Ceux des protestants qui n'avaient pas émigré, par conséquent les moins exaltés rendirent justice à leur ancien frère d'armes. Il les avait quittés il est vrai, mais ils ne lui reprochaient aucune trahison. Il les protégeait, au contraire, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Excepté le malheureux incendie de La Charce, et encore le comte d'Albon seul était coupable de ces excès de cruauté, M. de La Tour-du Pin avait toujours montré une grande modération et une fidélité inébranlable dans ses promesses.

Madame Deshoulières, malgré ses ridicules, était une femme d'un excellent cœur et d'un charmant talent. Elle ne pensa point à abandonner ses amis dans leur affliction, ce fut à Montmaur qu'elle composa ses, meilleures poésies. Quelques-unes sont dédiées à Philis pour laquelle elle professait une amitié, je dirai presque une admiration sans borne. Témoin du courage avec lequel celle-ci supportait sa douleur et l'injustice d'un homme qu'elle aimait d'un amour si vrai, elle assistait aussi aux refus que mademoiselle de La Tour du Pin faisait obstinément de ceux qui la demandaient en mariage et dont plusieurs lui offraient des avantages supérieurs. Elle apprécia la rareté, la fermeté de ce caractère que rien ne faisait dévier de la route choisie.

— Non, madame, disait la triste jeune fille, non,

je ne me marierai point. J'ai un fiancé auquel je dois ma foi, s'il ne me garde pas la sienne ; et les torts des autres n'excusent pas ceux que nous avons. Mais, je vous en prie, employez votre influence sur ma sœur, sur mademoiselle votre fille, pour les faire renoncer à leur folie. L'une adore un amant qu'elle n'a pas même aperçu : l'autre pleure un berger imaginaire, à la mémoire duquel elle adresse des stances. Toutes deux consacrent leurs belles années à ces chimères et s'en repentiront trop tard.

— Je ne suis pas de votre avis, ma belle, les larmes de ma fille ne viennent que de son cerveau exalté, au lieu de partir du cœur comme les vôtres, j'en remercie Dieu. Nous avons tous une mesure de chagrins à supporter : elle s'épuise n'importe comment, mais elle s'épuise. Ne vaut-il pas mieux acheter la paix de son âge mur par des illusions ridicules, si vous voulez, que par des maux véritables ? Ces illusions garantissent nos jeunes têtes de l'amour ; elles les en préservent même dans l'avenir, car aucune réalité n'approche de l'idéal qu'elles se sont formé, et si leur mauvais sort voulait qu'elles essayassent de cet amour humain, elles en seraient bientôt guéries en le comparant aux idoles créées par elles. N'est-ce pas un grand point de gagné dans la vie d'une femme ?

— Votre sagesse est plus grande que la mienne, madame, je me sou mets. J'ai peur cependant que ces passions rêvées ne les disposent à en avoir de réelles.

— Oui, si elles n'étaient pas poètes, mais elles le sont.

— Ah ! madame, c'est un grand don du ciel alors que la poésie !

— C'est une épée à deux tranchants, ma chère : elle nous perce ou elle nous défend, suivant l'usage que nous savons en faire. Ce Racine, il est poète, sans doute, puisqu'il fait de tristes vers. Eh bien, à quel usage a-t-il ravalé cette poésie ? à de mauvaises pièces, inspirées par une misérable comédienne. Corneille, voilà, voilà le poète. Et le grand Pradon, qui lesurpasse encore ? avez-vous lu sa *Phèdre* ?

La conversation continua sur la littérature, Philis y apporta une continuelle distraction, ou bien y répondait par politesse : elle ne vivait que dans ses peines. Cependant la haine injuste de madame Deshoulières contre l'illustre Racine lui semblait aussi déplacée que la préférence incroyable accordée à son obscur rival, et elle ne put s'empêcher de dire que dans son petit jugement la *Phèdre* du premier lui paraissait infiniment supérieure à la pièce de Pradon.

— Je me trompe, sans doute, ajouta-t-elle poliment : aussi n'est-ce point une opinion que j'émetts, c'est un sentiment. Ne m'en sachez pas mauvais gré, je vous en conjure, et n'en parlons plus. Je ne suis pas de force à soutenir ce sentiment contre votre génie.

Madame Deshoulières sourit à ce compliment et oublia un peu ses préventions. Chaque jour cette petite guerre se renouvelait ; Philis la commençait presque toujours et laissait aux autres le soin de l'achever ; elle se livrait alors sans contrainte à ses idées, dont rien ne venait plus la détourner.

Un matin, mesdemoiselles de La Tour du Pin étaient parties de bonne heure avec la mère et la fille, escortées de tous les ouvriers, pour explorer une partie de la montagne, encore inconnue aux étrangères. Le vicomte de La Charce les accompagnait ; c'est le même

qui se maria à quinze ans, dans les Pays-Bas, et dont la fille épousa, en 1714, Marguerite-Geneviève Corneille, fille de François Corneille, et petite-fille de Thomas Corneille, le frère de Pierre Corneille, notre grand poète, dont elle était aussi la petite-nièce. Ce même vicomte René-Scipion est le chef de la branche de Chambly La Charce, son petit-fils ayant épousé l'héritière de Chambly, à la condition de perpétuer son nom et ses armes. C'est de cette branche que sortent le comte René de La Tour du Pin Chambly de La Charce et le vicomte Henri, à qui est adressée cette histoire de famille.

Malgré moi, je fais des digressions, et j'en demande bien pardon à mes lecteurs ; mais c'est une vieille habitude. Je reviens à mon récit.

Depuis quelques heures, ils cheminaient au milieu de paysages admirables et dans des lieux déserts, où les chèvres et les chamois semblaient devoir seuls pénétrer, lorsque les aboiements d'un chien percèrent le silence des bois. Pompée, raccommodé avec Pyrame et Adonis, courait en avant en fort bonne intelligence ; les deux petits favoris revinrent effrayés vers leur maîtresse, Pompée continua à s'élancer vers l'endroit d'où le bruit s'était fait entendre.

— Un chasseur, sans doute, dit le vicomte ; eux seuls sont assez hardis pour s'aventurer dans ces solitudes.

— Cela est probable ; et Pompée va l'aider à faire sa curée. Depuis longtemps Philis le tient au repos ; je suis sûre qu'il sera charmé de cette aubaine. Mais, entendez-vous, continua mademoiselle d'Aleyrac, il a rejoint l'autre animal et les voilà criant d'aussi bon accord que s'ils se connaissaient depuis l'enfance.

A cette remarque, mademoiselle de La Charce devint

excessivement pâle. Elle s'appuya sur le bras de sa sœur, car elle chancelait.

— Il n'existe qu'un seul chien avec lequel Pampée puisse s'entendre aussi bien, Françoise, murmura-t-elle tout bas à madame d'Urtis, c'est César, et s'il est en ce pays, son maître y serait donc aussi.

— Rassurez vous, mon amie, cela n'est pas possible. Vous savez que plusieurs personnes l'ont vu à Turin le mois dernier ; il y est établi et ne compte point revenir en France, où il ne trouverait que des persécutions et des ennemis, puisque les seuls amis qu'il eût au monde, il les a abandonnés et trahis d'une façon si insultante.

— Ne parlez pas ainsi, ma sœur : jamais Raymond ne trahira personne. On l'a trompé certainement, et nous devons convenir que les apparences y ont aidé ; sans cela, il ne serait pas ainsi errant à l'étranger, hélas !

Comme elle finissait de parler, un chamois traversa la route, suivi de près par les deux chiens, dans lesquels on reconnut parfaitement César et Pompée. Un homme parut à la lisière du bois ; mais en apercevant les personnes qui s'avançaient, il se retira brusquement, sans qu'il fût possible de distinguer ses traits. Philis poussa un cri de surprise et cacha son visage sur l'épaule de sa sœur.

— Pourquoi vous effrayer ainsi, reprit madame d'Urtis avec beaucoup de présence d'esprit. Ce monsieur ne peut être qu'un honnête braconnier, qui nous aura pris pour des gardes, et certainement nous lui avons fait plus de peur que nous ne devons en avoir de lui. Rappelez Pompée néanmoins ; l'ardeur de la chasse l'entraînerait peut être loin de nous.

Philis avait eu le temps de revenir à elle pendant ce peu de mots, elle en bénit sa sœur, qui écarta ainsi les soupçons.

— Vous avez raison, Françoise, répondit-elle, et certainement Pompée a été déjà trop coureur ; car cet honnête braconnier, comme vous dites, ne se ferait peut-être pas un scrupule de se l'approprier.

Elle appela son chien avec un petit sifflet d'argent suspendu à sa ceinture ; après s'être fait prier quelques minutes, il revint près d'elle, essoufflé de sa poursuite. Cet incident n'impressionna personne, si ce n'est madame d'Urtis et mademoiselle de La Charce. Toutes les deux avaient la conviction du séjour de M. de Bé-ranger dans ces montagnes, quoiqu'il leur fût impossible d'en deviner le motif. Elles tremblaient qu'il ne fût découvert, et se promirent tacitement le secret le plus absolu. Madame Deshoulières et tous les habitants du château de Montmaur avaient arrangé un voyage à Grenoble, dans la vallée de Grésivaudan, à Sassenage, et à la Grande-Chartreuse. C'était une tournée de quinze jours au moins, et l'on devait partir le lendemain même. Philis ne s'éloignait qu'à regret. Sa présence lui semblait une sauvegarde pour Raymond. Elle se sentait assez forte pour le défendre contre la province entière, contre le royaume, contre le roi lui-même.

— Oh ! oui, pensait-elle, pauvre malheureux égaré ! en dépit de toi-même je te conserverai ma tendresse. Tu n'as pas un ami au monde : je ne te faillirai pas. Je consacre ma vie à toi ; je tâcherai de la rendre utile pour conserver la tienne et pour te préserver des dangers qui te menacent. Dieu me prètera sa force, et j'ai assez de courage.

Il fallut cependant suivre la famille dans cette excursion. Madame de La Charce restait seule à Montmaur. Au moment de la quitter, Philis la prit à part et lui dit :

— Ne me faites pas de questions, ma mère ; mais au nom de la mémoire de mon père, au nom de la tendresse que vous me portez, promettez-moi une chose.

— Je vous l'accorde d'avance, ma fille, ma confiance en vous est absolue.

— Promettez-moi de vous tenir au courant de ce qui pourra arriver de ce côté des montagnes et dans les baronnies. Si vous entendez dire qu'il y ait eu un soulèvement quelconque, ou qu'on ait arrêté un protestant, ou qu'ils aient recommencé leurs assemblées, envoyez-moi sur-le-champ un messenger, avec mon cheval et mes armes. Je reviendrai près de vous, et nous verrons ensemble ce qu'il y aura à faire.

— Vous pouvez être tranquille, Philis : votre désir sera exaucé.

On se mit joyeusement en route. Mademoiselle de La Charce chercha à vaincre sa tristesse, pour ne pas attrister ses compagnons ; avec sa force de volonté ordinaire, elle y parvint. Grenoble, cette charmante ville dont la position est si pittoresque, était alors, comme aujourd'hui, un des endroits de France où se trouvait la meilleure compagnie. La maison de La Tour du Pin y avait des amis et des parents parmi la haute noblesse, et on fêta les voyageurs de toutes les manières possibles. Chacun voulut monter à l'illustre poète l'estime qu'on faisait de son talent, et la recevoir de son mieux. Madame Deshoulières ne fut pas insensible à cet accueil, tout accoutumée qu'elle fût à produire de l'effet, et elle en témoigna sa reconnaissance par les

vers les plus flatteurs. On visita le beau Sassenage, la terre principale du marquis de Béranger. En parcourant ces admirables lieux, Philis soupira plus d'une fois sur le sort du proscrit.

— Ses ancêtres trônaient ici, disait-elle à sa sœur, et lui, le malheureux ! il erre sans avoir un toit où reposer sa tête. Funeste effet de nos querelles religieuses ! le marquis de Béranger, cet homme si charitable, dont chacun vante la bonté et la bienfaisance ne s'informe même pas du sort de son cousin, parce qu'il est huguenot et que dès-lors il ne le connaît plus. Ce ne sont pas là les vertus chrétiennes ; et ce vaillant Béranger, un des premiers grands maîtres de l'ordre de Malte, alors Saint-Jean-de-Jérusalem, ce saint homme ne s'informait pas, du temps des croisades, lorsqu'il soignait les malades, de la même main qui défendait le saint-sépulcre, il ne s'informait pas si les pauvres qu'il soulageait étaient hérétiques. Et voilà l'esprit de Dieu !

Ainsi que je l'ai dit en commençant ce livre, rien ne peut donner à ceux qui ne l'ont pas vu, une idée exacte du Dauphiné. C'est certainement, avec l'Alsace, la plus belle province de France. L'Alsace est orgueilleuse de ses villes et de son fleuve ; le Dauphiné a ses Alpes plus majestueusement belles que les Vosges, et sa verdure à laquelle rien ne peut être comparé. La vallée de Grésivaudan, au milieu de laquelle s'élèvent les ruines du château de Bayard, offre à l'œil un des plus ravissants paysages du monde. On la parcourt dans tous les sens avec un plaisir toujours renaissant et toujours nouveau. La route, qui conduit à Saint-Laurent-du-Pont, où l'on commence à monter vers la Grande-Chartreuse, est semée de beautés si différentes, qu'il est impossible de s'en lasser. Ce *désert*, ces torrents

qui se précipitent en brisant tout sous leurs pas, ces arbres géants, ces avalanches, ces mille dangers, qu'alors surtout il fallait braver avant de parvenir à cet asile pieux, n'offrent-ils pas l'image de la vie, de la vie surtout qu'avaient traversés les solitaires maintenant tranquilles dans le port.

Ces réflexions arrivèrent au cœur de Philis, elles sont naturelles à tous ceux qui souffrent.

— Ces hommes cachés ici, loin du monde, me semblent heureux, disait-elle à madame Deshoulières, c'est ainsi que je comprends le cloître, et non pas comme nous l'avons vu à Nyons, entouré des petites tracasseries, des commérages, des ambitions mesquines. Ici, on se repose après de grandes douleurs : ici l'on prie, l'on pense sans distraction, on est bien avec Dieu, et on a laissé à la porte tout ce qui n'est pas lui. Je voudrais qu'il existât un semblable monastère pour les femmes, je m'y enfermerais sans retard.

— Vous êtes bien jeune, mon enfant, pour renoncer à tout ici-bas, vous auriez des regrets.

— Non, madame, non, je n'en aurais pas, je sais ce que je puis ; je ne conçois pas maintenant l'existence autrement. Les hommes ont tous les bonheurs ; ils ont d'abord la guerre, la possibilité d'être utiles à leur pays, ce qui est pour moi la plus belle destinée possible ; et puis, à défaut de la guerre, il leur reste une solitude comme celle-ci.

— En vérité, mademoiselle, vos yeux s'animent comme ceux d'un vieux soldat, est-ce que vous auriez véritablement le courage de vous battre ?

— Moi, madame, je ne connais pas de destinée plus enviable que celle de Jeanne d'Arc, la seule d'entre les femmes, à qui il a été donné d'être une héroïne,

de sauver la France, de déployer sa bannière à côté de Dunois et de Lahire.

— Sa fin a été triste!

— Eh! qu'importe! la gloire est tout; c'est la meilleure consolation aux douleurs, c'est la plus brillante couronne.

— En parlant ainsi, Philis était belle comme la Pallas guerrière des anciens. Madame Deshoulières l'admirait en poète et en femme, c'est-à-dire avec un peu d'enthousiasme et d'envie. Elle ne la comprenait pas, mais elle ne l'admirait que davantage. Madame d'Urtis aimait sa sœur avec une tendresse extrême et aveugle, elle la trouvait supérieure à tout, et ces nobles élans de courage ne lui semblaient point au-dessus d'elle.

— Je ne suis point étonnée, moi, madame, je connais Philis, et rien n'est impossible à ce caractère.

Madame Deshoulières fit un léger mouvement d'épaule, très-difficile à interpréter, sous lequel cependant, un observateur eut reconnu plus de pitié que de sympathie. Sa pensée se traduisit par ses mots :

— Les habitants des montagnes ont toujours passé pour être extraordinaires.

— Et nous nous faisons gloire d'être montagnards, madame.

Pendant le reste du voyage, Philis se montra préoccupée. L'image de Raymond, couché dans quelque caverne, poursuivi, prisonnier peut-être, ne la quittait pas. En arrivant à Grenoble, la première personne qu'ils rencontrèrent, fut le comte d'Albon.

— Savez-vous la nouvelle? leur demanda-t-il dès qu'il les aperçut.

— Nous arrivons de la Chartreuse, et nous ignorons tout.

— La province est dans une position déplorable. Le duc de Savoie s'est mis en route à la tête d'une puissante armée, pour marcher contre nous. Jusqu'ici, le maréchal de Catinat l'a tenu en échec, malgré l'infériorité de ses forces, mais nous sommes sans secours ici ; les régiments ont été dirigés vers le nord : il nous en reste à peine quelques-uns. Le plus important de tout cela, c'est que les protestants, ligués avec le duc, lui prêtent main-forte dans l'intérieur, c'est à ne savoir comment faire.

Madame d'Urtis et Philis se regardèrent, la présence de Raymond leur était expliquée.

— Aussi, j'ai reçu du roi les ordres les plus sévères contre les huguenots. Donc, ceux qui seront pris seront exécutés militairement. Si l'ennemi entre en Dauphiné, des représailles terribles seront exercées contre eux. Ces mesures sont douloureuses, mais les circonstances l'exigent.

— Vous dites, monsieur le comte, que si l'ennemi entre en France, les protestants sont perdus.

— Pas de grâce pour eux, mademoiselle. Sa Majesté sera inflexible.

Philis devint plus pâle encore.

— Et quelles mesures comptez-vous prendre, monsieur ?

— Je vais armer nos vassaux, nos montagnards, ordonner aux gentilshommes de se mettre à leur tête, et avec nos seules forces : nous repousserons, je l'espère, le duc de Savoie et ses alliés.

— Vous passerez à Montmaur, monsieur le comte ?

— J'y serai après-demain, mademoiselle.

— Vous y trouverez la marquise de La Charce, et vous y apprendrez sans doute des nouvelles qui vous

plairont. Madame, continua-t-elle en se retournant vers madame Deshoulières, si vous n'êtes pas trop fatiguée, nous repartirons tout de suite; il nous faut être demain à Montmaur.

— J'aurais souhaité me reposer ici un jour ou deux, chère.

— Alors, gardez votre carrosse avec mademoiselle Deshoulières, Marguerite et mon frère; madame d'Urtis et moi, nous partirons ce soir.

— Et que comptez-vous faire, ma sœur? demanda le vicomte.

— Je n'en sais rien encore, mon frère. J'y vais réfléchir pendant la route, mais nous nous montrerons dignes de notre naissance, ceci, je vous l'assure, quoiqu'il arrive.

— Et je n'en saurais douter, Philis.

Le soir, en effet, madame d'Urtis et mademoiselle de La Charce, montèrent en carrosse. Silencieuses toutes deux elles réfléchissaient profondément, peu de paroles furent échangées pendant la route, elles voyagèrent, toute la nuit. A leur arrivée au château, elles demandèrent madame de La Charce.

— Madame la marquise est dans son oratoire avec le père Célestin, leur répondit-on.

— Dieu soit loué, le bon père est ici, dit Philis.

— Ses conseils nous seront probablement nécessaires, ma sœur.

— Indispensables, Françoise, car j'ai pris une résolution, que je dois lui communiquer avant d'en instruire ma mère et vous. Je vais donc le prier de me suivre dans ma chambre; ensuite nous reviendrons au salon car le temps presse, il n'y en a pas à perdre.

Aussitôt après avoir embrassé la marquise, Philis se

retira avec le père Célestin. Il eurent ensemble un entretien de plus de deux heures. Madame de La Charce et Madame d'Urtis, inquiètes de ce mystère, se perdaient en conjectures.

— Il faut que Philis se soit décidée à de grandes choses, ma mère : elle a voulu partir la nuit, et, depuis Grenoble jusqu'ici, elle n'a pas prononcé un seul mot. D'après la rencontre que nous avons faite, et que je vous ai racontée tout à l'heure, Raymond doit être l'objet de cette agitation si vive.

— Hélas ! ma fille, cette passion fera le malheur de sa vie.

— Que voulez-vous, madame, nous ne pouvons arracher nos sentiments de notre cœur ; nous pouvons à grande peine les dominer. Voilà ce que Philis a fait si noblement. Ah ! elle arrive enfin. Qu'elle est belle ! son visage semble illuminé.

Mademoiselle de La Charce entra en effet dans l'appartement, suivie du père Célestin. Leur maintien, à tous les deux, était grave et recueilli : il régnait une espèce de solennité dans leur démarche, et tout annonçait un événement extraordinaire. Madame de La Charce se leva involontairement, tant elle ressentit cette impression, et alla au-devant d'eux. Philis prit la main de sa mère, la baisa avec beaucoup de respect, et la reconduisit à son fauteuil.

— Asseyons-nous, madame, si vous le permettez, et daignez m'accorder quelques instants d'attention. Je vous parle avec l'autorisation du saint religieux directeur de ma conscience ; je vous parle comme si la présence de Dieu était visible autour de nous. Écoutez-moi, en appelant d'avance à votre aide tout ce que vous avez de courage et d'énergie. Souvenez-vous,

ma mère, que vous appartenez deux fois à la maison de La Tour du Pin ; et vous, ma sœur, si vous ne portez plus ce noble nom, n'oubliez pas qu'il est toujours le vôtre.

Les deux dames s'inclinèrent en signe d'assentiment, et Philis continua en ces termes :

XIV

JEANNE D'ARC

— Vous savez, ma mère, la nouvelle déplorable arrivée des frontières depuis quelques jours. M. de Savoie a passé les premiers défilés, et d'ici fort peu de temps, à l'heure où nous sommes, c'est déjà fait, peut-être : Gap aura succombé. Il allait s'emparer d'Embrun, la clef du pays, vous ne l'ignorez pas. S'il dépasse la Durance, il sera bientôt à Avignon et ensuite au Rhône. Le roi, forcé par des défaites successives, a rappelé ses troupes dans le nord ; nous sommes abandonnés à nos propres forces, il faut nous défendre et montrer que nous n'avons besoin d'aucun secours pour sauver notre pays d'une invasion étrangère. Nos terres sont considérables, nos vassaux nombreux, armons-les. Nous ne tenons pas un rang secondaire parmi la noblesse : notre exemple entraînera les autres. Nous sommes les plus près des montagnes, c'est à nous d'en être les gardiens. Le père Célestin vient de m'apprendre qu'un ordre du maréchal de Catinat rappelait près de lui le vicomte de La Charce. Laissez-le partir, madame, nous n'avons pas besoin de lui. Le sang des Dauphins, des anciens princes

de ce beau pays, coule aussi bien dans nos veines que dans les siennes. Les femmes, lorsqu'elles sont animées par une noble cause, ont autant de courage que les hommes. L'éducation que nous avons reçue nous a, grâces à Dieu, préservée des craintes puériles de notre sexe, en nous donnant en même temps la force d'agir. Je me mettrai à la tête de l'entreprise, je monterai à cheval, et je me dirigerai vers les Alpes. Là, je trouverai de braves montagnards qui viendront à mon appel; je les conduirai au secours des villes assiégées, et l'ennemi n'avancera qu'après nous avoir tués tous, jusqu'au dernier. Mon plan de campagne est déjà tracé, il est bien simple. Vous, ma mère vous descendrez dans la plaine, vous parcourrez nos terres, vous soulèverez nos vassaux et vous les réunirez à un point central, que je vous indiquerai. Ils viendront ensuite me rejoindre, et je les échelonnerai dans tous les passages, afin de les garder avec vigilance. Vous, madame d'Urtis, courez à la Durance, ordonnez que l'on coupe les ponts; faites mettre ce que nous avons d'hommes disponibles sur la rive droite et qu'ils se défendent jusqu'à la mort. Avec ces précautions, mais il faut se hâter, nous pouvons sauver la France, nous pouvons nous rendre utiles à notre patrie et conserver au roi une des plus belles fleurs de sa couronne. Je ne vous demande pas si vous y consentez, je n'en ai jamais douté un instant.

L'enthousiasme avec lequel cette créature extraordinaire avait parlé, la beauté d'une femme de vingt-deux ans, relevée par cet enthousiasme même, auraient donné la vie à un cadavre : les deux femmes qui l'écoutaient, et qui déjà avaient pour elle une admiration sans bornes, se sentirent électrisées.

— Nous vous suivrons, s'écrièrent-elles ensemble : nous vivrons, ou mourrons avec vous.

— Ma mère, continua Philis, excusez-moi si je me suis permis de donner des ordres en votre présence, mon âge et mon habitude des armes me rendent plus propre que vous à diriger cette entreprise. Vous en serez l'âme et moi le bras. Je savais bien que vous l'approuveriez. Tout ce qui est grand et noble est digne de vous. Cependant je n'agirai qu'en votre nom. Donnez-moi un bon signé de vous, scellé de vos armes, qui me donne le droit d'appeler nos serviteurs à ma suite. Mon frère arrivera demain il devra repartir sur-le-champ et prévenir le maréchal du renfort que nous lui amenons. Ce brave maréchal soutiendra encore quelques jours les efforts des Savoyards, et après nous l'aiderons.

— Et quel rôle destinez-vous à Marguerite? Son absence ne doit pas l'exclure de nos projets. Elle a le même droit que nous à courir les dangers, je suis certaine qu'elle ne le cédera pas.

— Je ne vous ai pas tout dit, ma mère répondit Philis en rougissant; vous avez vu en moi une héroïne, remplie d'amour pour son pays, et disposée à lui sacrifier sa vie. Hélas! je ne suis qu'une femme et c'est toujours la femme, qui agit en moi. Les protestants ont fait alliance avec M. de Savoie; ils doivent se soulever ici pendant qu'il cherche à entrer dans nos Alpes. S'ils parviennent à se rejoindre, ils auront un instant de triomphe, bien vite écroulé certainement; car Louis XIV n'abandonnera point ainsi cette province. Raymond est avec eux; Raymond est un de leurs chefs. Les édits portent la peine de mort pour tous les religionnaires soupçonnés d'avoir pris

part à cette intervention. Il ne faut, à aucun prix qu'ils se réunissent. En voyant leurs plans déjoués ils y renonceront, et le sang français ne coulera pas en France sur les échafauds. Je combats pour ma patrie, mais, je vous l'avoue, humblement à vous, ma mère, à vous, ma sœur, je combats plus encore peut-être pour sauver mon fiancé, celui auquel j'ai consacré mon existence. Aussi, la gloire ne me séduit pas; je ne me laisserai point enivrer par des louanges que je suis loin de mériter. Puisse mon sincère aveu m'obtenir votre indulgence et votre pardon. Dieu ne me jugera pas sévèrement, je l'espère. Il lit dans mon cœur, il sait que mes intentions sont pures, et que jamais je ne reverrai M. de Béranger qu'à l'autel, s'il se convertit, ou aux jours du malheur, s'il reste fidèle à son culte. La barrière qui nous sépare est infranchissable; cependant je ne puis le laisser mourir.

Une larme coula de sa longue paupière : madame de La Charce serra Philis dans ses bras en s'écriant :

— Mon enfant, ma chère enfant!

— Ne nous attendrissons pas, madame, il nous faut tout notre courage. Vous me parliez tout à l'heure de Marguerite : elle restera à Montmaur, elle surveillera les protestants, elle connaîtra tous leurs mouvements, et elle me prévientra en conséquence. C'est encore une grande tâche que celle-là, et je compte sur elle comme sur moi-même.

— Et moi, ma fille, que ferai-je pendant que vous combattrez ainsi? demanda le père Célestin.

— Vous, mon père, vous continuerez votre sainte mission, vous ramènerez à Dieu les âmes égarées, vous leur montrerez le chemin qu'elles doivent suivre, et vous braverez avec la constance du martyr les dangers

de votre sacerdoce. A chacun de nous sa destinée suivons la chrétiennement et noblement : nous en seront récompensés.

— Que deviendront nos amies dans tout ceci, Philis? demanda Françoise en souriant.

— Madame Deshoulières voulait retourner à Paris : je pense qu'elle saisira cette occasion. Elle n'a ni nos goûts ni nos intérêts, et nous-mêmes, peut-être nous lui rendrons sa visite. Qui peut lire dans l'avenir?

Aussitôt que les plans de Philis furent développés à sa famille, elle en commença l'exécution. Des émissaires partirent pour les différents lieux où ils devaient susciter le mouvement. Les armes, dont les anciens châteaux étaient toujours garnis, furent sorties de leur cachette et mises en état de service. On fit venir tous les chevaux disponibles du pays, et les domestiques reçurent l'ordre de se préparer à suivre leurs maîtresses aux frontières. On les réunit dans la grande salle, et mademoiselle de La Charce leur fit une courte harangue, qui réveilla leur dévouement et porta au plus haut degré leur enthousiasme. Ils jurèrent de marcher avec elle, de défendre la noble cause qu'elle leur faisait embrasser et de n'abandonner leur poste qu'à la mort.

— Mes amis, songez-y bien, ajouta-t-elle, vous allez entreprendre une guerre sainte. Vous allez combattre pour vos foyers, pour vos familles. Ne la déshonorez point par la cruauté, par la délation. Soyez humains, soyez-le surtout pour les malheureux Français égarés qu'un fanatisme aveugle lie à nos ennemis. Ils peuvent revenir, ils peuvent rentrer dans le sein de l'Eglise. Si quelques-uns tombent entre vos mains, adressez-vous au bon père, demandez-lui ses conseils et ses prières. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

Il y avait dans le son de sa voix, en prononçant ces paroles, quelque chose de si touchant et de si triste que nul ne put y résister : malgré les haines de religion, haines si enracinées à cette époque, tous firent la promesse qu'elle réclamait d'eux. Personne ne dormit cette nuit-là à Montmaur et le lendemain lorsque les autres voyageurs arrivèrent, ils trouvèrent les préparatifs de départ déjà fort avancés. Le comte d'Albon était avec eux. Son étonnement ne peut se décrire, quand il apprit les projets de mesdames de La Charce et surtout après avoir causé avec Philis ; quand il vit avec quelle lucidité, quelle prudence et en même temps qu'elle bravoure elle avait pris ses dispositions.

— Mademoiselle, lui dit-il, je ne puis revenir de ma surprise : votre pays va être fier de vous. Mon plus grand regret est que vous ne m'ayez pas permis un orgueil plus personnel encore : le jour où vous revien-
driez de cette décision serait le plus heureux de ma vie.

— Ne traitons jamais un pareil sujet et surtout dans un moment aussi solennel.

— *Jamais*, mademoiselle.

— *Jamais*, monsieur le comte. Vous me forcez à vous en donner ma parole.

— Et moi, mademoiselle, répliqua le comte en s'inclinant avec le plus grand respect, me voici malheureusement forcé plus que jamais d'y croire, à présent que vous joignez les vertus d'un guerrier à celles d'une femme.

Dans la soirée, un des messagers revint la terreur peinte sur le visage : il avait rencontré des populations tout entières s'enfuyant devant l'ennemi. Le duc de Savoie avait quitté Embrun, pour marcher en avant : il y laissait le comte de Caprara, qui fit jouer trois

mines avant que d'en sortir. Heureusement elles ne produisirent pas tout l'effet qu'il en avait attendu. Son arrière-garde était à Juillestre et lui devant Gap, qui tenait encore, mais tous les villages entre Gap et Embrun étaient devenus la proie des flammes, le pays ravagé, les habitants forcés de quitter leurs maisons pour ne pas être massacrés, enfin les désordres de la guerre.

— Vous le voyez, s'écria Philis, vous le voyez, il n'y a plus à hésiter, marchons. Allons secourir Gap, s'il en est temps encore, allons rassurer les peuples : montrons-leur ce que peuvent la résolution et le patriotisme même sur des femmes. Ils auront honte de fuir, ils se rallieront à nous et nous triompherons alors.

— Je vous accompagne, mademoiselle.

— Non, monsieur le comte, votre place n'est pas près de moi. Le service du roi vous appelle ailleurs. Les baronnies n'ont pas besoin d'être protégées, nous nous en chargeons. Remontez vers Grenoble, faites garder Briançon, les Echelles, comme nous garderons le bas Dauphiné. Excitez l'enthousiasme dans ces villes, je le disais hier : Chacun notre tâche et voilà la vôtre.

— Vous avez raison, mademoiselle, à présent et toujours je vous obéirai.

Le vicomte de La Charce était parti une demi-heure après son arrivée. Avant de se séparer de lui, madame de La Charce avait réuni près d'elle ceux de ses enfants présents à cette entrevue. Elle leur donna sa bénédiction en les vouant à la sainte cause qu'ils allaient défendre.

— Si nous ne nous revoyons plus, recevez ici les derniers adieux de votre mère. Nous mourrons dignes

les uns des autres, dignes de nos ancêtres. Votre père, qui nous contemple du haut du ciel, est fier de son sang, j'en suis sûre, et il vous bénit de nouveau par ma bouche.

Ce moment fut le seul où cette héroïque famille montra un retour vers la faiblesse humaine. Ils se jetèrent dans les bras les uns des autres en sanglotant il leur sembla qu'ils se séparaient pour ne plus se revoir. Le vicomte, bien jeune encore, il avait à peine dix-huit ans, était attaché au maréchal de Catinat. Le poste était périlleux, on ne l'ignorait pas : ce fut surtout sur lui que l'attendrissement de mesdames de La Charce se porta. Le fils aîné de la marquise avait déjà été tué à l'armée de Hollande, ce souvenir la blessa au cœur.

— Que Dieu le conserve ! s'écriait-elle, en couvrant son fils de baisers.

— Dieu le conservera, ma mère, interrompit Philis, il nous conservera tous. Vous pour être heureuse, et moi pour souffrir, ajouta-t-elle à voix basse et comme se parlant à elle-même.

Ils furent interrompus en ce moment par M. d'Albon, porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Les circonstances pressent, mademoiselle, il faut partir. J'apprends à l'instant que les huguenots se sont réunis, en bas Dauphiné : ils y ont formé un camp qu'ils appellent le camp de l'Éternel. Si vous ne mettez vos forces entre eux et l'ennemi, la jonction est inévitable.

— Sont-ils nombreux ?

— Quelques milliers d'hommes, des femmes et des enfants.

— Qui les commande ?

— On l'ignore. Ils ont plusieurs chefs : le fougueux

ministre Jamin est un des principaux. Voilà tout ce que contient la dépêche.

— Dans deux heures je serai en route, monsieur le comte.

— Quoi ! seule, mademoiselle ?

— J'ai mon écuyer, j'ai les vieux serviteurs de mon père, j'ai mes armes, je ne crains rien. Je vous garantis qu'avant huit jours vous aurez de mes nouvelles. Marguerite, un mot je vous prie.

Elle l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous avez entendu le rapport du comte, vous savez ce que j'attends de vous, ma sœur, et je compte sur votre amitié à présent comme toujours. Envoyez des espions à ce camp : sachez si Raymond en fait partie et prévenez-moi sur l'heure. Je ne vous ai pas caché ma faiblesse, c'est pour lui que je sors ainsi du rôle d'une femme, mon amour m'a donné le courage, l'exaltation que j'ai communiquée à ma famille. Il m'inspirera aussi ce que je dois faire. Vous m'avez bien comprise et vous me jurez d'exécuter ce que je vous demande.

— Vous saurez bientôt ce qu'il sera possible de vous apprendre, ma chère Philis, vous avez raison de compter sur moi, car je vous aime plus que tout au monde.

— Pas plus que notre mère, je pense, Marguerite, et moins sans doute que le berger cruel pour lequel vous soupirez en vain.

Mademoiselle d'Aleyrac la regarda, étonnée qu'elle pût plaisanter dans un pareil moment.

— Ne soyez pas surprise, ma sœur, j'ai toute ma présence d'esprit, et je suis telle aujourd'hui que je suis depuis trois ans, que je serai toute ma vie.

La famille de La Charce fit les plus tendres adieux à madame et à mademoiselle Deshoulières. En voyant Philis monter à cheval, armée de ses pistolets, de son épée, avec la tournure aussi martiale qu'un officier.

— Mademoiselle, lui cria-t-elle, je vais dire à Paris que vous avez ressuscité Jeanne d'Arc.

— J'en accepte l'augure, madame, répondit Philis en s'inclinant gracieusement sur sa selle.

Et elle partit au galop.

Quand vint le soir, mademoiselle d'Aleyrac, déguisée en paysanne et suivie du sommelier, déguisé comme elle, sortit par la poterne et descendit le chemin qui menait au village.

XV

LE CAMP DE L'ÉTERNEL

Quatre jours après ces événements, vers le midi, trois personnes entraient dans le défilé de la Pierre Blanche au centre du bas Dauphiné. Les montagnes pressées les unes sur les autres laissaient à peine entrevoir le soleil : de grands sapins ombrageaient la route du haut des rochers auxquels elle devait son nom ; un torrent descendait de la cime, en formant de petites cascades, jusqu'à ce qu'il se jetât dans un gouffre, où le bruit de ses eaux retentissait comme le tonnerre. Il faisait chaud, les voyageurs gravissaient péniblement la côte, c'étaient un homme et deux femmes, vêtus en paysans, bien que la tournure des deux femmes révélât d'autres habitudes.

— Ma sœur, dit mademoiselle d'Aleyrac, car c'était elle, nous devrions nous reposer un instant sous un arbre. Vous êtes fatiguée, j'en suis sûre, et votre santé souffrira certainement de cette agitation à laquelle vous n'êtes point accoutumée.

— Je n'ai pas le temps de me reposer, Marguerite : il nous faut arriver de bonne heure chez ces malheureux : j'en repartirai cette nuit, et demain au point du jour je serai à cheval, car personne ne doit s'apercevoir de mon absence.

— Mais, Philis, vous avez déjà marché toute la nuit dernière : il n'est pas raisonnable de rester ainsi sans sommeil, vous vous tuerez.

— Mes forces suffiront à mon entreprise, j'en suis sûre : après il en sera ce qu'il plaira à Dieu.

— Vous avez donc déjà un noyau de paysans, aux environs de Gap ?

— Oui, ma sœur. Ils se sont assemblés à ma voix : ils ont tout quitté pour la défense de leur pays. Demain au soir ils arriveront à la ville et peut-être ferons-nous reculer l'ennemi jusqu'aux frontières. Vous comprenez combien ma présence est nécessaire en ce moment. Pour aujourd'hui ma sœur d'Urtis me remplace, elle a pu faire couper les ponts de la Durance. Excepté du côté où ces pauvres égarés ont placé leur camp, la rivière est sûrement gardée : M. de Savoie ne la passera pas. Il faut donc exécuter ici ce que j'ai résolu, disperser ce rassemblement à tout prix, sans cela nos efforts seront inutiles ailleurs.

— Nous réussirons difficilement, je le crains, notre entreprise est hasardeuse.

— Je ne me console point de vous en voir partager les dangers. Si on nous découvre, nous sommes perdues.

— Eh bien, nous mourrons martyres, reprit mademoiselle d'Aleyrac, avec enthousiasme : pouvons-nous nous plaindre d'un si beau sort ? Mais nous voilà en haut de la montagne, d'ici on doit découvrir la vallée. Regardez, ma sœur, quel magnifique spectacle !

Rien n'était plus sublime en effet que la scène qui se déroula à leurs regards. C'était un immense bassin, entouré de tous côtés par les Alpes ; la Durance, courant comme un ruban bleu, était sur un tapis de verdure, couvert de toutes les fleurs de la saison : le soleil dorait les blés commençant à jaunir, et les feuilles des arbres dont la rivière était bordée. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre on n'apercevait que de riants tableaux, mais les travaux de la campagne, qui ordinairement animaient cette plaine, avaient fait place à la guerre. Des tentes posées, et au bord de l'eau entourées de fossés fortifiés étaient occupées par les protestants qui appelaient ce lieu le *camp de l'Éternel*. Des factionnaires échelonnés jusqu'aux montagnes, préservaient de toute surprise, et au milieu du calme de la nature, le vent apporta jusqu'aux jeunes filles le chant des cantiques sacrés. Elles s'arrêtèrent involontairement.

— Ils prient, Marguerite, ces hommes qui furent nos frères : prions aussi, car le moment de l'épreuve est arrivé et nous ne saurions trop implorer la protection de Dieu.

Tous les trois se mirent à genoux et restèrent un instant prosternés. Leur oraison fut sans doute très-fervente, car en se relevant les deux dames avaient les yeux pleins de larmes, et leur compagnon gardait sur son visage une expression recueillie.

— Asseyons-nous ici un moment, ma sœur, et convenons encore une fois de nos projets : il est néces-

cessaire d'en être bien averties mutuellement. D'abord vous êtes très-certaine que Raymond est parmi eux ?

— Je l'ai vu moi-même lorsque je suis venue ici, il y a trois jours : il est horriblement changé, j'ai eu de la peine à le reconnaître, mais c'est bien lui.

— Vous ne lui avez pas parlé ?

— Non, j'ignorais vos intentions, je craignais de les compromettre.

— Vous vous êtes échappée en annonçant que vous alliez chercher votre sœur et votre frère, pour les amener avec les siens, n'est-ce pas ?

— Oui, je me suis annoncée comme une protestante des baronnies, cherchant un refuge et trop heureuse de l'avoir trouvé. Ils ont été édifiés de mon courage : ils ne se doutaient guère cependant jusqu'à quel point je l'avais poussé.

— Alors Jacquot est votre frère !

— Sans doute, le sommelier était seulement mon oncle. Ils voulaient d'abord le garder pendant mon absence, mais un de leurs ministres leur a représenté qu'il n'était point séant de me laisser seule par les chemins et ils lui ont permis de m'accompagner.

— Que dirons-nous maintenant puisque nous ne le ramenons pas ?

— Qu'il est allé en mission près de M. de Savoie, de la part de nos frères des baronnies, afin de lui offrir leurs secours.

— Fort bien ! le reste du plan ira tout seul, pourvu que nous ne soyons pas reconnues. Jacquot, ajouta-t-elle, en se tournant vers le paysan, tu es mon frère de lait : ton dévouement pour moi a toujours été à toute épreuve, pardonne-moi le danger où je t'expose ; si tu

es aussi prudent, aussi adroit que tu es fidèle, avec l'aide de Dieu nous en sortirons.

— Soyez tranquille, mademoiselle, je n'ai rien oublié de ce que vous m'avez dit. Il s'agit de sauver votre cou et le mien : vous n'avez pas à craindre d'étourderie.

— Maintenant marchons, et soyons prêts à tout, chère d'Aleyrac. Combien tu es jeune pour conduire une pareille entreprise ! Je n'ai pourtant aucune crainte : ne m'as-tu pas prouvé déjà une première fois, en t'exposant par affection pour moi parmi ces pauvres égarés, ton sang-froid, ta prudence et ton courage. Le camp est bien gardé, nos gens en approcheront difficilement : ils sont encore dans les gorges de l'autre côté de la vallée : je leur ai défendu d'en sortir avant le psaume du soir.

Elles descendaient alors le versant opposé, qui conduisait à la plaine.

Lorsqu'elles furent à peu près au milieu de la distance, un paysan, armé d'un fusil leur barra le chemin.

— Qui êtes-vous et où allez-vous ? leur dit-il.

— Nous sommes de pauvres brebis fuyant les loups dévorants, répondit mademoiselle d'Aleyrac, sans se troubler, et nous venons nous réunir à nos frères.

— De quel côté arrivez-vous ?

— De Montmaur, et le frère Béranger nous connaît parfaitement.

— C'est une bonne recommandation que celle-là. Vous pouvez descendre. A quelques pas d'ici le poste vous arrêtera et disposera de vous. La paix et l'esprit du Seigneur vous accompagnent, mes sœurs !

Elles s'inclinèrent pieusement à ces mots et continuèrent à marcher. Le poste dont leur avait parlé la

sentinelle était fort proche et le chef les interrogea de nouveau.

— Comment vous ne me reconnaissez pas, Ididias? interrompit Marguerite. Vous m'avez escortée l'autre jour quand j'ai quitté le camp pour aller chercher ma sœur.

— Ah! je vous reconnais maintenant, jeune fille. La voilà donc cette sœur, et ce frère aîné. Quelles nouvelles dans les baronnies? Est-il vrai que les apostats La Charce rassemblent leurs vassaux contre nous?

— Ce n'est que trop vrai, et les vassaux leur obéissent. Aussi, nos frères de Montmaur, qui n'ont pu quitter leurs maisons, ont envoyé mon oncle, celui que vous avez vu ici, auprès du duc de Savoie, pour lui demander assistance contre Philis et sa maison.

— Ce sont des tièdes, que ces hommes-là, et bien près, peut-être, de sacrifier à Baal. Vous avez agi sagement de les quitter. C'est donc cette Philis, autrefois la joie de nos cœurs, qui nous porte de pareilles blessures? Quelle soit maudite!

— Nos parents nous ont bien recommandé de voir le frère Béranger, qui connaît notre famille, et de lui faire savoir l'état des choses.

— C'est un pieux dessein, et sans doute, le frère Béranger vous accueillera bien. Peut-être vaudrait-il mieux encore vous adresser au révérend père en Dieu, Nogent.

— Est-ce qu'il est ici? s'écrièrent-elles ne pouvant contenir leur effroi.

— Arrivé depuis hier avec des ordres du Savoyard. Malgré son grand âge, c'est une des plus fermes colonnes du temple. Voulez-vous le voir?

— Nous en serons très-heureuses, mais cependant

nos paroles sont pour le frère Béranger. N'est-il pas un de vos chefs?

— Et un de nos plus ardents. On ne pouvait moins attendre de lui, le fils du saint comte de Mauges! On chante en ce moment les psaumes : ensuite le révérend père Jamin rafraîchira le troupeau par un discours. Si vous vous hâtez vous pourrez en prendre votre part. Vous vous entretiendrez avec le frère Béranger avant le repas du soir.

— Que le ciel vous récompense pour ces bonnes nouvelles. Nous courrons jusqu'à ce que la manne bénite soit descendue sur nous. Venez, ma sœur, venez, mon frère, vous qui depuis si longtemps en êtes privés, et qui avez soif de la recevoir.

Mademoiselle d'Aleyrac s'était si bien pénétrée de son rôle, qu'elle le jouait au naturel. Un juge plus clairvoyant que le chef du poste y eut été trompé. Philis ne pût s'empêcher de lui en faire l'observation à voix basse, lorsqu'elles se retrouvèrent seules.

— Vous n'avez pas voulu paraître, ma sœur, répondit en riant Marguerite : tout repose donc sur moi, et c'est de quoi je me suis persuadée avant toutes choses ; voilà le secret de mon assurance. On vous connaît plus que moi ici, je cours moins le danger d'être découverte. Grâce à cette coiffe hérétique, qui fait tous les visages vieux, nous sommes bien déguisées. Regardez-moi, la vôtre est trop en arrière ; cachez-vous plus que cela : autrement Raymond ne s'y tromperait pas, et je conçois que, de lui surtout vous craigniez d'être soupçonnée.

Philis se hâta de baisser son capuce : ils approchaient alors des avant-postes, et les chants devenaient plus distincts. Les protestants étaient tous réu-

nis dans une sorte de place au milieu du camp ; les ministres formaient le centre et les fidèles, agenouillés autour d'eux, faisaient retentir l'air de leurs cris.

— Ma sœur, dit tout bas Philis, suivons ce chemin, il est désert et il nous conduira directement au prêche : nous nous placerons derrière les autres, et personne ne nous remarquera.

— Toutes les sentinelles ont été trompées : nous n'avons plus rien à craindre que du hasard. Laissez-moi faire ; je tiens à présent mon rôle, et je le débi-terai sans me tromper. Seulement, ne parlez pas, car beaucoup de ces huguenots vous connaissent, et, mon Dieu, j'en frémis, ils vous massacraient.

Les psaumes venaient de finir. L'auditoire prenait place, et le révérend Jamin, monté sur une espèce d'échafaud, le dominait tout entier. Autour de lui étaient rangés les chefs. Mademoiselle d'Aleyrac reconnut le comte, assis à l'écart, l'œil baissé et l'air morne.

— Le voici, dit-elle en le montrant à sa sœur : regardez-le bien, afin que son aspect ne vous impressionne pas trop lorsque vous serez près de lui. Ne le trouvez-vous pas très-changé ?

— Si changé, hélas ! que mon cœur seul a pu le reconnaître. Il doit avoir cruellement souffert !

Le prédicateur commença alors un de ces discours incendiaires qui, aidés du fanatisme de l'autre parti portaient la guerre civile dans nos provinces méridionales. Il est impossible de le rapporter : il n'intéresserait d'abord personne de nos jours : les phrases bibliques qui le composaient presque en entier, demanderaient un traducteur. Ce discours dura au moins trois heures, sans qu'aucun des auditeurs parût se lasser, et

se termina par une péroraison, dans laquelle Philis, à son grand étonnement, s'entendit maudire et désigner à ses anciens coréligionnaires comme une bête fauve, dont le sacrifice et la mort seraient agréables à Dieu. Elle avait toujours les yeux fixés sur Raymond : à son nom aux épithètes infâmes dont il était accompagné, il se leva subitement, faisant un geste de menace. M. Nogent prit son bras et le força de se rasseoir. Mademoiselle de La Charce vit ce mouvement avec une indécible joie.

— Marguerite, murmura-t-elle, il m'aime encore : il voudrait me défendre!

— Philis, je tremble : ces énergumènes ont soif de votre sang.

— Ne craignez rien, ma sœur : j'ai pour moi, Dieu, ma conscience et Raymond. Une femme qui aime a-t-elle besoin d'autres protecteurs ?

On chanta encore un psaume d'action de grâce, puis l'assemblée se dispersa dans chaque tente, afin de prendre le repas du soir. Les deux sœurs et Jacquot se trouvèrent bientôt seuls au milieu de la place.

— Voici le moment, Philis : c'est ici qu'il faut du courage. Abordons ce ministre qui va passer près de nous, et demandons-lui le quartier du frère Raymond.

— Allez, Marguerite, ma chère enfant : vous me donnez un exemple de force que j'aurai de la peine à suivre. Oh ! je me croyais plus aguerrie, et ce n'est pas ainsi que je conduirai mon entreprise : il me faut appeler Dieu à mon aide.

Mademoiselle d'Aleyrac fit quelques pas au-devant du prêtre, dont le chapeau rabattu lui cachait les traits ; lorsqu'elle fut près de lui elle recula. C'était M. Nogent.

— Que me voulez-vous, ma fille? demanda-t-il, sans presque la regarder.

— Rien, mon père, rien; et elle baissait sa coiffe. J'attends ici un révérend ministre, mais ce n'est pas vous.

Le pasteur, heureusement pour elle, passa son chemin sans en demander davantage : les graves affaires qui l'occupaient ne laissaient pas de place dans son esprit à un si petit incident.

— Où trouver Raymond maintenant, reprit Philis ! Dans ce labyrinthe d'allées, nous nous perdrons bien vite.

— Allons, si vous m'en croyez, là-bas, au bord de la Durance; quelques personnes s'y promènent, nous en pouvons faire autant, sans attirer les regards; pendant ce temps Jacquot cherchera le comte et nous l'amènera si c'est possible.

— Vous avez raison, ma sœur, toujours raison. Je dois me laisser entièrement guider ici par vous, car mon cœur obscurcit mon jugement depuis que je l'ai revu.

Jacquot, intelligent et rusé, comme presque tous les paysans français, reçut ses instructions et promit de les suivre à la lettre. Il conduisit d'abord ses maîtresses à la prairie, près de la rivière, et partit ensuite pour commencer ses recherches. Quelques *soldats de Dieu*, ainsi s'intitulaient-ils, gardaient une douzaine de barques attachées au rivage par des cordes. La Durance, très-rapide à cet endroit, est extrêmement profonde et il était presque impossible de la traverser sans ce secours. Les yeux de Philis se portèrent d'abord sur la petite flotte, ensuite sur la montagne de l'autre côté de l'eau, où était cachée sa troupe.

— La nuit viendra dans deux heures, Marguerite, il faudrait nous hâter. Voyez comme ces barques sont entourées; on les surveille attentivement. Réussirons-nous, hélas !

— Ayons confiance, Philis, Dieu peut-il vous refuser quelque chose, à vous, si bonne et si sainte ?

— Il me refuse pourtant sa conversion, et c'est ce que je désire le plus au monde.

— Elle vous sera accordée, ma sœur, lorsque vous aurez sauvé votre pays. Vous êtes un instrument d'élection dont le ciel a voulu se servir.

— Je rougis presque de l'avouer, chère enfant, mais ce zèle, ce courage, tout est pour Raymond; sans lui, je ne serais qu'une faible femme comme les autres.

— Enfin, je l'aperçois ! Tenez-vous de manière à tout entendre sans être reconnue. Soyez tranquille, je n'oublierai rien poursuivit-elle, en devinant, au mouvement de Philis, qu'elle allait l'interrompre. Ne parlez pas, ne vous troublez pas, tout ira bien.

— Voilà mes sœurs, frère Béranger, interrompit Jacquot.

Mademoiselle d'Aleyrac s'avança vers le comte.

— Raymond, dit-elle à voix basse, pour prévenir toute surprise. Raymond, prenez garde : pas un mot, c'est moi.

Il devint pâle comme un linge et fit un geste de stupéfaction.

— Encore une fois, prenez garde : on nous voit, écoutez-moi sans trouble, vous vous doutez de la part de qui je viens ?

— Comment pourrais-je m'en douter, Marguerite ? ai-je laissé un ami en Dauphiné ? m'a-t-on seulement plaint une minute dans mon exil ?

— Promenons-nous dans cette prairie, monsieur, et permettez que ma suivante reste auprès de nous. Cela sera plus naturel, car elle passe pour ma sœur : je répondrai à vos reproches alors.

— Votre sœur, mademoiselle ! oh ! ne prononcez pas ce mot, vous me rendriez fou. Votre sœur ! Ce n'est pas elle qui vous envoie sans doute ?

— Ingrat ! et qui voulez-vous que ce puisse être ?

— Comment ! Lorsque je l'ai vue moi-même près de mon rival ! Au moment où j'allais me déshonorer pour elle, où j'allais abjurer la religion de mon père, ne l'ai-je pas vue prodiguer à notre persécuteur les prévenances les plus significatives : ne l'ai-je pas entendue maudire les ennemis de son roi et de son culte ! N'a-t-elle pas appelé la persécution sur leurs têtes, lorsqu'en agissant ainsi elle proscrivait la mienne. Et maintenant que fait-elle ? Elle arme ses vassaux, elle marche contre nous, elle veut de nouveau nous livrer à ces bourreaux cruels qui nous brûlent et nous torturent. Vous l'avez entendu tout à l'heure peut-être : son nom est l'exécration de mes frères. Il n'y a pas de termes de haine ou de mépris dont je ne veuille le couvrir, parce qu'il n'y en a pas d'assez grand, d'assez énergique, pour ma pensée.

— Je vous ai traité d'ingrat tout à l'heure, monsieur, et vous l'êtes plus encore que je ne le croyais. Vous accusez Philis lorsque vous êtes seul coupable. Qui a rompu votre mariage ? est-ce vous ou elle ? Si vous l'avez vue heureuse et souriante près de M. d'Albon, c'est que le matin même, elle lui avait avoué son amour pour vous. Il avait renoncé à sa main. Si elle a souhaité la confusion des ennemis du roi, c'est que vous deviez aller les combattre. Vous hochez la tête, vous refusez

de croire à mes paroles : toute la conduite de ma sœur n'est-elle pas là pour en prouver la vérité? Qu'a-t-elle fait depuis votre départ, bien que des années se soient écoulées déjà? n'a-t-elle pas refusé tous les partis? n'a-t-elle pas vécu dans les larmes et la retraite? Moi, qui ne l'ai pas quittée, n'en ai-je pas été témoin?

— Vous me trompez, mademoiselle, tout ceci me semble un rêve. Philis m'aimant encore! Philis n'ayant aimé que moi! Cette guerre alors, pourquoi l'entreprendre? pourquoi empêcher notre triomphe en repoussant nos alliés.

— Pour vous sauver encore, monsieur. Connaissez-vous les édits? savez-vous que tous les protestants pris les armes à la main, tous ceux qui sont accusés d'intelligence avec M. de Savoie, sont condamnés à mort d'avance sans que rien puisse les préserver? Mademoiselle de La Charce alors est devenue une héroïne : elle a juré de mourir ou d'empêcher l'ennemi de pénétrer en Dauphiné, en Provence, car les protestants abandonnés à eux-mêmes sont très-faibles : il faut qu'ils se dispersent, qu'ils fuyent, qu'ils retournent à l'étranger où les lois ne peuvent les atteindre. Voilà celle que vous accusez d'insouciance, celle que vous voulez mépriser et haïr, tandis que vous devriez l'adorer à genoux.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, ayez pitié de moi vous me brisez le cœur. Oh ! mon Dieu ! je te rends grâces ; elle est toujours digne de moi, je puis l'aimer sans crime, si ce n'est sans remords.

Une sorte d'exaltation fanatique se peignait dans ses traits. Ce n'était pas le bonheur d'un amant retrouvant sa maîtresse : c'était plutôt le soulagement intérieur qu'éprouve un frère en découvrant l'innocence de sa sœur. Mademoiselle de La Charce qui le regar-

dait à travers ses coiffes, remarqua cette impression.

— Et vous, Marguerite, reprit-il, quelle raison a pu vous faire risquer votre vie en venant me chercher jusqu'ici ?

— J'ai déjà pénétré une fois dans vos tentes et j'y ai pénétré sans crainte. Ma foi, et ma tendresse pour ma sœur me soutenaient. Je voulais vous voir, vous ouvrir les yeux, vous montrer l'abîme où vous marchez, car je le sais, de votre vie dépend celle de Philis. Elle succombera avec vous et que deviendrions-nous tous sans elle ? N'est-elle pas l'âme, l'idole de notre maison ? Notre mère supporterait-elle sa perte ? Je me suis exposée pour sauver tout ce qui m'est cher ; c'est le véritable rôle d'une femme. Dieu nous a donné le dévouement pour nous dédommager de la force qu'il vous accorde de plus qu'à nous ; l'un remplace l'autre. Quittez donc ces pauvres égarés, Raymond : retournez en Savoie et si jamais vous ne voulez lever l'obstacle qui vous sépare de votre fiancée, respectez au moins sa douleur et sa tendresse : vivez pour qu'elle vive ; c'est un devoir, monsieur, un devoir sacré, lorsqu'on a du cœur.

M. de Béranger resta quelques minutes sans répondre. Une vive rougeur couvrait ses joues, si pâles un instant auparavant : il joignait les mains et semblait faire une prière mentale.

— Mademoiselle, dit-il enfin, l'ennemi de Dieu a pris des traits et un langage auxquels rien ne m'est plus pénible que de résister. Vous, ma compagne d'enfance, sœur de la seule femme que j'aimerai sur la terre, vous venez me demander la vie de cette femme, au prix de mon salut. Hélas ! une fois déjà j'ai été bien près de succomber : j'ai failli trahir la

sainte cause et rentrer dans le camp des Amalécites. Des années d'exil et de pénitence n'ont point expié cette faute : au moins elles m'empêcheront d'y retomber. Allez dire à celle qui vous envoie que ma place est ici et que j'y reste. Dites-lui encore que les protestants poussés au désespoir n'ont pas besoin d'alliés ; que si elle est victorieuse des Savoyards, elle trouvera derrière eux l'armée de la foi, prête à mourir en se défendant. Dites-lui que tout nous sépare, puisqu'elle a déserté nos drapeaux. Dites-lui que je ne la reverrai jamais, mais... mais que je l'aimerai toujours, ajouta-t-il en sanglotant et n'étant plus maître de lui-même.

Mademoiselle d'Aleyrac essuya les larmes qui l'inondaient : quant à Philis elle suffoquait. Elle comprit facilement que Raymond livré depuis son départ aux conseils les plus exaltés, entouré uniquement de fanatiques, aigri par son ressentiment et par son amour malheureux, était devenu fanatique lui-même. Elle voyait une nouvelle barrière, une barrière infranchissable élevée entre eux, car maintenant elle n'aurait plus la puissance de l'ébranler. Marguerite se retourna vers elle avec un imperceptible signe de détresse : Philis lui montra du doigt la rivière, comme pour dire qu'elle se bornait à ce second dessein.

— Je vous remercie cependant de ce que vous venez de faire pour moi, ma sœur, reprit M. de Bé-ranger. Vos intentions étaient bonnes, je dois à présent veiller sur vous et vous préserver des dangers qui vous menacent. Il faut partir, vous pourriez être reconnue, et votre nom est maudit ici chaque jour.

— Je désire y passer la nuit, monsieur. Sous votre protection je n'ai rien à craindre. Au point du jour je

quitterai ces lieux, bien triste, bien malheureuse d'avoir fait une tentative inutile.

— Pourquoi attendre si longtemps? Je tremble en songeant à vos périls, au milieu de ce camp, où vous êtes détestée.

— Nous en courrions de plus certains encore dans les montagnes, sans autre protecteur que Jacquot. D'ici à demain qui pourra nous voir?

— Et où la passerez-vous, cette nuit?

— Les nuits d'été sont courtes et belles, nous nous trouverons fort bien dans un de ces bateaux, par exemple.

— Oui, dit-il en réfléchissant : le rivage est gardé, cet endroit est sûr, on nous a vu nous promener ensemble, on ne se méfiera pas de vous, c'est peut-être le meilleur parti. D'ailleurs je veillerai aussi, moi, et au premier bruit je serai là.

Le crépuscule venait à grands pas; on ne distinguait presque plus les objets. Ils étaient arrêtés près de la Durance, tournant, le dos au camp, lorsque Raymond sentit qu'on lui touchait le bras. Il se retourna : c'était M. Nogent, accompagné de Jamin, l'énergumène. Un frisson le saisit. Les deux femmes, par un mouvement involontaire, se réfugièrent derrière lui en se serrant l'une contre l'autre.

— Quelles sont ces inconnues, mon frère? demanda Jamin.

— Deux jeunes filles dont je répons, répliqua-t-il.

— Ce sont des enfants d'Israël ?

— Oui mon père, interrompit Philis, car en ce moment de danger, si imminent, la présence d'esprit de mademoiselle d'Aleyrac se trouva en défaut.

Au son de sa voix le comte tressaillit : heureusement les ministres ne s'en aperçurent pas.

— Et d'où venez-vous ? que comptez-vous faire ?

— Nous sommes de Montmaur : nous venions nous joindre aux saints. Le frère Béranger désire que nous restions près de notre mère infirme.

— Et pourquoi cela ? s'écria le fougueux ministre : le Seigneur ne doit-il pas passer avant les affections terrestres ? N'est-il pas écrit : vous abandonnez vos pères et vos mères, vos femmes et vos enfants pour me suivre ?

— Sans doute, mon père, mais Dieu nous a fait la grâce de nous donner du courage et nous voulons le servir utilement. Il faut des messagers sûrs et alertes entre le camp de l'Éternel et ceux de nos frères qui sont retenus encore dans leurs foyers ; entre les protestants et notre allié de Savoie. Plusieurs déjà ont été saisis et conduits au martyre : nous aspirons à cette gloire. Un de nos oncles avant nous s'est dévoué de la sorte : nous marcherons sur ses traces.

— Vous êtes de Montmaur, dites-vous : le révérend Nogent doit vous connaître. Comment vous nommez-vous ?

— Esther et Judith Fillon. Le révérend sait que nous appartenons à une famille qui a toujours suivi la bonne voie.

— C'est vrai : je me rappelle ces enfants, répondit le ministre, quoiqu'elles fussent bien jeunes lorsque je soignais ce troupeau. J'aurais de la peine à les reconnaître, mais leur mère est une sainte femme d'Israël.

Philis s'était heureusement souvenue du nom de cette famille et de celui des deux jeunes filles, parfai-

tement connues de M. Nogent. Elle espérait aussi que la nuit, le temps qui s'était écoulé depuis qu'ils ne s'étaient rencontrés, l'âge du vieillard et sa mémoire affaiblie, seraient autant de chances de salut. Raymond se taisait, partagé entre la crainte de découvrir les fugitives et celle du mensonge. La voix de mademoiselle de La Charce était allée jusqu'à son cœur et y ranimait cet amour, sans cesse combattu et sans cesse renaissant. Il ne doutait pas que ce ne fut elle, mais il se jura de ne point lui parler, de ne pas s'exposer à une tentation si violente et de s'éloigner le plutôt possible, tout en veillant à sa sûreté.

— Et que fait l'apostate Philis? reprit Jamin. Réussira-t-elle dans son entreprise impie?

— Tout fait croire, craindre, dis-je, de la voir arriver à son but. Les populations la suivent, s'arment à sa voix : elle marche sur Gap, avec les vassaux de sa maison : je vous donnerai de ses nouvelles, vous serez instruit de sa marche, c'est moi qui vous en réponds.

— Voilà de généreux enfants, dit M. Nogent, d'un ton attendri : il faut accepter leurs offres. J'ai un message verbal à porter à Nyons : d'après l'avis du conseil d'hier, je les en chargerai, elles partiront demain matin

— Je ne m'y oppose pas, répliqua Jamin avec enthousiasme, et j'adore les voies de Dieu. Il se sert pour les accomplir des plus faibles instruments. Laquelle de vous, mes enfants, s'appelle Judith?

— Moi! répliqua mademoiselle de La Charce.

— Ce nom convient à votre courage : vous délivrerez peut-être aussi le peuple de Dieu.

— Je l'espère, j'y compte, s'écria-t-elle.

— Maintenant nous allons rejoindre nos tentes,

continua Raymond, dormez ici puisque vous le désirez, ou plutôt priez pour que l'Éternel vous protège. Demain au lever du soleil soyez prêtes à partir : je viendrai vous donner mes instructions et vous mettre en route.

Les ministres et Raymond s'éloignèrent : les deux sœurs les suivirent du regard tant qu'elles purent les apercevoir. Aussitôt qu'elles furent seules, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Félicitation muette du danger auquel elles venaient d'échapper si heureusement.

VIII

LA DURANCE

La nuit devenait de plus en plus épaisse : un grand vent et une petite pluie fine chassaient les promeneurs du bord de la rivière. Mesdemoiselles de La Tour du Pin se trouvèrent bientôt seules avec Jacquot et les sentinelles assises en rond autour d'un feu de cottes, qu'ils avaient bien de la peine à entretenir. Le pays tout méridional qu'il soit, est très-froid, à cause des montagnes, et les pluies d'été y sont glaciales, surtout lorsque le soleil a disparu de l'horizon. Les deux sœurs, après s'être concertées un instant à voix basse, se séparèrent; mademoiselle de La Charce marcha vers les bateaux, pour s'y coucher, sans doute; mademoiselle d'Aleyrac se rapprocha du groupe assemblé près du foyer.

— Quelqu'un de vous veut-il me faire place, mes frères? demanda-t-elle. Je suis transie jusqu'à la moëlle des os. Je vous dirai, en récompense, des paroles divines que j'ai entendues sortir des lèvres de nos saints ministres à Genève, et des cantiques chantés par les martyrs, dans nos dernières persécutions.

Les protestants se rangèrent en silence, de manière à la laisser approcher, et leur visage sévère exprima une sorte de contentement à sa proposition. En ce moment, le son éloigné d'un cornet à bouquin se fit entendre.

— Il y a encore des bergers dans les Alpes, reprit Marguerite indifféremment : ce temps-là devrait pourtant les rappeler au village.

— Les bergers ne reviendront pas avant l'hiver, ma sœur. Comment, vous, fille du Dauphiné, ignorez-vous nos usages? demanda le plus apparent de la troupe.

— Dans les baronnies, les montagnes sont moins hautes qu'en ce canton, répliqua-t-elle, et les bergers descendent vers la vallée lorsque les orages les poursuivent. Je ne suis jamais venue aussi loin de ce côté, ce qui explique mon ignorance.

Un second appel du cornet à bouquin amena une nouvelle réflexion : le son s'en rapprochait davantage.

— C'est un troupeau égaré, sans doute, reprit celui qui avait déjà parlé. Ils viendront peut-être le chercher jusqu'au bord de la Durance : ils sont sûrs de le retrouver-là par un temps semblable. Ma sœur, vous nous avez promis de saintes paroles pour fortifier nos cœurs contre le loup dévorant ; nous attendons qu'il vous plaise de les faire entendre.

Un bruit léger, semblable au grincement d'une scie ou aux morsures d'une souris sur du bois, parvint jus-

qu'à eux : il parlait des bateaux ; les gardiens furent à l'instant sur pied. La clarté du feu rendait plus obscur tout son entourage, ils restèrent un instant avant de savoir où porter leurs pas.

— Ne craignez rien, dit mademoiselle d'Aleyrac, sans se déranger. Mon frère et ma sœur sont dans les barques où ils doivent passer la nuit, par ordre du frère Béranger et des révérends Jamin et Nogent. Ils vous avertiraient à la moindre alarme : venez donc prier et chanter avec moi.

— Vous avez joui longtemps d'une conversation avec les saints ministres, ma sœur, poursuivit un des factionnaires : vous êtes bien favorisée.

— Ces jeunes filles sont des saintes, ajouta un autre elles veulent se dévouer au martyr en portant les mots de ralliement et les ordres du camp de l'Éternel à nos frères disséminés dans les baronnies et le haut Dauphiné. Écoutez-là donc avec respect.

— Cela est-il vrai, ma sœur ?

— Il est vrai, répondit-elle en baissant les yeux, que je remplis en ce moment une mission dangereuse, et qu'avec l'aide de Dieu j'espère en sortir heureusement. S'il m'appelle, qu'il prenne mon sang, je suis résignée à tout. Je partirai demain matin.

Un troisième appel du cornet, plus rapproché que les deux autres, retentit encore.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille en joignant les mains avec ferveur, prenez pitié de ces pauvres bergers.

Cette exclamation détourna sur elle l'attention des protestants : ils la regardèrent avec une vénération naïve, et lui demandèrent encore une de ces prières qu'elle leur avait promis.

— Un psaume, si vous voulez l'entendre, mes frères ; mon esprit me porte à louer le Seigneur des bienfaits qu'il nous accorde, et à lui demander une continuation de sa grâce. Vous chanterez avec moi, n'est-ce pas ?

— Nous serons toujours prêts à célébrer Jéhovah et sa gloire, répondirent-ils.

Marguerite commença alors d'une voix pleine et sonore, la paraphrase en vers d'un psaume qu'elle avait fait elle-même. La sublime poésie du saint Roi, traduite par cette âme enthousiaste, avait plus de grandeur encore, si c'est possible. Elle y mit toute son exaltation, car la position dangereuse où elle se trouvait excitait ses facultés au niveau de cette position même, rien de plus sublime que le courage et le dévouement chez un être faible : il s'élève alors au-dessus du fort, car il risque davantage et il a moins de puissance. Cette expression fervente gagna ses auditeurs, ils la partagèrent avec délire, et bientôt leurs voix unies montèrent au ciel dans le calme de la nuit. Ni la pluie, ni le froid ne les occupaient : ces esprits excités, tendus sans cesse sur la même idée, ne connaissent plus de frein, aussitôt qu'un aiguillon nouveau les pressait. En ce moment, ils auraient marché à la mort, non-seulement sans crainte, mais avec bonheur, avec reconnaissance. C'est ainsi que l'on fait des martyrs.

Mademoiselle d'Aleyrac, comme tous les poètes, impressionnable et facile à émouvoir, jouait alors son rôle de bonne foi ; elle se laissait gagner elle-même à la puissance de ses accents : elle oubliait presque, le péril qu'elle courait, je dirai même jusqu'à sa conversion. Elle s'identifiait avec ces opprimés, qui, sembla-

bles au peuple d'Israël, étaient chassés de leurs maisons, de leurs pays, pour conserver leur culte. Il y a tant de sympathie dans le malheur : il est si facile à une âme bien placée de prendre son parti, de le favoriser, et de l'excuser surtout ! Ainsi, au théâtre, un acteur habile entre dans son personnage au point de se figurer qu'il est réellement celui qu'il représente ; ainsi un homme de génie dépeint, d'après ce qu'il sent, ce qu'il n'a jamais senti néanmoins. Le cœur a aussi son génie.

Cette scène étrange durait depuis plusieurs heures sans que l'enthousiasme se ralentît ; la pluie continuait toujours, le vent mugissait dans les saules dont la Durance était bordée. A l'endroit où l'on avait amarré les barques, un bouquet d'arbres s'avavançait en promontoire un peu plus loin dans la rivière qui, rencontrant une espèce d'obstacle, bruissait doucement sous leur ombrage. Le jour, ce bosquet était délicieux : la nuit il servait à épaissir les ténèbres sur l'eau, et à cacher plus soigneusement la petite flotte. Mademoiselle d'Aleyrac chantait encore, quand une grande figure, vêtue de noir des pieds à la tête, se montra debout derrière elle et l'interrompit.

— La prière ne doit pas empêcher la vigilance, mes frères, dit-il, et vous avez oublié votre ronde.

C'était le sergent de garde.

Tous se levèrent, mais sans le moindre trouble.

— Les bateaux sont gardés, frère. Espère en Dieu, et nous chantions ici avec tranquillité. Une sainte jeune fille et son frère y ont été placés par les ordres du révérend Jamin et du frère Béranger. Nous allons faire notre service.

Marguerite sentit son cœur défaillir. Sa sœur devait

être prévenue, et cependant elle n'osait quitter sa place, dans la crainte d'éveiller, les soupçons, si une circonstance les faisait naître. Une inspiration lui vint : elle éleva la voix, et chanta simplement un air sans paroles ; mais ces paroles, très-connues de Philis, étaient ainsi :

• Tremblez, tremblez, jeune bergère,
Le danger s'approche de vous.

La naïveté des romances de l'époque avait au moins l'avantage de les rendre parfaitement intelligibles à tous, excepté certainement aux sévères calvanistes qui les entendaient pour la première fois. Cet avertissement une fois donné, mademoiselle d'Aleyrac attendit avec une anxiété facile à comprendre. Quelques minutes après, la fin du couplet, fredonné par Philis, le rassura à peu près :

Oh ! je ne crains rien ma grand'mère,
Je sais, je sais où est le loup.

Ces rimes n'étaient ni plus riches, ni plus spirituelles que les autres ; cependant Marguerite ne les eût pas données alors, malgré son goût poétique, pour les plus beaux vers de Racine. Elle murmura une prière de reconnaissance lorsque les sentinelles revinrent tranquillement auprès d'elle, après une absence d'un quart d'heure.

— Eh bien , dit-elle, rien de nouveau ?

— Que pourrait-il y avoir, ma sœur ? Dieu nous protège, et ces solitudes sont inaccessibles. Les défilés des montagnes sont gardés comme ce camp lui-même, derrière nous ; et la Durance, placée de ce côté, n'est pas guéable. Nous tenons les seuls bateaux existants à

plus de dix lieues, puisque cette Moabite a fait couler les autres. Non, il ne peut nous venir que des alliés, et ils ne tarderont pas, a dit hier le saint prophète Jamin.

— Eh bien, mon frère, veillons et prions, reprit mademoiselle d'Aleyrac.

Les chants recommencèrent et durèrent une heure encore, avec la même ferveur. La pluie et le vent continuaient, il leur fallut un grand soin pour empêcher le foyer de s'éteindre.

— Le matin approche-t-il? demanda la jeune fille à son voisin, pendant que le chœur répétait les derniers vers de la strophe.

— Le jour se lèvera bientôt, je crois, répondit-il; mais il n'y a pas d'étoiles, et il fait noir comme dans un four; je ne puis vous le dire au juste.

Mademoiselle de La Charce s'avavançait en ce moment vers eux; elle entendit cette question de sa sœur et lui toucha légèrement l'épaule.

— Venez, ma sœur, dit-elle, il est temps de vous reposer un peu auprès de moi. Nous avons ce matin une longue route à entreprendre, et si vos forces vous manquent, comment accomplirons-nous la sainte mission dont nous sommes chargées?

— Oui, oui, allez jeunes filles, poursuivit le plus âgé des religionnaires : il faut du sommeil à votre âge, surtout lorsque la mort plane sur vos têtes. Allez, nous veillerons sur vous, en prières, nous qui n'avons plus que peu d'années à souffrir et qui sommes depuis longtemps familiarisés avec la mort.

Mesdemoiselles de La Tour du Pin se dirigèrent alors vers les barques, escortées de plusieurs des gardiens. Ils n'avaient qu'une distance bien faible à par-

courir, et lorsqu'ils furent aux premiers arbres, Philis se retourna.

— Merci, leur dit-elle, merci mes frères : remettez-vous auprès du feu et que Dieu vous garde ; nous n'avons plus besoin de personne, et nous ne sommes pas accoutumées à dormir sous les yeux des hommes.

— Nous vous laisserons donc seules, mes enfants, répliqua le même vieillard ; la pudeur est le plus bel ornement de votre sexe : ne craignez rien de nous. Lorsque vous devrez partir, on vous éveillera.

Elles écoutèrent en frémissant les pas qui s'éloignèrent. Philis prit la main de Marguerite et lui dit à l'oreille :

— C'est maintenant qu'il faut prier la Vierge de nous protéger, car ils ne sont plus distraits par vos chants, et ils pourraient nous entendre. Si nous succombons, au moins, nous aurons réussi dans notre entreprise : il ne reste plus qu'un seul bateau, sur lequel nous allons nous placer. Les autres sont déjà en chemin pour les montagnes.

— Les bergers ont retrouvé leurs bêtes, à ce qu'il paraît ; j'entends leurs pas de l'autre côté de l'eau, dit une voix.

— Hâtons-nous, continua Philis, ils vont tout découvrir. Venez, venez Marguerite.

Elles montèrent dans la barque, la plus légère de toutes. Jacquot acheva de couper la corde, qui ne tenait plus qu'à un fil, et aussitôt le torrent les emporta vers le coude que faisait la rivière. La nuit s'éclaircissait, la pluie cessait par instants : le froid devenait plus intense : tout annonçait l'approche de l'aurore : il n'y avait pas un instant à perdre.

— Qu'entends-je, s'écria un des factionnaires ! on

dirait un bruit de rames sur la Durance : quelqu'un a-t-il approché des bateaux ? les jeunes filles sont-elles si bien endormies qu'elles ne s'en aperçoivent point ?

Il écouta encore.

— Je ne me trompe pas, continua-t-il, il se passe quelque chose d'étrange.

Il courut vers le rivage. Le feu ne brûlait presque plus : par conséquent ses yeux accoutumés aux ténèbres les percèrent plus facilement. Il pénétra sous les arbres, et il lui sembla entrevoir à l'endroit où l'eau n'était plus ombragée par eux comme un bateau qui s'éloignait, puis des ombres mobiles sur l'autre bord, puis un murmure confus parvint jusqu'à lui. Il regarda alors plus attentivement : une sorte de rouleau embarrassait ses pas, il se baissa, le prit à la main : c'était une corde, une de celles qui attachaient les bateaux. Il avança encore et acquit la certitude qu'ils avaient disparu.

— Qui va là ? s'écria-t-il en se frottant les yeux, car il n'y pouvait croire, où sont les jeunes filles ?

— Personne ne répondit.

— A moi, mes frères, venez m'aider à pénétrer une ruse du démon.

En une seconde ils furent tous auprès de lui.

— Où sont les barques, Chrétien ? où sont-elles ?

C'était le vieillard qui parlait ainsi. Un rayon de jour se levait à l'orient : on pouvait presque alors distinguer les objets.

— En voilà encore une, là, là !

Le vieillard à cette exclamation dirigea son mouquet vers les fugitifs : il le baissa sur-le-champ.

— Les jeunes filles, voyez-vous, ce sont les jeunes filles, ces philistins les enlèvent, je ne puis tirer sur

elles pourtant, et que deviendront-elles à présent ! elles voulaient le martyr, elles l'obtiendront bien vite.

La barque filait toujours.

Lorsque le coup de mousquet avait retenti mademoiselle de La Charce s'était jetée au-devant de sa sœur pour la garantir : Marguerite s'efforça de la repousser.

— Ma chère d'Aleyrac, dit Philis avec fermeté, votre rôle est fini. Dans ce camp, dont nous sortons, je n'étais qu'une femme aimante et dévouée tremblant pour celui auquel j'ai donné ma foi, rougissant d'être reconnue : maintenant je reprends ma position, je reprends le commandement qui m'est dû et surtout la première place dans le danger. Restez donc ici tranquille, derrière moi : ce soir vous retournerez à Montmaur. Vous ne devez, ni ne pouvez vous exposer davantage, vous qui n'avez pas renoncé comme moi à tout avenir en ce monde.

Elle parlait encore quand une décharge de mousqueterie sortit du camp des insurgés, Philis ne sourcilla pas. Debout sur l'arrière de la barque elle continuait à donner ses ordres, en retenant Marguerite assise à ses côtés.

— Ne tirez pas, sur votre vie, dit-elle à ses hommes qui l'attendaient sur le bord de la rive qu'elle touchait pour ainsi dire, un coup de rame encore et nous serons à l'abri. Voyez : les balles tombent dans l'eau tout autour de nous, sans nous atteindre. Baissez-vous, baissez-vous tous voici une autre troupe, Marguerite au nom du ciel !

— La parole expira sur ses lèvres car à la tête du groupe qui s'avancait, elle avait reconnu Raymond. Le jour était alors tout à fait venu : mademoiselle de

La Charce oubliant ses précautions, avait laissé tomber son coqueluchon sur ses épaules : elle fut reconnue et son nom retentit sur l'autre rive par une exclamation unanime. Elle était alors admirable d'inspiration et de courage. Tournant fièrement le visage à l'ennemi, les bravant avec une dignité modeste, elle excitait du geste et de la voix ses compagnons à la prudence et à l'activité. Aussitôt qu'on l'eût aperçue, tous les mousquets furent levés et plusieurs coups partirent. La barque touchait le rivage. Au moment où elle aborda, elle fut placée sur un traîneau et les cheveaux l'emportèrent sur la route des montagnes avec une grande rapidité. Les autres étaient déjà hors de vue. Néanmoins plusieurs protestants se jetèrent à la nage, espérant les rejoindre. Mais outre les difficultés du courant presque insurmontables, toute la troupe catholique était à cheval, ils avaient disparu avant même que les religieux eussent touché le bord.

M. de Béranger resta immobile à la place où Philis l'avait vu.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, trompé, trompé, encore !

XVII

MONSIEUR DE SAVOIE

Mademoiselle de La Charce avait trouvé en descendant du traîneau son cheval de chasse, sur lequel elle monta avec ses habits de paysanne, Marguerite fut placée en croupe derrière un gentilhomme chargé par

Philis du commandement de sa petite troupe, et tous galopèrent vers l'intérieur des Alpes, afin de rejoindre les paysans qui marchaient sur Gap, pour en chasser l'ennemi. La surprise que je viens de raconter avait été si bien conduite et tellement favorisée par le temps et par le hasard, qu'elle avait été exécutée sans qu'on eut à regretter un seul homme, sans qu'aucun eut reçu la plus légère blessure.

— Nous voici maîtres de la Durance maintenant, dit l'héroïne; avant que d'autres bateaux aient été construits nous aurons chassé M. de Savoie. En avant et Dieu nous aide, messieurs!

Ils marchèrent ainsi une partie de la journée, sans prendre ni repos ni nourriture, malgré l'extrême besoin qu'ils avaient de l'un et de l'autre. On laissa mademoiselle d'Aleyrac et Jacquot au premier village, en dépôt de leurs instances.

— Adieu Marguerite, dit Philis, rejoignez notre mère et priez pour nous toutes deux. Je reviendrai triomphante ou je ne reviendrai jamais. Ne m'oubliez pas, aimez-moi toujours : vous savez si je vous aime!

Et elle repartit au galop, ayant seulement pris le temps de changer de costume. Elle portait l'habit d'amazone de ce temps-là, fort gracieux, comme on le sait, et fort riche. La seule addition qu'elle y eut faite était une écharpe blanche et une ceinture où étaient suspendus deux pistolets et une petite épée. Son piqueur marchait à côté d'elle et portait son fusil de chasse. Un jeune homme s'était chargé d'un étendard improvisé, sur lequel on voyait d'un côté les armes de France et de l'autre celles de la maison de La Tour du Pin, le tout grossièrement peint sur deux morceaux de soie blanche.

On était alors au mois d'août, mais la pluie de la nuit avait défoncé les chemins des Alpes, qui n'étaient à bien dire que des sentiers, et les torrents grossis débordaient partout autour d'eux. Aucun obstacle n'arrêta le zèle des intrépides Dauphinois : le soir ils avaient rejoint le corps d'armée, si on peut donner ce nom à un rassemblement de paysans, et ils marchaient ensemble sur Gap. La nouvelle du succès de Philis se répandit bientôt et doubla le courage. Chacun eut confiance en cette vierge guerrière que Dieu semblait protéger et qui, semblable à celle de Vaucouleurs, avait sans doute reçu une mission de délivrance.

Un courrier envoyé par mademoiselle de la Charce au comte de Larrey, lieutenant général et commandant en chef en Savoie, pour le prévenir des mesures qu'elle avait prises, lui rapporta la réponse suivante

« Au camp de Fenestrelle, le 22 août 1693.

» Si le roi avait dans ses provinces beaucoup de personnes comme vous, mademoiselle, il n'y aurait pas besoin d'y avoir des troupes, ni d'autres forces que celles de votre prudence et de votre zèle pour son service. Vous avez rassuré le pays, vous arrêterez les progrès de l'armée ennemie et nous vous devons même la tranquillité qui se conserve dans l'intérieur. Il est vrai, mademoiselle, que j'en ai rendu compte à la cour : elle appréciera certainement tout ce qu'il y a de grand, d'héroïque dans votre conduite, et vous en serez récompensée par la reconnaissance et l'estime

de Sa Majesté, si juste appréciatrice du mérite partout où elle le rencontre.

» Recevez Mademoiselle, etc.

» LARREY (1). »

Cette lettre exalta au plus haut degré l'enthousiasme des défenseurs de la province. A cette époque un mot du roi, son nom seul, suffisaient pour enfanter des prodiges. Louis XIV surtout, tout déchu qu'il fut alors de sa gloire; conservait la majesté du malheur, et lorsqu'il n'écoutait pas les conseils de son mauvais génie, il était encore le grand monarque. Madame de Maintenon croyait certainement travailler au bien en conduisant le gouvernement de cette époque dans la funeste voie qu'il avait embrassée. Sa dévotion jésuitique, et je prends ce mot, non pas dans le sens littéral mais dans le sens figuré, égarait son jugement, rempli de droitures à d'autres égards. La révocation de l'édit de Nantes priva la France d'une grande partie de ses ressources, pour en enrichir ses voisins, et même ses ennemis. C'est à cette mesure impolitique que la Prusse a dû sa position florissante, et quand nous n'aurions à regretter que le sang français répandu pour cette cause, ce serait toujours une faute irréparable.

En approchant de Gap, mademoiselle de La Charce trouva les bourgs et les villages incendiés, les habitants errants sans asile avec leurs bestiaux et ce qu'ils avaient pu sauver du pillage. Elle emmena tous ceux qui pouvaient porter les armes, établit les femmes, les vieillards et les enfants avec une sauve-

(1) L'original est dans les mains du marquis René de La Tour du Pin de La Charce, lequel a épousé mademoiselle de Monaco.

garde et continua sa route. Une immense lueur, brillant au milieu de la nuit, lui révéla et la position de la ville et le traitement qu'elle avait subi.

— Il n'est peut-être pas trop tard pour sauver le reste, s'écria-t-elle : marchons, messieurs, marchons !

L'ennemi avait allumé quatre incendies dans cette malheureuse cité, et tout y était en désordre, Philis partagea sa troupe en deux parts : l'une fut employée à éteindre le feu et laissée sous le commandement du même gentilhomme dont nous avons parlé. L'autre ayant l'héroïne à sa tête, sortit de Gap et se mit à la poursuite de M. de Savoie, qui descendait vers les vallées, pendant que le comte de Caprara, un de ses généraux, cherchait à s'emparer des montagnes. Il était de grande importance d'arriver avant le duc aux défilés des Alpes : c'était là seulement qu'une poignée d'hommes mal armés, sans discipline, pouvait espérer un avantage quelconque sur des soldats réguliers. Mademoiselle de La Charce ne désespéra pas d'y parvenir. Ses montagnards avaient la connaissance parfaite du pays : rien n'embarrassait sa marche, ni artillerie, ni suite. L'habitude de ces chemins dangereux ôtait à ses hommes toute idée de crainte, ils étaient là, au contraire, dans leur élément.

Le lendemain de bonne heure, ils atteignirent le but de leur course. M. de Savoie avait suivi la route tracée et qui faisait un grand détour : eux avaient volé directement, comme une flèche. L'ennemi marchait avec confiance, ne croyant pas ce côté plus défendu que les autres, il était donc facile de le surprendre, de l'étonner et de profiter ensuite de cet avantage. Philis fit des dispositions habiles et merveilleuses de la

part d'une femme sans expérience de la guerre, et si les historiens ne nous avaient pas conservé ces faits étranges, ou ne pourrait y ajouter foi. Il y avait alors plus de quarante-huit heures qu'elle n'avait dormi; probablement les ennemis ne paraîtraient pas avant le milieu de la matinée : elle se coucha sur un manteau sur la terre humide, mais sa fatigue était si grande que le sommeil la gagna sur-le-champ. Seule de son sexe, au milieu de ces êtres rustiques, presque sauvages, jamais reine entourée de sa cour n'obtint plus de soins et de respect. L'admiration que leur inspiraient sa beauté et son courage n'avait pas de bornes. Tous auraient donné leur vie pour elle.

Les ravageurs se montrèrent au sommet de la plus haute montagne, insoucians et calmes, marchant presque en désordre. On les entendit venir de loin, tant ils menaient de bruit après eux. Ils ne se défiaient pas et croyaient leur conquête facile. Les paysans éveillèrent mademoiselle de La Charce et chacun se mit à son poste, derrière les rochers et les arbres. Cette petite bande de deux mille hommes environ, commandée par une jeune fille et aussi ignorants qu'elle de la stratégie militaire, avait cependant choisi une position telle que, le courage aidant, ils devaient triompher de forces bien plus considérables. Au premier signal donné par les sentinelles, Philis prit ses pistolets et voulut se placer en avant. M. de la Charce, le gentilhomme qui l'accompagnait, s'y opposa.

— Non, mademoiselle, lui dit-il, vous ne vous exposerez pas : vous êtes l'âme de notre entreprise. S'il vous arrivait un malheur, personne ne vous remplacerait et la province serait perdue. Je réponds de vous au Dauphiné, à la France, mes mesures sont

même prises pour, qu'en cas de défaite, vous échappiez à l'ennemi. Ordonnez, commandez, nous obéirons, mais vous resterez à l'abri de cette roche, et les braves gens que voici vous défendront si l'on vous attaque.

— Monsieur, dit Philis, vous faites trop et cependant trop peu de cas de moi en cette circonstance. Si j'étais un homme, quelque importante que fut ma vie, vous ne me proposeriez pas de rester caché. Lorsqu'une femme sort de son sexe pour entrer dans le vôtre, elle doit en subir toutes les conséquences. Je resterai donc où je suis, si vous voulez bien, et je n'ai besoin de personne pour me défendre. Voici qui me rendra ce service, ajouta-t-elle, en montrant ses armes : ce n'est pas la première fois que je m'en sers.

L'approche des Savoyards interrompit cette discussion. L'héroïne guettait à travers les branches leur entrée dans le défilé ; aussitôt que la colonne y fut engagée.

— En avant, mes amis ! et vive le roi ! s'écria-t-elle.

Les montagnards s'élançèrent en répétant cette exclamation qui jeta la terreur parmi les soldats. Ils se précipitèrent sur les étrangers non prévenus d'une attaque et qui, par là, s'en effrayèrent mille fois davantage. Le désordre se mit dans leurs rangs. En vain les chefs cherchèrent-ils à les rallier : à l'aspect de ces hommes qui leur semblèrent sortir de terre dans cet endroit sauvage, ils retournèrent sur leurs pas et n'essayèrent pas même de combattre.

— Ils fuyent ! dit Philis, ils fuyent ! poursuivons-les, harcelons-les, jusqu'à ce qu'ils aient repassé notre frontière et ensuite gardons-la de telle sorte qu'ils

n'osent plus la franchir. Nous avons laissé une garnison à Gap : mettons-en dans chaque ville, battons les campagnes et défendons-nous chez nous : c'est le droit des gens.

— Oui, oui, reprirent-ils tous, en marchant sur les traces des fuyards, oui mourons s'il le faut pour sauver notre patrie, et vive le roi !

Vive le roi ! ce cri éminemment français, ce cri avec lequel on a gagné tant de victoires, exécuté tant de belles actions, ce cri qui n'a plus d'échos maintenant ! Hélas ! c'est qu'il n'y a plus de roi, c'est qu'il n'y a plus de croyance, plus d'enthousiasme : c'est que tout est mort dans ce siècle d'argent et de boue, c'est que tout est égoïsme, tout est orgueil, tout est néant.

Les paysans guidés par leur intrépide chef se mirent en bon ordre à la poursuite de l'ennemi. Ils recrutaient chemin faisant ceux qu'ils rencontraient ou que le bruit de leur victoire engageait à se joindre à eux. Le duc de Savoie, mal informé sans doute (il y a de ces voies de la Providence lorsqu'elle pense à sauver un pays), se crut sur les bras plusieurs régiments et traita de visionnaires ceux qui vantaient les exploits de mademoiselle de La Charce.

— Nous ne sommes plus au temps de Jeanne d'Arc, disait-il, et madame de Maintenon ne ressemble pas plus à Agnès Sorel, que le maréchal de Villeroi au grand bâtard d'Orléans. Notre coup est manqué de ce côté, essayons d'un autre.

Pendant ce temps le comte de Caprara, informé à Embrun de la défaite de son prince et de l'antagoniste qu'il avait combattu, jura d'en tirer vengeance. Il fit jouer trois mines dans cette pauvre petite cité, avant d'en sortir. Heureusement le dégât fut peu considérable.

Au lieu de retourner vers la Savoie, il marcha en avant à la rencontre de mademoiselle de La Charce avec la résolution de tout exterminer. Mais Philis avait maintenant une armée plus forte que la sienne : le pays entier s'était soulevé pour elle, le comte d'Albon l'avait rejointe, avec le ban et l'arrière-ban de la province et chacun, exalté par son exemple, fit des prodiges de valeur. Le maréchal de Catinat soutenu par cette courageuse troupe reprit tous ses avantages, et après une semaine de marches et de combats, la France fut délivrée de l'invasion étrangère.

Le manuscrit de mademoiselle d'Aleyrac ne renferme pas plus de détails sur ces différentes rencontres : voici seulement ce qu'elle ajoute, en manière d'explication de ce silence extraordinaire.

« Je n'écris point ici l'histoire des glorieuses campagnes entreprises sous le règne de Louis-le-Grand, et pour mon compte je n'ai aucune expérience de la guerre. Je veux seulement faire connaître aux descendants de notre maison le caractère et les aventures de mon illustre sœur. C'est d'elle que je tiens tous ces détails, et lorsque je lui en demandais davantage sur les combats auxquels elle avait assisté, elle me répondait seulement :

» — J'ai agi sous l'inspiration de mon cœur, de mon courage, et je sais à peine mieux que vous les récits que vous réclamez de moi. Nous avons chassé l'ennemi, nous l'avons combattu sur tous les points, Dieu nous a fait la grâce de triompher, voilà tout ce que je puis vous dire.

» Et elle changeait de conversation. Était-ce modestie, était-ce une sorte de honte d'être sortie des bornes de notre sexe en se mettant à la hauteur de l'autre ?

Je l'ignore. Il en est résulté que je suis fort peu instruite de tout ceci. Chacun s'accorde à publier l'habileté, la valeur de mademoiselle de La Charce : elle a montré l'expérience d'un général consommé et combattu comme un soldat. Toujours au milieu du danger par un miracle de Dieu, elle n'a reçu aucune blessure. Une balle a traversé son chapeau, une autre a coupé son panache, son cheval a été tué sous elle, sans qu'elle ait été atteinte. Aussi les peuples la croient-ils invulnérable et la regardent-ils comme le palladium du Dauphiné. On prétend que M. de Savoie a dit en parlant d'elle :

» — S'il existait une pareille femme dans mes États, je l'épouserais, fussé-je dix fois marié ; et Sa Sainteté me menaçât-elle d'excommunication, je voudrais à tout prix faire souche avec elle. Nous produirions des héros.

« On n'a parlé à la cour et dans toute la France que de cette héroïne, et certainement le plus beau de mes lauriers est de lui appartenir par les liens du sang. »

Voilà comment s'exprime mademoiselle d'Aleyrac pour s'excuser à l'endroit de la guerre. Nul ne saurait mieux faire qu'elle et donner de meilleures raisons. Il me semble d'ailleurs que l'éloge de M. de Savoie doit contenter les plus difficiles et prouver jusqu'à l'évidence quelle gloire mademoiselle de La Charce acquit dans cette merveilleuse défense. Les mémoires de Dangeau nous apprennent combien le grand roi en fut occupé. Madame de Maintenon admirait sans doute beaucoup l'héroïne du Dauphiné, mais il n'entraît pas dans sa politique de le montrer. Elle se servit cependant de cette circonstance pour obtenir de nouvelles rigueurs contre les protestants. Elle donna la certitude

qu'ils avaient fomenté ces nouveaux troubles : la suite ne prouva que trop, du reste, qu'elle avait raison de le penser, ou du moins de le dire.

Aussitôt que la victoire de Philis parvint au camp de l'Éternel, elle y excita une fureur qui ne connut pas de bornes. Le révérend Jamin monta en chaire et prêcha deux heures de suite contre cette moabite, cette Dalila, cette Athalie, cherchant dans l'Écriture sainte les injures les plus fortes à lui appliquer.

« Que nous importe après tout la défaite de nos alliés? Jetons le masque, appelons nos frères, entonnons les cantiques et courons au martyre. Nous sommes nombreux, forts, vaillants, on nous croit sans puissance, montrons ce que nous pouvons, soutenus par la foi et l'esprit divins. Nous ne voulons plus retourner en exil : le peuple de Dieu est revenu de Babylone : nous ne pouvons pas davantage vivre au désert, sachons donc conquérir la terre promise. Aux armes! mes frères, aux armes! ils sont dans l'ivresse du triomphe, ils se reposent et se réjouissent à l'abri de leurs lauriers : profitons-en pour les attaquer, pour les vaincre et si après nous succombons, ce sera la palme à la main! »

Tout le camp répondit par une exclamation. Un psaume fut ensuite chanté et le conseil des anciens convoqué immédiatement. On décida qu'on marcherait sur Grenoble, et qu'on tâcherait de s'emparer du parlement. Une fois maîtres d'un pareil otage, les protestants espéraient dicter des lois, au lieu d'en recevoir. Ils se promettaient de revoir les jours où Lesdiguières, le grand marquis de La Charce, le comte de Mauges et tant d'autres chefs tenaient en échec le roi, la cour et les lois du royaume. Ils oubliaient qu'a-

lors la France était déchirée par les factions, et que chaque province soulevée aurait demandé une armée pour la soumettre; ils oubliaient surtout le caractère de Louis XIV et de sa favorite. Pauvres égarés, l'expérience aurait dû cependant les instruire. Ce grand roi, le plus grand de notre histoire, à cause de son grand siècle, dominait tout de sa volonté puissante, et il *voulait* la destruction de l'hérésie dans ses États. Il la voulait pour lui et pour ses sujets. Il se trompa certainement dans les mesures qu'il adopta mais ce n'est pas à lui qu'on doit en imputer la faute. Il crut ce qu'il ne pouvait voir par lui-même, il fut trompé; comme tous les souverains, il fut conduit à un abîme où la nation, le trône et la royauté sont tombés ensemble. Que le ciel les relève!

XVIII

GUERRE CIVILE

Aussitôt que sa tâche fut remplie, Philis témoigna le désir de retourner auprès de sa mère, dont la santé délicate lui donnait de grandes inquiétudes lorsqu'elle s'en éloignait pour un temps considérable. Semblable à l'héroïne de Vaucouleurs, en quittant le champ de bataille, elle redevint une jeune fille et sentit le besoin du foyer paternel. Son triomphe était néanmoins complet : tout ce que la province renfermait de noblesse lui servit d'escorte : les jeunes gentilshommes en avaient la tête tournée, et pas une famille n'eût été fière et glorieuse si elle eût daigné accepter son nom.

Belle de sa gloire, de sa modestie, de sa douleur même, car son cœur était blessé trop profondément pour qu'elle ne fût pas insensible à tout, elle resta indifférente, se recueillant dans ses sentiments et priant Dieu de lui servir de bouclier contre les malheurs à craindre.

Lorsqu'elle entra, avec sa nombreuse suite, dans les cours de Montmaur, elle les trouva remplies de paysans et de voisins qui l'attendaient, et les cris de : Vive mademoiselle de La Charce retentirent dans les airs. La marquise vint au-devant de sa fille avec mademoiselle d'Aleyrac et madame d'Urtis.

— Mon enfant ! s'écria-t-elle en l'embrassant, combien je suis fière d'être votre mère !

— Ces paroles sont ma plus digne récompense, répondit Philis.

— Et nous aussi ! nous sommes tous fiers d'être vos compatriotes, vos parents, vos amis, vos esclaves, continua le comte d'Albon : il ajoutait ces derniers mots à voix basse.

Il n'avait pas quitté un seul instant mademoiselle de La Charce depuis qu'il l'avait rejointe. Ses anciennes espérances s'étaient réveillées, et il s'y joignit alors une passion véritable, inspirée par le mérite extraordinaire de cette sublime personne. Philis s'en était aperçue ; la femme la plus modeste et la plus vertueuse s'aperçoit malgré elle de ces choses-là. Elle se tenait dans une réserve extrême, car pour rien au monde, elle n'eût voulu lui laisser une espérance impossible à réaliser, selon ses idées. Dans ce moment triomphe où, malgré toute sa modestie, son cœur battait délicieusement, elle ne fut point parfaitement heureuse. L'absence de Raymond jetait un crêpe sombre

sur cette joie; c'est à lui qu'elle eût désiré l'offrir, c'était pour lui qu'elle voulait être grande : les femmes aimantes sont ainsi!

Il y eut toute la journée des réjouissances à Mont-maur, et dans les salons et dans les cours. Les vassaux eurent une distribution de vivres et de vin, puis ils dansèrent fort avant dans la nuit. La société du château et la famille de La Charce se joignirent à eux : ce fut un délire de joie auquel Philis seule se montra presque indifférente. Elle s'échappa dès que cela lui fut possible et monta chez elle. Elle avait besoin de se recueillir, de penser, de souffrir en liberté. Elle courut à sa fenêtre, l'ouvrit, entra sur le balcon et ses regards se portèrent sur la vallée, sur la petite maison de Raymond, maintenant sombre et triste comme le tombeau.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle en joignant les mains, où est-il ? que fait-il ? l'aurai-je sauvé au moins ?

Elle resta de la sorte en contemplation devant ses souvenirs, elle ne concevait plus d'espérances. Elle se voyait à jamais séparée du comte, mais, comme toutes les âmes généreuses, elle se sentait consolée par son dévouement. Elle avait tout fait pour lui, elle avait tenté des moyens en apparence impossibles pour détourner le sort qui le menaçait : il ne lui restait plus rien à attendre ici-bas, sa récompense était dans le ciel et dans sa conscience.

Depuis plus d'une heure elle réfléchissait ainsi lorsque son nom, prononcé à ses côtés, lui fit retourner la tête. C'était le père Célestin.

— Ma fille, lui dit-il, j'ai frappé plusieurs fois à votre porte, vous ne m'avez pas répondu. Je suis entré

alors, craignant de vous trouver indisposée. Je vous apporte de grandes et tristes nouvelles.

— Qu'est-ce, mon père, qu'est-il arrivé? Raymond?...

— Il est perdu, et cette fois rien ne le sauvera.

— Mon Dieu! il est pris!

— Non, pas encore, mais cela ne peut tarder. Les protestants ont levé l'étendard de la révolte, ils marchent en armes dans le pays, demandant l'édit de Nantes et leurs franchises. Ils se sont déjà emparés de plusieurs villages et à l'heure où je vous parle ils sont maître de Nyons.

— Que m'apprenez-vous là, mon père? le malheureux!

— M. d'Albon vient de recevoir à l'instant un courrier. Le ban et l'arrière-ban à peine congédiés vont être convoqués de nouveau, et, ma fille, armez-vous de courage : tout ce qu'il y a ici de gentilshommes, de paysans et de soldats demandent que vous marchiez à leur tête comme vous venez de le faire. Avec vous ils sont sûrs de la victoire.

— Moi, mon père! s'écria-t-elle, épouvantée, moi! c'est impossible!

— Hélas! comment le leur faire comprendre? reprit le moine, votre belle action ne vous rend plus libre de vous-même : vous appartenez au Dauphiné.

— Jamais, jamais, je ne m'armerai contre mes compatriotes, contre ceux qui furent mes frères, contre lui!

— Et *lui*, il commande les rebelles, il est leur chef suprême, je dois vous le dire.

— Oh! mon père, conseillez-moi, aidez-moi dans cette circonstance cruelle. Comment refuser sans trahir le secret de mon amour?

— Dites la vérité, ma fille : en tout il faut être vrai. Plusieurs vous comprendront, car tous n'approuvent pas les mesures cruelles prises contre les religieux et qui les ont enfin poussés à bout. Votre conscience ne vous permet pas cette guerre : moi, votre directeur, je ne vous y engage pas. Ce que vous avez fait dans un moment d'enthousiasme pour repousser l'invasion étrangère n'est pas ce que vous feriez aujourd'hui, en vous armant contre des fanatiques, condamnés au bûcher et victimes de la persécution. Vous pouvez répondre cela, ma fille : cette réponse est noble, loyale, digne de vous enfin, et ceux qui ne l'apprécieront pas ne valent point la peine de vous occuper.

— Oh ! merci, merci, mon père ! mais que va-t-il arriver ? Il succombera, il est perdu. Ne pouvez-vous rien, mon père ?

— Rien, rien que prier, ma fille, moi, pauvre religieux, sans pouvoir, sans argent. Je n'ai que mon zèle et mes prières. Je pénétrerai jusqu'à lui, si vous le désirez : je lui représenterai le danger qui l'entoure : je tâcherai encore une fois de le ramener à Dieu : je lui ménagerai des moyens de salut. Voilà ce que je vous offre de bien bon cœur.

— Mon père, vous exposeriez votre vie et vous ne réussiriez pas. Les fanatiques vous tueraient et Raymond refuserait de vous écouter. Non, non, ce n'est pas cela : ce n'est pas ainsi qu'il faut agir.

— Que faire donc alors ?

— Hélas ! je l'ignore. Il est si loin de ce que vous l'avez connu autrefois ! Les ministres l'ont rendu comme eux. Il a pris leurs idées, leurs manières : ce n'est plus le même homme. Ma voix même serait impuissante sur lui.

— Il nous faut descendre, ma fille : le temps presse, on attend votre réponse : nous reprendrons cet entretien.

— Je vous suis, mon père; o mon Sauveur! à quelles épreuves me soumettez-vous!

Philis entra dans le salon, où une espèce de conseil s'était formé. Sa démarche fière et noble, son attitude digne et majestueuse, inspirèrent à tous le respect. M. d'Albon alla au-devant d'elle et lui offrit la main pour la conduire à un fauteuil. Elle était aussi blanche que son rabat de batiste : elle s'assit, après avoir salué, d'un air à la fois modeste et impérieux, et attendit qu'on lui adressât la parole.

— Mademoiselle, dit le comte d'Albon, le révérend père a été chargé de vous porter nos vœux et nos prières. Nous espérons que vous ne nous refuserez pas.

— Messieurs, je vous remercie, je vous remercie du fond de mon cœur. Cette nouvelle preuve de votre confiance m'est bien précieuse. Pardonnez-moi si je ne puis l'accepter.

— Comment, mademoiselle?

— Je refuse, répondit-elle vivement. Je refuse parce que, dans cette circonstance, le roi et mon pays n'ont pas besoin de moi. Je me suis laissée entraîner par un patriotisme exagéré peut-être à sortir de la retenue imposée à mon sexe. Le succès a couronné ma démarche et l'a fait excuser. Mon œuvre est accomplie : maintenant je rentre dans mon obscurité. Je prierai Dieu pour que vous réussissiez, messieurs : vous n'avez plus besoin de moi maintenant. Mais, je vous en supplie, n'oubliez pas que vous allez combattre des Français : n'oubliez pas que vous parlez la même

langue ; que vos pères ont eu la même croyance : soyez humains et cléments : ne les livrez pas à la vengeance des lois, lorsque vous les aurez vaincus. Facilitez leur exil : qu'ils retournent à l'étranger, qu'ils ne troublent pas la paix du royaume. Épargnez le sang, notre Dieu est un Dieu de paix, notre foi est une religion d'amour et de charité, ayez pitié d'eux. C'est la seule récompense que je vous demande, puisque vous croyez m'en devoir une, et celle-ci est la plus précieuse de toutes.

M. d'Albon mordit ses lèvres de colère. Il comprit le motif principal du refus de Philis. Son zèle, déjà violent et éprouvé, doubla d'ardeur par la jalousie, e il répondit fièrement :

— Nous ne pouvons forcer votre volonté, mademoiselle : il nous faudra donc combattre sans votre assistance. La libératrice du Dauphiné faillit à sa sublime vocation. La charité est la vertu des faibles, ce ne doit pas être la vôtre. Nous exécuterons en combattant les rebelles les ordres du roi : nous serons forcés, quelles qu'en puissent être les conséquences, de les observer ponctuellement. Un soldat ne raisonne ni ne calcule, il obéit.

— Eh bien, monsieur, voilà pourquoi je ne me mêlerai plus de la guerre, répliqua-t-elle, en essayant de sourire : je n'ai pas assez de soumission pour cela.

— Nous allons alors prendre congé de vous et de madame la marquise, mademoiselle. Le devoir nous appelle, et maudits soient les parpaillots qui changent cette belle journée en un jour de fatigues.

— Un mot encore, dit Philis, après avoir réfléchi un instant, un mot, monsieur le comte, si vous le voulez bien.

— A vos ordres, mademoiselle.

— Je sais tout ce qu'il y a de générosité dans votre âme, poursuit-elle en l'emmenant près d'une fenêtre, et c'est à cette générosité que je m'adresse. Le comte de Béranger est le chef de ces malheureux : ils vont succomber sans doute : sauvez-le, si cela vous est possible, et vous aurez mon éternelle reconnaissance. Je ne crains pas de vous parler ainsi, mon secret vous est connu. Secret de douleurs, hélas ! car si je vous demande ainsi votre assistance, c'est que je n'ai plus d'espoir dans l'avenir même. Je ne le reverrai plus, tous nos liens sont rompus : il ne sera plus pour moi qu'un ami d'enfance, et je ne veux que sauver sa vie. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je vous comprends plus que je ne le voudrais, mademoiselle : vous l'aimez encore, vous l'aimez sans espérance, vous l'aimerez toujours.

Elle leva ses beaux yeux vers le comte.

— Je ne puis avoir qu'un seul amour dans ma vie, monsieur, c'est vrai, mais je puis avoir aussi un ami, voulez-vous vous assurer ce titre ?

M. d'Albon ne répondit pas d'abord, trop de sentiments contraires se pressaient dans son âme. Il s'était partagé entre l'admiration et la jalousie, entre le dépit et son zèle ardent pour la religion, enfin, combat bien plus terrible, entre l'amour-propre et le cœur.

— Je ne saurais rien vous refuser, mademoiselle, lui dit-il cependant, et je ferai, je vous le jure, tout ce qui dépendra de moi pour obtenir et mériter ce titre d'ami, puisque c'est tout ce que je dois espérer.

Philis tendit la main au comte dans un élan de reconnaissance : il la prit et la baisa respectueusement.

— Je vous confie donc le compagnon de mon enfance, celui auquel je devais appartenir. Je vous supplie de veiller sur lui, de le garantir des dangers auxquels son imprudence l'expose. Tout ce vous ferez, c'est pour moi que vous le ferez : ne l'oubliez pas, monsieur, et que Dieu vous garde !

Ils revinrent dans le cercle où leur retour était attendu avec impatience. M. d'Albon prit la parole :

— Mademoiselle de La Charce désire rester avec madame sa mère, messieurs : respectons ses motifs, et bornons-nous à remplir notre devoir. Nous allons partir. M. le maréchal de Catinat est déjà en marche, les rebelles seront pris entre lui et nous. Nous serons demain à même de secourir Nyons, et probablement l'insurrection s'arrêtera là. Les rapports s'accordent sur un point unanime, ils ne sont pas plus de deux ou trois mille, mal armés, sans ordre, sans discipline, commandés par des ministres qui ignorent l'art militaire...

— Le comte de Béranger, leur chef, est fort instruit, interrompit un des gentilshommes : il a appris la stratégie en Piémont, et M. de Savoie en fait grand cas.

— Le comte de Béranger est bien jeune, reprit vivement le comte, comme pour briser la conversation, il ne peut avoir d'expérience et celle de M. Catinat est aussi irrécusable que sa valeur. Partons donc avec confiance : après cette expédition le Dauphiné sera pacifié, Dieu merci !

Il expliqua ensuite la marche qu'il comptait suivre, les plans qu'il s'était tracés. Mademoiselle de La Charce profita de ce moment pour se retirer, le père Célestin sortit avec elle.

— Je me rends aussi à Nyons, ma fille, lui dit-il,⁹¹⁹ lorsqu'ils furent seuls : ces pauvres égarés auront peut-être besoin de moi. Je frémis en songeant aux victimes qui vont succomber sur le champ de bataille et même sur l'échafaud.

Philis devint pâle comme un spectre.

— Oh ! mon père, mon père, ne parlez pas de l'échafaud. Quelle horrible image ! Non pas, non pas : Dieu et le roi sont trop bons pour permettre cela.

Elle étendit les mains comme pour écarter une vision funeste, et répandit un torrent de larmes.

— Je vous instruirai de tout, ma fille, soyez-en bien sûre. Si je puis rejoindre Raymond je ferai tous mes efforts pour sauver son corps et son âme. Comptez sur moi et mettez votre confiance en celui qui peut tout ; priez, prenez courage, il ne vous abandonnera pas.

Quelques heures après le château était désert, ou du moins mesdames de La Charce y restaient seules avec leurs domestiques. L'inquiétude de Philis était extrême : elle n'osait la montrer dans toute son étendue à sa mère, à ses sœurs, qui, de leur côté, lui cachaient la leur. M. de Béranger avait été si longtemps le fils de la maison : la famille s'était tellement accoutumée à le regarder comme un de ses membres, que chacun l'aimait à l'égal d'un frère et d'un fils. Les jeunes femmes surtout ne pouvaient s'empêcher d'admirer le caractère noble et généreux de Raymond. Tout en déplorant ses erreurs, elles comprenaient ce qu'il y avait de beau à défendre ainsi jusqu'à la mort une cause que l'on croit bonne. Leurs yeux à toutes se tournaient sans cesse vers la route par laquelle elles attendaient des nouvelles. Leur impatience augmen-

ait à chaque instant, et Philis n'était plus maîtresse de ses craintes.

Madame de La Charce, plus calme par son âge et par son habitude du monde, cherchait à tromper les inquiétudes de ses enfants. Elle leur donnait des espérances qu'elle ne conservait qu'à peine. Lorsque la soirée du deuxième jour fut passée, sans que personne eut paru, elle ne trouva plus de motifs plausibles.

— Nyons résiste, sans doute, répétait-elle, rien n'est décidé encore. Si les protestants s'en étaient emparés, ils se feraient tuer jusqu'au dernier avant de se rendre.

— Hélas ! madame, ils mourront donc dans leur péché ! reprit madame d'Urtis.

— Oh ! s'écria mademoiselle de La Charce, pourquoi ne les ai-je pas accompagnés. J'aurais évité cet effroyable supplicé de l'attente : j'aurais arrêté leurs coups : je l'aurais sauvé malgré lui et malgré eux.

Elle ne songeait plus à nier sa douleur, à dissimuler son amour. Toute à ses craintes, le reste n'est plus rien pour elle ! La nuit se passa ainsi. Le matin, ne pouvant résister à cette torture, elle descendit au salon.

— Ma mère, dit-elle, à madame de La Charce, si vous m'aimez, ayez pitié de moi, permettez-moi de me rendre à Nyons. Je mourrais de cette incertitude : quel que soit le mal, je veux le connaître.

Madame de La Charce s'opposa aux projets de sa fille par les raisonnements de l'amour maternel ; mais Philis, par sa gloire même et par son caractère, avait pris un ascendant entier sur sa mère et sur ses sœurs. Elle écarta l'un après l'autre tous les obstacles, et finit par obtenir de madame d'Urtis qu'elle lui servirait de mentor, à la condition toutefois de revenir si la ville

était encore au pouvoir des huguenots. Si, au contraire, l'armée royale en était maîtresse, les dames pourraient sans inconvénients s'installer à l'hôtel de La Tour du Pin, chez elle, et rester ainsi à la portée des événements. Dans ce cas là, la marquise et mademoiselle d'Aleyrac promirent d'aller les rejoindre et de passer l'hiver ensemble à Nyons.

Philis hâta les préparatifs et, avant la fin de la journée, elle et madame d'Urtis étaient en route.

— Françoise, disait la jeune fille, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi, ni ce que je vous dois à vous et à Marguerite, puissiez-vous être assez heureuses pour que je ne sois pas dans le cas de vous le rendre!

XIII

NYONS

Lorsque mademoiselle de La Charce approchait de la ville, elle fut étonnée d'en trouver le chemin libre et les murs tranquilles : rien n'indiquait le séjour d'une armée, si ce n'est la grande quantité de lumières courant ça et là, et les feux allumés de distance en distance. Du reste personne ne les arrêta, ni ne les interrogea, elles entrèrent dans le faubourg aussi facilement que dans leur propre maison : seulement quelques habits militaires leur apprirent la victoire des catholiques et la retraite de l'ennemi.

— Ma sœur, dit Philis, je tremble! que sera devenu Raymond et pourquoi ne m'a-t-on prévenu de rien?

Le carosse pénétra dans l'hôtel de La Tour du Pin : un vieux concierge se présenta pour en ouvrir la portière : son visage offrait un bizarre mélange de joie et de douleur. mademoiselle de La Charce se bâta d'interroger cet homme.

— Mon Dieu ! Mademoiselle, répondit-il, mademoiselle peut le voir, la ville, est délivrée. M. le comte d'Albon et le corps de la noblesse ont chassé les protestants. Presque tous ont été tués : on a fait un grand nombre de prisonniers, quelques-uns se sont sauvés dans les montagnes : on craint qu'ils ne soient allés chercher du renfort et qu'ils ne reviennent.

— Comment alors la ville est-elle si mal gardée ? demanda madame d'Urtis.

— Oh ! madame, tout est hérissé de soldats et si on n'en voit pas, c'est qu'ils se cachent. On prétend que c'est un piège pour attirer ces malheureux et les prendre tous.

Philis plus morte que vive n'osait articuler une syllabe ni prononcer le nom de Raymond : sa sœur vint à son secours.

— Parmi ceux qui se sont sauvés, poursuivit-elle, en hésitant, y en a-t-il quelques-uns de considérables ? Les ministres, les chefs.... en est-on maître ?

— Plusieurs ont échappé, madame, entr'autres, Dieu merci ! M. le comte de Mauges, on ne sait ce qu'il est devenu, mais tout porte à croire qu'il s'est réfugié de nouveau dans les Alpes, afin de passer en Piémont.

Philis leva les mains et les yeux au ciel, son cœur cessa de battre. Une réflexion arrêta l'élan de sa joie.

— Vous disiez cependant qu'on parlait du retour des huguenots, d'un nouveau rassemblement : com-

ment cela se pourrait-il si leurs capitaines les abandonnent.

— On assure, mademoiselle, que M. le comte de Béranger est retourné près de M. de Savoie, justement pour amener du secours. Ce qui est certain, c'est qu'en se retirant les démons d'hérétiques ont prononcé mille menaces, en particulier contre votre maison, et certainement s'ils reparaissent ils nous feront un mauvais parti.

Après quelques paroles échangées entre elles, les deux sœurs se décidèrent à envoyer chercher M. d'Albon. Elles devaient avoir par lui des renseignements positifs, et savoir enfin à quoi s'en tenir. Un laquais fut dépêché à l'hôtel du gouvernement, où s'était établi le quartier général, avec ordre de ramener le comte sur-le-champ, si cela était possible. Il vint en effet peu d'instants après. Philis l'interrogea du regard avant d'avoir pu lui parler.

— Banissez vos inquiétudes, mademoiselle, lui dit-il, celui qui vous intéresse est hors de danger. Je l'ai vu moi-même sortir de la ville et se diriger vers la frontière. Il est parti seul avec un ministre, m'a-t-on dit, un énergumène, dont je regrette vivement de n'avoir pu m'emparer, car c'est un des grands fauteurs de la guerre civile. Mais ils étaient ensemble je vous avais donné ma parole, j'ai voulu la tenir aux dépens de mon devoir. Le messenger que je vous ai envoyé cette nuit a dû vous instruire de tout cela.

— Un messenger? nous n'en avons reçu aucun de votre part.

— La ville a été prise hier à six heures du soir, à dix j'ai fait partir un dragon avec une lettre pour Montmaur.

— Il aurait dû y arriver ce matin. Quelque parti de huguenots l'aura arrêté sans doute.

— Cependant vous n'avez rencontré aucune troupe?

— Aucune, mais du moins, les fuyards se dirigeaient peut-être de ce côté.

M. d'Albon ne fit pas de réponse et réfléchit quelques instants.

— Permettez-moi d'envoyer demain à Montmaur, peut-être mon messenger y est-il parvenu depuis que vous l'avez quitté. Madame la marquise de La Charce doit bientôt vous rejoindre m'a-t-on dit : alors une escorte lui est indispensable : je mettrai un sous-officier et quelques hommes à sa disposition.

Ils causèrent fort avant dans la nuit d'une réunion probable des religionnaires et des suites quelle pouvait avoir. Parmi les prisonniers se trouvait M. Nogent, l'ami, le gouverneur de Raymond. Il avait été interrogé le matin et en apprenant que son *brave enfant* s'était dérobé à toutes les poursuites, il avait entonné le cantique des Machabées et celui de la délivrance de Sion, car, ajoutait-il, Raymond viendrait certainement secourir ses frères. On avait d'abord parlé de transférer les prisonniers à Grenoble, mais une grande agitation régnait dans cette ville; on n'avait pas assez de troupes pour s'en rendre maître, et le conseil avait adressé au roi une demande tendant à obtenir de faire venir à Nyons les conseillers au parlement qui devaient juger cette affaire. On ne doutait pas que Louis XIV n'y consentît, vu la position de la province.

— Croyez-vous donc, monsieur, que l'on sera aussi cruel cette fois-ci que les autres?

— On le sera davantage, mademoiselle, et les prisonniers n'ont point de grâce à espérer. Il faut absolument

abattre cet esprit de rébellion sans cesse renaissant. Pour cela les mesures sévères sont indispensables. On nous accuse de rigueur, ajouta-t-il en se troublant légèrement, on prétend que nous sommes barbares, n'y sommes-nous pas forcés par nos ennemis sont-ils d'ailleurs plus humains envers nous ? Les camisards des cavernes ne mettent-ils pas tout à feu et à sang ? Nous au moins, nous ne frappons que les coupables.

— Oh ! monsieur, répliqua Philis, je ne puis m'empêcher de le dire : ce massacre au château de La Charce était pourtant horrible. Mon père s'en est souvenu à son lit de mort et il en a demandé pardon à Dieu, quoiqu'il n'en ait pas été coupable.

— On me reproche cet acte nécessaire, mademoiselle : moi aussi je gémis : je déplore encore tous les jours cette sévérité. Je ne suis pas cruel, croyez-le bien : je remplis mon devoir de sujet fidèle et de bon catholique, j'obéis aux ordres que je reçois, voilà tout, Aussi, je vous en supplie, vous dont l'amitié m'est si précieuse, ne me jugez pas comme les autres, conservez-moi votre estime, c'est pour moi le premier de ce monde.

— Ma sœur, vous rend justice, se hâta d'interrompre madame d'Urtis, elle sait tout ce que vous valez, monsieur. Elle connaît votre noble caractère, soyez-en bien sûr et ne doutez jamais d'elle.

Philis balbutia quelques mots d'approbation et retomba dans sa rêverie. Le comte prit bientôt congé en promettant de revenir le lendemain de très-bonne heure, et de tenir madame d'Urtis au courant du moindre incident qui pourrait se présenter.

— Je ne suis pas maîtresse de moi, dit Mademoiselle de La Charce, lorsqu'il fut parti, toutes les fois qu'il

est question de cet événement terrible. Je vois toujours le comte combattant contre Raymond, ordonnant roidement cette boucherie. Savez-vous qu'il est dans sa cause aussi exalté, aussi fanatique que le révérend Jamin dans la sienne? Je ne pourrais sympathiser avec ces caractères : ils m'effrayent, ils me repoussent : je les redoute par instinct, comme un enfant craint une bête féroce. Comment tout cela finira-t-il, mon Dieu?

Deux jours après, madame de La Charce et mademoiselle d'Aleyrac arrivèrent. Rien de nouveau n'était survenu. On n'entendait plus parler des rebelles, et le dragon envoyé à Montmaur n'avait point reparu. Le maréchal de Catinat vint passer quelques jours à Nyons, et la maison de la marquise fut celle qu'il fréquenta le plus. Il ne pouvait se lasser d'admirer Philis; c'était pour lui la première femme du siècle. Il l'interrogeait sans cesse sur ses *campagnes*, lui faisait raconter jusqu'aux moindres détails et ne revenait pas de l'habileté singulière avec laquelle elle avait conduit cette petite guerre.

— Vous êtes, mademoiselle, un grand capitaine, et si j'avais l'honneur d'être Sa Majesté Louis XIV, je vous enverrais le cordon de Saint-Louis.

— En vérité, monsieur le maréchal, la récompense serait tellement au-dessus de mon faible mérite que je rougirais en la recevant. C'est déjà trop des éloges d'un héros tel que vous!

— J'ai rendu compte au roi de votre belle conduite : sa réponse ne peut tarder, je l'attends avec impatience. Notre maître a toujours été le juge le plus équitable du mérite de ses sujets : il doit apprécier le vôtre.

En effet, quelques jours après, M. de Catinat arriva

chez la marquise, armé de dépêches de la cour. La joie rayonnait sur son visage :

— Ne vous l'avais-je pas bien annoncé, mademoiselle. Lisez cette lettre de notre grand souverain : vous y verrez comment il y parle de vous, et ce qu'il daigne vous accorder dans sa munificence et sa justice.

Philis prit le papier en rougissant de plaisir et de modestie. Louis XIV faisait le plus pompeux éloge de mademoiselle de La Charce : il exaltait dans les termes les plus flatteurs son courage et le service qu'elle avait rendu au Dauphiné à la France, et il finissait ainsi.

« Nous aimons à reconnaître ce que nous devons à cette héroïne, et pour ce faire, monsieur le maréchal, nous vous ordonnons de lui annoncer de notre part qu'il lui est accordé une pension de deux mille livres, *comme à un brave officier*. De plus, voulant conserver le souvenir de ses actions glorieuses, nous la requérons d'envoyer à Saint-Denis les écussons de ses armoiries, son portrait et ses armes, pour qu'ils soient placés dans le trésor de cette église royale, à côté de ceux de Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans, qu'y a fait déposer notre illustre aïeul Charles VII. »

Jamais peut-être depuis cette fameuse pucelle, une femme n'avait reçu de son roi un semblable témoignage, et de quel roi encore ! Aussi mademoiselle de La Charce eût-elle beaucoup de peine à vaincre son émotion, Sa famille entière l'entourait, heureuse et fière. Le maréchal lui baisa la main en lui remettant la lettre du roi, et lui annonça qu'il allait faire savoir à toute la province la volonté du monarque.

— Il faut qu'on vous rende les honneurs dûs à votre position, mademoiselle : chacun connaîtra l'action et la

récompense. Les soldats apprendront ainsi qu'ils ont en France, même dans le sexe le plus faible, de dignes maîtres et de nobles compagnons de gloire.

— Je vous remettrai ce que Sa Majesté daigne faire demander à son indigne servante, répondit Philis en baissant les yeux. Mes armes seront d'autant mieux placées dans le trésor de l'église, qu'à l'avenir je ne m'en servirai plus.

Pauvre jeune fille ! elle se reprochait presque l'usage qu'elle en avait fait. Pour sauver celui qu'elle aimait d'un amour si tendre, elle avait essayé des choses ordinairement impossibles à une femme : maintenant elle craignait d'avoir seulement hâté la perte de celui qu'elle avait rendue une héroïne.

— Si je n'avais pas arrêté M. de Savoie, se disait-elle peut-être les protestants auraient-ils réussi. Alors, au lieu d'être vaincus et prisonniers, ils auraient dicté des lois à leurs maîtres ; on leur eût rendu leurs privilèges et leurs droits, et Raymond aurait pu rester dans sa patrie. Mon Dieu pardonnez-moi cette pensée : elle vient de mon cœur et non pas de mon devoir. Comment puis-je désirer le triomphe d'une cause impie ?

Une nouvelle douleur, bien cruelle, quoique attendue depuis longtemps, frappa la famille de La Charce. La marquise succomba à ses longues souffrances, quelques jours après le triomphe de sa fille. Philis reçut son dernier soupir et sa dernière bénédiction.

— Ma fille, lui dit-elle, vous êtes notre gloire, soyez donc heureuse aussi.

— Ma mère, je n'ai plus d'avenir en ce monde ; priez Dieu qu'il me donne du courage : en vous perdant, il ne me reste plus que mes sœurs !

Après la mort de leur mère, mesdemoiselles de La Tour du Pin demeurèrent à Nyons avec madame d'Urtis. Philis avait désormais deux sujets de larmes : son inquiétude pour Raymond ne connaissait plus de bornes.

Elle ne disait que trop vrai en craignant les suites de sa victoire. Les ordres les plus stricts étaient arrivés ; des dragons parcourait les montagnes, cherchant et arrêtant les malheureux religionnaires ; on les appelait *des missionnaires bottés*. Le maréchal de Catinat à qui un pareil service répugnait fort, était retourné à Versailles : cependant nul ne s'occupait de Raymond. Le procès s'instruisait lentement comme tous les procès de ce genre ; chaque jour il arrivait de nouveaux accusés, des documents inédits, allongeant la procédure.

Un matin le conseil était assemblé, lorsqu'un homme, couvert de haillons, portant une longue barbe, avec un visage pâle et défait, demanda à être introduit ; il apportait, disait-il, d'importantes nouvelles, et si le conseil voulait lui faire la grâce de l'entendre, il n'aurait pas à s'en repentir. On donna ordre de le faire entrer. A son aspect, M. d'Albon jeta un cri de surprise, car, malgré son affreux changement, il reconnut l'émissaire dépêché par lui au château de Montmaur.

Il se hâta de l'interroger sur la cause de sa disparition sur les raisons qui avaient pu le tenir éloigné près de deux mois du régiment.

— Je ne suis coupable de rien, monsieur le comte, que de m'être laissé faire prisonnier par trois hommes à quelques lieues d'ici, la nuit ou vous m'aviez ordonné de porter une lettre.

— Et depuis lors, qu'es-tu devenu ?

— Je suis resté enfermé jusqu'à hier au soir. On s'est un peu relâché de la surveillance je me suis échappé.

— Quels étaient ces hommes qui t'ont arrêté ?

— Ni plus, ni moins, monsieur le comte, que M. le comte de Mauges, général en chef des parpaillots, le révérend Jamin, leur fameux ministre et un des leurs

Tous les membres du conseil se regardèrent étonnés M. d'Albon se sentit troublé.

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances là ? lui demanda-t-il.

— J'en suis si sûr, monsieur le comte que je suis venu vous proposer cette capture. Je puis vous conduire cette nuit-même, si vous le voulez, à un endroit où vous les prendrez tous, d'autant plus sûrement qu'ils ne sont nullement sur leurs gardes.

— Il faut accepter la proposition de cet homme, poursuivit un des officiers présents. De la sorte, nous finirions tout à la fois et on les jugera ensemble.

— Mais, reprit le comte, cet homme se trompe peut-être, il faudra voir, s'informer...

— En perdant cette occasion, nous perdrons tout. Son évasion aura mis les protestants en éveil : ils changeront le lieu de leur rendez-vous, nous ferons une course inutile.

— Oh ! il n'y a pas cela à craindre, monsieur le comte ; ils me croient encore bien enfermé dans leur grotte : demain matin seulement, ils pourront savoir que je les ai quittés.

— Que comptes-tu faire alors ? demanda toujours l'officier.

— Voici, mon capitaine. Lorsqu'ils m'ont arrêté, je me suis défendu de mon mieux, bien que la nuit et le désavantage du nombre rendissent la chose fort difficile. Je fus blessé, desarmé en dépit de mes efforts. Le ministre voulait qu'on m'achevât : le jeune comte le détourna de cette idée. Il désirait m'interroger disait-il, et connaître par moi les projets des catholiques. Il monta en croupe sur mon cheval, car il était blessé aussi. L'autre homme prit la bride ; le révérend marcha à côté et nous entraîna dans les montagnes. Nous cheminâmes ainsi toute la nuit, fort doucement en regardant sans cesse si nous n'étions pas poursuivis. Vers le matin nous arrivâmes dans un endroit désert et éloigné de tout village : il s'y trouvait seulement quelques pierres noircies, reste d'un incendie déjà ancien : je n'eus pas de peine à reconnaître les ruines du château de La Charce.

— Le château de La Charce! s'écrièrent plusieurs voix.

— Sans doute, messieurs. Là nous descendîmes de cheval et on me fouilla, ce que l'on n'avait pas pensé à faire la veille, mais comme j'étais solidement garotté, je n'avais pu détruire la tette dont j'étais porteur. En lisant sur l'adresse le nom de mademoiselle de La Charce et en voyant en bas le nom de M. le comte, de Béranger devint furieux. Il lut deux fois la dépêche, la montra au ministre et tous les deux murmurèrent des imprécations horribles, dans leur maudit jargon.

— Au fait, au fait, interrompit M. d'Albon, impatienté.

— Eh bien, monsieur le comte, nous sommes restés enfermés trois jours dans une cave, si bien

cachée au milieu des décombres que personne ne saurait la découvrir. Le domestique allait nous chercher notre nourriture, où ? je l'ignore. Le ministre se mit à me prêcher, pour passer son temps apparemment et pour n'en pas perdre l'habitude. Espérant sauver ma vie par ce moyen, je lui laissai espérer que je me convertirais : il eut la bonté de le croire : peu à peu ils s'enhardirent. Le comte et M. Jamin sortirent aussi. Lorsqu'ils revenaient, ils s'entretenaient de leurs espérances, de leurs projets, en espagnol, croyant que j'ignorais cette langue : ils restaient quelquefois plusieurs jours absents. J'appris de la sorte le secret pour ouvrir la porte. Je sus qu'ils devaient se trouver cette nuit dans un conciliabule sur la cime du Mont-aux-Lauriers, et qu'ils reviendraient demain matin à notre cachette pour décider de mon sort, puisque je ne me pressais pas de me convertir. Cela dit, ils me laissèrent des vivres et partirent hier à la tombée de la nuit. Je me hâtai de profiter de leurs instructions et je suis venu à Nyons, après avoir marché douze heures de suite.

Le conseil fut unanime sur la décision à prendre. Il fallait cacher l'arrivée de cet homme, lui imposer un silence absolu, jusqu'à ce qu'on eut tout préparé pour le départ. Alors un régiment de dragons sortant par pelotons de différents côtés, comme pour faire une ronde, devait se réunir à un endroit convenu et marcher vers la montagne des Lauriers. Les ordres furent donnés en conséquence et on se sépara.

— M. d'Albon était en proie à mille impressions diverses. Les passions les plus vives de son âme s'agitaient à la fois. La promesse qu'il avait faite à Philis lui revenait sans cesse, mais d'un autre côté ce rival

heureux, le seul obstacle à son bonheur, allait être arrêté. Sa jalousie et son zèle farouche pour la religion y trouvaient leur compte. Il n'osa pas néanmoins voir mademoiselle de La Charce avant l'expédition : il se contenta d'écrire à madame d'Urtis en la priant de ne montrer cette lettre à sa sœur que le lendemain. Il s'excusait de manquer à sa parole sur une nécessité imprévue : il assurait, et c'était la vérité, avoir tout fait au monde pour détourner le conseil de l'arrestation du comte de Mauges. Il promettait de ne rien épargner afin de le sauver encore et finissait par des regrets sincères de ne pas être le maître en cette circonstance.

Madame d'Urtis, en recevant cette lettre, eut besoin de toute sa force d'esprit pour cacher l'effet qu'elle produisait sur elle. Prétextant un mal de tête, elle se retira dans son appartement et attendit le lendemain avec une anxiété épouvantable.

Cependant les troupes s'étaient mises en marche. Elles suivaient en silence le chemin des montagnes et pour plus de sûreté on laissa les chevaux dans un village assez éloigné du lieu où l'on voulait se rendre et on répandit dans le pays des bruits contraires sur le but de l'expédition. Lorsque la nuit fut venue, les bandes se divisèrent de nouveau, afin d'entourer la montagne des Lauriers, de manière à n'y laisser aucune issue.

— Ils doivent être là-haut depuis ce matin, dit le dragon qui guidait les autres. Ainsi nous pouvons avancer.

— Oui, mais s'ils n'y sont pas, reprenait le comte, ne vaudrait-il pas mieux attendre et les prendre tous ?

— Attendre ! monsieur le comte, ajouta le colonel

du régiment, je ne vous reconnais plus depuis hier. Ne perdons pas un moment, au contraire.

M. d'Albon n'osa pas répliquer : il en avait fait assez pour tenir sa parole. Il se mit donc à la tête d'un détachement et suivit la route indiquée. A onze heures du soir ils atteignirent le sommet : un feu, à moitié dissimulé sous de grosses pierres leur indiqua la présence de ceux qu'ils cherchaient. Ils étaient trois en effet, et M. d'Albon reconnut facilement Raymond debout à côté du ministre, dans l'attitude de la méditation.

Ils avaient marché jusques-là avec tant de précaution que les protestants n'avaient point soupçonné le danger, mais un dragon ayant en ce moment laissé son sabre toucher un arbre, il s'ensuivit un bruit que l'oreille exercée de Raymond reconnut sur-le-champ.

— Mon père, dit-il à voix basse, il y a ici des soldats, donnez-moi une arme.

Le révérend se leva et lui remit une paire de pistolets placés à côté de lui : ils restèrent immobiles, toutes leurs facultés se réunissant pour écouter. Le bruit ne se renouvela plus.

— Vous vous êtes trompé, mon fils.

— Non, non, mon père, attendez un peu et vous verrez ce qui arrivera.

Disant cela, il marcha résolument vers un buisson voisin, après avoir armé ses pistolets. Au moment d'y pénétrer, il se sentit pris par derrière et ses deux bras furent retenus, avant qu'il put faire le moindre mouvement.

— Rendez-vous, monsieur le comte, dit M. d'Albon : n'essayez pas une résistance inutile.

Raymond à l'aspect de cet homme détesté ouvrit la

bouche comme pour parler, mais il la referma sur-le-champ en lançant sur lui un coup d'œil de mépris, et il se retourna vers le colonel.

— Monsieur, dit-il, c'est à vous qu'appartient *l'honneur* de me faire prisonnier, quoique ce soit une gloire digne de cet homme. Cent contre un ! mais je ne veux rien avoir de commun avec lui, même le malheur.

— Comme il vous plaira, monsieur le comte, répliqua le colonel, en s'inclinant.

— Réjouissez-vous, mon fils, s'écria Jamin : le jour de notre triomphe est arrivé : nous allons confesser notre foi.

— Je me réjouis comme je le dois, mon père et je m'humilie dans le Seigneur.

— Veuillez nous remettre vos papiers et vos armes, messieurs, continua M. d'Albon, nous avons ordre de vous les demander.

Raymond et le ministre rendirent à leurs adversaires leurs pistolets et leurs épées : ils cherchèrent dans leurs poches et en retirèrent quelques lettres qu'ils donnèrent également. M. de Béranger retint un médaillon attaché à un cordon noir brisé et demanda la permission de le garder sur lui.

— C'est, dit-il, le dernier souvenir de mon père : vous n'aurez pas la cruauté de me l'enlever : je veux le porter jusqu'à la mort.

— Que contient ce bijou, monsieur ?

— Des cheveux de mon père et de ma mère et une lettre adressée à mon aïeul.

— Une lettre ! nous ne pouvons vous la laisser.

— Oh ! lisez-là monsieur, reprit le comte de Mauges, avec un sourire amer. Vous me la rendrez ensuite, je

n'en doute pas : celui qui l'écrivit et celui à qui elle est adressée sont morts depuis longtemps.

Le comte d'Albon ouvrit le papier et lut les quelques lignes qui y étaient tracées. Il les relut encore et sembla réfléchir.

— J'en suis fâché, monsieur, poursuivit-il enfin, je ne puis vous rendre ce médaillon. Voici les cheveux de vos parents : quant au billet et à la boîte qui le contenait, mon devoir m'oblige à en référer à mes supérieurs. Ne craignez rien cependant : il n'en sera pas fait mauvais usage. Cette relique de famille vous reviendra intacte. Nous allons maintenant retourner à la ville et vous pouvez compter sur tous les égards dus au malheur.

Pendant cette discussion Jamin s'était recueilli. Au moment où l'on se mit en route, il entonna le psaume des hébreux, Raymond et l'autre protestant lui répondirent. M. d'Albon ordonna aux soldats de respecter leur dévotion et de ne pas troubler les prisonniers. Leurs voix pleines et sonores retentissaient au milieu de la nuit, sur ces montagnes, avec une solennité imposante. Ils louaient le Seigneur, car ils croyaient marcher au martyre. Cette foi si vive, cette exaltation religieuse, faisaient la principale force de ces sectaires. On se sentait ému malgré soi en face d'un tel courage. Ils gagnèrent de la sorte bien des prosélytes. Toutes les croyances persécutées ont le même sort : elles ne sont jamais plus ardentes que lorsqu'on les poursuit. Le meilleur moyen de les éteindre ne serait-il pas alors de les laisser oublier ?

XX

LE TALISMAN

Les prisonniers et leur escorte arrivèrent à Nyons dans la matinée du lendemain ; le bruit ne tarda pas à se répandre que l'on avait fait une importante capture, et une partie de la population se porta au-devant d'eux. Mademoiselle de La Charce était seule dans le salon de l'hôtel de La Tour du Pin, lorsque mademoiselle d'Aleyrac y entra pâle comme la mort et le visage bouleversé. Philis lui demanda le sujet de son trouble et se sentit plus troublée qu'elle encore. L'orsqu'on est uniquement préoccupé d'une pensée, on rapporte tout à cette pensée : elle ne douta pas un instant qu'il ne fût question de M. de Mauges.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, ma sœur, répondit mademoiselle d'Aleyrac, ou pour mieux dire, je le sais bien : ce sont de sots propos de domestiques, cela ne peut pas être vrai. Je m'alarme à tort et je ne veux pas vous alarmer.

— Quoi? qu'est-ce donc encore? Marguerite, je vous en supplie, ne me cachez rien.

— Nos gens prétendent qu'on a arrêté des protestans cette nuit, dans la montagne, aux ruines de La Charce, et...

— Et ils prétendent aussi que Raymond est avec eux : n'est-ce pas? c'est-là ce que vous n'osez pas me dire.

— Mon Dieu! oui, ma sœur, mais ne vous en tour-

mentez pas : si cela était vrai, le comte vous aurait déjà prévenue. D'ailleurs, ne vous a-t-il pas juré de sauver notre ami ?

— M. d'Albon n'est pas le maître ici, ma chère : il n'aura pu l'empêcher.

Mademoiselle de La Charce se leva vivement et courut à la fenêtre. Un bruit inaccoutumé se faisait entendre dans la rue. Un corps assez considérable de dragons s'avavançait escorté d'un grand nombre de personnes et de tous les enfants du pays.

— Nous allons le savoir sans doute, poursuivit-elle, en mettant la main sur son cœur pour en contenir les battements. Voilà les soldats qui reviennent.

Mademoiselle d'Aleyrac, effrayée de l'extrême pâleur de Philis, s'élança vers elle, croyant qu'elle allait se trouver mal, et essaya de l'arracher à ce spectacle.

— Oh ! ne craignez rien, Marguerite, je suis forte, je saurai tout supporter, mais je veux voir.

Son regard plongea dans la longueur de la rue : elle aperçut les cavaliers qui défilaient puis, au milieu d'eux, trois hommes à cheval aussi, parmi lesquels elle reconnut M. de Béranger. Elle recula involontairement ; bientôt, néanmoins, elle voulut boire cet amer calice jusqu'à la lie : elle reprit sa première place, et lorsqu'il passa sous la croisée, elle crut qu'elle allait mourir, Raymond ne leva pas les yeux, il ne la vit pas ou ne voulut pas la voir, ce qui est bien plus horrible. Elle sentit alors que le plus affreux des maux n'est pas encore de perdre ce qu'on aime.

Elle le suivit aussi loin qu'elle put l'apercevoir. Lorsqu'il eut disparu, elle resta immobile et glacée, insensible aux soins, aux caresses de ses sœurs. Elle

n'avait qu'une pensée, et devant celle-là, les autres disparaissaient.

— Il va mourir et il ne m'aime plus!

En vain employa-t-on tous les moyens possibles pour rappeler sa raison prête à s'égarer. Elle ne vit ni n'entendit rien; pas une larme ne mouilla sa paupière; son œil resta morne et fixe; on crut qu'elle devenait folle.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait madame d'Urtis, ayez pitié d'elle!

— Ma sœur! ma sœur! reprenait mademoiselle d'Aleyrac, revenez à vous, et cherchons ensemble le moyen de le sauver.

— Le sauver! oh! oui, vous dites bien vous, Marguerite, il faut le sauver. Et elle se jeta en pleurant dans les bras de sa sœur.

Les âmes passionnées sont ainsi faites, elles reprennent de la vie lorsqu'on leur présente une espérance, une tâche à accomplir. L'idée d'être utile, de forcer l'injustice à s'avouer vaincue, le besoin de se dévouer, de se montrer telle qu'on est, telle qu'on a toujours été, à celui qui nous accuse, nous rappellerait des portes de la mort. Philis sentit tout cela; elle releva la tête, essuya ses larmes, et reprenant sa fermeté elle pria sa sœur d'envoyer chercher sur-le-champ le comte d'Albon.

— Il va venir, répondit madame d'Urtis, il m'a écrit hier au soir. Je savais par lui l'événement qui se préparait, et tout ce qu'il avait fait pour en détourner l'issue. Il n'a pas manqué à sa parole, et il nous aidera encore à présent.

— Mes sœurs, reprit Philis, lorsque le comte de Mauges remit son fils orphelin entre les mains du

marquis de La Charce, mon père et ma mère n'ont-ils pas juré de le regarder toujours comme un de leurs enfants?

— Oui, ma sœur, et Dieu m'est témoin qu'ils n'ont point manqué à cette promesse.

— Vous êtes donc alors disposée à faire pour lui ce que vous feriez pour un de nos frères, si, ce qu'au Seigneur ne plaise, il se trouvait dans un semblable danger.

— Oui, sans doute, toute ma tendresse pour Raymond se réveille dans cette terrible circonstance : je ne l'ai jamais plus aimé.

— Il nous reste un moyen peut-être, si vous consentez à l'employer.

— Lequel? Si c'est une chose possible, je le ferai sur-le-champ.

— Il faut aller à Versailles demander sa grâce au roi?

— Mais il n'est pas jugé encore, il n'est pas condamné.

— Il le sera, ma sœur, nous n'en pouvons douter, hélas!

— Vous le savez, le roi a refusé toutes les grâces de ce genre. Il est impitoyable pour les duellistes et les protestants.

— Je la lui demanderai, comme le prix, la récompense de ce qu'il veut bien appeler mon héroïsme : il ne me refusera pas.

— Il vous a déjà récompensé : sa royale approbation, les honneurs dont il vous a comblée lui sembleront peut-être plus que suffisants.

— Oh! non, non, je sens que je l'attendrirai, je sens qu'il ne me résistera pas. Je le prierai tant!

— Pauvre enfant ! répliqua madame d'Urtis, le cœur des rois est entouré d'un triple airain.

— Le comte tarde bien à arriver. Lui seul, cependant, peut nous tracer notre marche, nous aider de son crédit, et il faut partir, il faut se hâter.

— Voici M. d'Albon, s'écria mademoiselle d'Aleyrac l'œil collé à la fenêtre : il vient d'entrer à l'hôtel.

— Que le ciel soit loué ! s'écrièrent-elles toutes deux à la fois.

Le comte ne tarda pas à être introduit : il s'avança vivement vers mademoiselle de La Charce.

— Je vois que vous savez tout, mademoiselle, et je ne chercherai pas à m'excuser. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi...

— Je le sais, je le sais, monsieur le comte, aussi ne vous adresserai-je pas de reproches inutiles. C'est de le sauver qu'il s'agit maintenant, et nous avons besoin de vos conseils.

— J'apporte plus que des conseils, j'apporte un moyen qui peut, qui doit réussir, s'il y a dans l'âme de madame de Maintenon, un peu de sentiment de la dignité de son nom.

— Il n'est pas permis d'en douter, monsieur : la marquise de Maintenon doit toujours se rappeler qu'elle a été mademoiselle d'Aubigné.

— Alors, voici le fait. Le comte de Mauges portait à son cou un médaillon dont le ruban s'est cassé apparemment dans ses marches forcées.

— C'est la vérité, s'écria Philis, comment l'avions-nous oublié ? ma sœur. Ce médaillon contient une lettre d'Agrippa d'Aubigné : madame de Maintenon ne peut rien refuser à ce nom. Mais comment avoir cette lettre, ce médaillon ? il ne le livrera pas.

— Voici la lettre et voici le médaillon, mademoiselle je les ai retenus dans la persuasion qu'ils pourraient être utiles.

— Oh ! donnez, donnez, monsieur le comte, et soyez béni pour cette pensée, pour cette action.

Ce médaillon ovale, d'un travail ancien, portait d'un côté les armes d'Aubigné et de l'autre celles de la maison de Béranger. Il s'ouvrit assez difficilement, et mademoiselle de La Charce eut quelque peine à en retrouver le secret. Elle en tira un papier de soie, ployé en plusieurs doubles, et jauni par le temps, qu'elle déploya avec un saint respect.

— Ceci a été écrit par un héros, murmura-t-elle ; puisse sa petite fille se montrer digne de ce grand homme et comprendre ce qu'il y a de sacré dans le legs qu'elle recevra de lui !

« Au moment de nous engager dans une guerre sanglante, où nous mettons en jeu notre fortune et notre avenir, mon frère d'armes, le comte Béranger de Mauges et moi, nous nous sommes promis une mutuelle assistance pour nous et pour notre famille. Si l'un de nous succombe, l'autre regardera ses enfants comme les siens ; il les protégera et les soutiendra comme tels dans toutes les occasions de la vie. Nous promettons aussi au nom de ces enfants qu'ils continueront cette alliance, même lorsque nous ne serons plus l'un ni l'autre ; et, pour ce faire, nous leur imposons le devoir de conserver cet écrit dans l'endroit le plus sûr de leur maison, si Dieu veut qu'il leur en reste une, ou de le porter toujours sur eux, si, comme je le crains bien, ils sont condamnés à errer, pour défendre leur croyance et leurs droits. Ma volonté expresse est

donc que tous ceux qui portent ou porteront le nom d'Aubigné, regardent comme des frères les descendants de la maison de Mauges, et qu'ils fassent pour eux ce que je ferai moi-même pour mon ami, ce qu'il fera pour moi. Que Dieu les récompense ou les punisse, selon qu'ils exécuteront mes ordres et mes désirs.

» AGRIPPA, Comte d'AUBIGNÉ. »

— Vous voyez, ma sœur que rien ne saurait être plus sacré, dit mademoiselle de La Charce en terminant cette lecture. Ce qui rend cette sorte de testament plus certain encore, c'est que le comte de Mauges a déjà payé sa dette envers la maison d'Aubigné. Il a sauvé deux fois la vie à Agrippa, et lorsque ce héros dut quitter la France, ce fut lui qui lui procura les moyens de fuir. Il vendit pour cela la dernière terre qui lui fut restée, sans penser à sa propre famille.

— Vous le voyez, monsieur, madame de Maintenon sait cela, sans doute, elle s'en souviendra.

— Madame de Maintenon doit avoir un médaillon comme celui-ci, renfermant le même papier, à moins qu'il n'ait été perdu dans ses voyages : seulement la signature est celle du comte de Mauges.

— J'aime à croire, mademoiselle, que madame de Maintenon se montrera telle que vous désirez qu'elle soit ; il faut alors se hâter de lui faire parvenir ce billet, il faut trouver une personne sûre et dévouée qui consente à faire ce voyage, car l'essentiel serait de prévenir le procès. Une fois commencé, il est bien plus difficile d'en arrêter les suites.

— Une personne sûre, monsieur ? Nous ne la chercherons pas loin ; ma sœur et moi, nous sommes décidées à nous rendre à la cour.

— Vous, mademoiselle ?

— Oui, monsieur le comte ; et c'est ici, je crois, le moment de faire devant ma famille, devant vous, un de nos meilleurs amis, la déclaration bien arrêtée de mes projets d'avenir. Mes frères n'ignorent pas que je me suis toujours regardée comme la femme du comte Béranger de Mauges. De ce moment j'en prends la position dans ce qui concerne les démarches à faire pour le sauver. Je n'épouserai jamais que lui, je ne porterai jamais d'autre nom que le sien ou celui que j'ai reçu de mes ancêtres. Rien n'est plus saint et plus pur que notre lien : il restera probablement incomplet, quelque chose qui arrive, car une cause invincible nous sépare. Si je viens à le perdre, mon existence entièresera consacrée aux regrets. Un amour tel que celui-ci ne se console pas. J'irai donc moi-même trouver madame de Maintenon, je lui dirai tout, J'irai, s'il le faut, jusque chez le roi, je lui confierai mon secret, c'est le premier gentilhomme du royaume, son grand cœur me comprendra. M. Béranger n'a pas d'autres amis que nous, sa seconde, sa seule famille : nous ne le laisserons pas périr, dans la crainte de quelques vains propos, bien impuissants pour une cause semblable, et bien faibles en face de la mort.

Un silence de quelques moments régna dans le cercle chacun se sentait trop ému et craignait de parler. Mademoiselle d'Aleyrac, avec son doux visage dont l'expression était plus tendre encore, s'approcha de sa sœur.

— Je vous accompagnerai, Philis, je veux être près de vous dans cette épreuve : nous irons ensemble à Paris.

— Merci, merci, chère Marguerite, il me sera doux

de me sentir appuyée par vous, comme je le serai par Françoise. Occupons-nous des préparatifs indispensables. Mettons-nous en route le plus tôt possible, mais avant, monsieur le comte, racontez-nous les détails de ce déplorable événement : il faut que nous les connaissions tous.

M. d'Albon dit alors tout ce qui s'était passé la veille, la dénonciation du dragon, l'arrestation de M. de Mauges et du ministre, leur entrée en prison.

— Ce qui m'a fendu le cœur, ajouta-t-il c'est un pauvre vieillard, le gouverneur du comte, M. Nogent je crois. Lorsqu'il l'a vu arriver, il s'est jeté dans ses bras en fondant en larmes ; il s'est accusé d'avoir excité son zèle et de l'avoir forcé, pour ainsi dire, à devenir un enragé protestant. Vous n'avez jamais vu douleur et dévouement semblables. J'ai pris sur moi de les faire mettre dans la même chambre, tant ce vieil homme m'inspirait de pitié ; j'espère que messieurs du parlement ne démentiront pas cette indulgence.

— Monsieur le comte, interrompit Philis qui réfléchissait depuis un instant, ne serait-il pas possible que ma sœur et moi nous vissions M. Nogent ?

M. d'Albon fit un mouvement qu'il réprima aussitôt.

— Vous verriez alors M. de Béranger, mademoiselle, car ils sont dans la même chambre, je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— M. de Béranger ne consentira pas à me recevoir, il me croit coupable, il se figure que je l'ai trahi, répondit Philis en baissant la tête. Cependant je veux parler à M. Nogent.

La pauvre jeune fille le pensait ainsi. L'amour a des ruses envers lui-même. On se rend si difficilement

compte de ce qu'on éprouve; on fait si hardiment une démarche que l'on se figure dénuée d'intérêt. Une femme s'avoue à peine qu'elle veut chercher l'amant qui la fuit: elle invente des prétextes, des détours devant sa propre fierté, jusqu'à ce que la douleur puisse l'abattre et la vaincre, jusqu'à ce que l'orgueil s'éteigne dans les larmes et que l'amour reste seul maître de ces ruines.

M. d'Albon promet d'obtenir la permission demandée. Avant de s'en aller il dit à Philis, qui le reconduisait en lui recommandant encore sa requête.

— Je tiens à vous prouver, mademoiselle, que je mérite le titre d'ami, tel que vous avez daigné me l'offrir. Je vous sacrifie mes plus chers sentiments, mes désirs les plus impérieux. Puis-je espérer qu'au moins vous m'accorderez un souvenir, plus tard, quand nous serons séparés, quand vous serez heureuse:

— Je ne serai jamais heureuse, monsieur, dit-elle en secouant la tête, mais dans mes prières, dans mes chagrins, je me rappellerai ce que je vous dois, combien vous m'avez secourue, et combien j'ai trouvé en vous de généreuse pitié.

Le comte se retira. Il avait un parti pris d'héroïsme qui, dans un caractère comme le sien, devait le rendre capable de tout. Cette âme altière, exaltée jusqu'à la cruauté, était cependant capable des sentiments tendres et généreux. Il suivait avec une inflexible rigueur ce qu'il croyait son devoir: il ne cédait en rien de ce qu'il regardait comme ses droits: peut-être était-il vain et orgueilleux. En cette circonstance, cette vanité même dirigea sa conduite, et lui donna de la noblesse. Il voulait se montrer digne de Philis, il voulait en être admiré: il espérait qu'elle le regretterait peut-être un

jour, et il ne reculait devant rien pour arriver à ce but.

Dès le lendemain, mademoiselle de La Charce eut la permission qu'elle désirait. M. d'Albon la lui remit lui-même sans la moindre émotion apparente, et cependant son cœur battait à outrance, car la physionomie de la jeune fille trahissait ce qu'elle éprouvait de bonheur à l'idée de revoir celui qu'elle aimait

— Allez consoler, rassurer ce bon veillard, madame, dit le sénéchal : faites-lui connaître votre résolution, il espérera le salut de son élève, et il ne souffrira plus. Je vous assure que j'en serai presque aussi heureux que lui.

La prison était ouverte de midi à trois heures. Madame d'Urtis et mademoiselle de La Charce s'y rendirent : Philis tremblait en franchissant le guichet. On les introduisit, après les formalités nécessaires, dans une grande chambre voûtée, ayant une seule fenêtre à grille, éclairée en ce moment par un rayon de soleil. Au fond de cette pièce était un petit lit, sans rideaux : le pauvre M. Nogent restait sur cette couchette, car, abattu par l'âge et la douleur, il n'avait qu'à peine la force de se lever. Il ne s'aperçut pas de l'entrée des visiteurs, Philis jeta un regard inquiet autour d'elle : Raymond n'était pas là.

— M. Nogent, dit madame d'Urtis en s'approchant, ne voulez-vous pas voir d'anciennes amies ?

Le vieillard tourna la tête et fit un cri de surprise.

— Vous, madame ! s'écria-t-il, vous ici ! C'est le ciel qui vous envoie, vous m'écoutez, vous : vous le sauverez.

— Je viens ici pour cela, monsieur : croyez-vous donc que je ne sois plus sa sœur ?

— Oh! merci, mon Dieu! je puis mourir à présent. Mademoiselle de La Charce! Il venait d'apercevoir Philis. Vous aussi, c'est pourtant vous, hélas! qui l'avez livré.

Philis eut peine à retenir ses larmes : elle se plaça à côté du vieillard et le regarda avec une telle expression, qu'il sentit la conviction entrer dans son âme.

— Il le croit mademoiselle, il me l'a dit : c'est ce comte d'Albon qui vous aime, et qui, pour vous obtenir, a fait prendre mon pauvre enfant; il lui a ravi jusqu'à son dernier moyen de salut, moyen dont Raymond ne voudrait pas faire usage, mais que ses amis auraient employé pour lui. Le médaillon, vous savez? Si l'on pouvait le retrouver, seulement!

— Rendez plus de justice au comte d'Albon, monsieur, il a tout fait pour empêcher l'arrestation de M. de Mauges; et lorsque, malgré lui, il a dû s'y résigner c'est pour lui être utile qu'il lui a pris la lettre d'Agrippa d'Aubigné. Il nous l'a apportée, elle est entre nos mains, et nous partons pour Versailles, afin de la présenter à madame de Maintenon.

— Dites-vous bien vrai, madame?

— Pourquoi vous tromperais-je? Pourquoi vous donnerais-je un espoir qui ne se réaliserait pas. Oui, nous irons solliciter, pour celui que je regarde toujours comme le fils de mon père, malgré la différence de nos croyances. Notre voix sera entendue, je n'en doute pas, et Raymond sera rendu à la liberté, à la vie.

— J'entonnerai le cantique du prophète, je crierai : J'ai assez vécu, si je puis voir ce jour. Vous ne savez pas encore quels obstacles il vous reste à vaincre, et ces obstacles sont les plus terribles, car ils viendront de lui.

— De lui, de Raymond?

— De Raymond. Il veut, il souhaite ardemment le martyr : il est heureux de le voir approcher : il n'aime plus rien sur cette terre. Le nom de sa fiancée lui cause un tressaillement douloureux ; on l'avait mis près de moi, il a demandé, lui, à me quitter : mon zèle est trop tiède : mes regrets de l'avoir conduit à la mort, en l'empêchant d'imiter votre exemple, mon désir de le sauver, lui semblent des sacrilèges. Il est allé près de Jamin, dont la fouguese éloquence a trouvé le chemin de son âme. Il m'accuse de ne plus l'aimer, d'être rentré dans les voies charnelles, au moment où je dois confesser la foi du Christ et le soutenir dans son dernier passage, moi, le ministre du Seigneur. Mais, madame, vous le savez, vous, c'est mon enfant, c'est ce que j'ai de plus cher ici-bas, et je ne puis songer qu'en frémissant à le voir mourir si jeune. Me punisse le ciel de cette pensée, si elle est coupable!

— Non, non, elle n'est pas coupable, elle est naturelle à un cœur comme le vôtre.

— Je mourrai ferme et tranquille, c'est tout simple, et je consentirais à endurer toutes les tortures, si cela pouvait lui en éviter une seule. Dites-leur aussi cela, madame : je leur livre mes vieux membres à tourmenter, pourvu qu'ils épargnent Raymond ; ils n'ont rien à craindre, je ne me plaindrai pas.

— Mon cher monsieur Nogent, nous espérons bien vous sauver aussi !

— Ne pensez pas à moi, ne parlez pas de moi, ma sœur : vous rendriez peut-être la chose plus difficile.

— Laissez-nous agir, monsieur, nous ferons ce qu'il faudra faire.

— Et quand partez-vous ?

— Demain.

— Que Dieu soit avec vous dans votre voyage.

— Dites à Raymond que ses sœurs vont réclamer leur frère, dites-lui que nous l'aimons toujours comme autrefois, dites-lui qu'il ne refuse pas de vivre puisqu'il est aimé.

— Je le lui dirai.

— Monsieur Nogent, ajouta Philis des larmes dans la voix dites à M. de Béranger que si nos liens lui pèsent, il est le maître de les rompre. Puisque ses sentiments ne sont plus les mêmes, je lui rends sa foi. Quant à moi, je ne reprends pas la mienne, je ne la donne pas à deux hommes : tant qu'il vivra je serai sa fiancée ; si Dieu veut qu'il meure, je me regarderai comme sa veuve, et ce titre restera le mien.

— Mon Dieu ! s'écria le vieillard, que ne peut-il entendre cela ?

— Il me suffira que vous le lui disiez, monsieur, et vous le lui direz, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, oh ! oui, mademoiselle. .

En ce moment la clef tourna dans la serrure, on ouvrit la porte.

— Raymond ! murmura Philis.

— Il va donc vous entendre lui-même, ma sœur.

— Madame d'Urtis, mademoiselle de La Charce, se hâta de dire le vieillard.

Le comte hésita s'il devait entrer. Ce mouvement fut très-marqué pour tous : cependant il se décida. Son salut à madame d'Urtis et à Philis fut hautain et sec tout à la fois. Madame d'Urtis prit la parole.

— Je suis heureuse de vous voir, monsieur, dit-elle, et plus heureuse encore de vous prouver la ten-

dresse que je vous ai conservée. M. Nogent vous fera part de notre décision à votre égard : il vous dira combien vous avez été injuste envers une famille qui fut toujours la vôtre. Il vous dira surtout ce que nous attendons de vous en cette circonstance, et j'espère que vous le comprendrez.

— Oui, mon cher enfant, madame et mesdemoiselles ses sœurs qui sont vos sœurs aussi, partent pour Versailles demain, elles vont porter à madame de Maintenon le médaillon de votre aïeul, et demander votre grâce au roi.

Raymond tressaillit et regarda Philis jusques dans le fond de son âme.

— Madame et mesdemoiselles ses sœurs, reprit-il lentement ; celle-là aussi, demander ma grâce au roi ! c'est vraiment bien de la bonté ! Je ne veux pas de grâce.

— Vous ne voulez pas de grâce, mon fils ! ce n'est pas là le véritable esprit chrétien. Dieu nous ordonne de conserver notre vie par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, et non pas d'y renoncer.

— Dieu veut que je sois un martyr, il me fait cette faveur, je ne faillirai pas à ma vocation. Votre voyage est donc inutile. Redez-moi le médaillon, rendez-moi la lettre : ils sont à moi, ils m'appartiennent, on n'en peut faire usage sans mon consentement, et je n'y consens pas.

En prononçant ces mots, il y avait dans ses traits une exaltation fébrile, une sorte de béatitude sauvage qui donna le frisson aux deux dames. Philis joignit involontairement les mains : le désespoir le saisit, elle comprit que cet esprit indomptable ne se laisserait gagner par aucune prière.

— Ne le croyez pas, madame, partez, partez vite, s'écria M. Nogent, sauvez-le malgré lui. Voilà donc ce qu'il est devenu, maintenant !

— Nous agirons selon notre amitié et selon notre conscience, monsieur Nogent, soyez tranquille. Cette brebis égarée rentrera au bercail. Le bon pasteur ne a porte-t-il pas lui-même sur ses épaules ? nous sommes chrétiennes, nous, en même temps que nous sommes femmes : nous ne faillirons pas à notre devoir.

— Je ne puis vous imposer ma volonté, madame, poursuivit Raymond avec un sourire amer : je ne puis vous reprendre mon bien que vous retenez injustement : je ne puis, enfin, rien de ce que vous pouvez vous-même, je suis prisonnier. N'oubliez pas ceci seulement, car de ma personne je suis le maître, au moins ; n'oubliez pas que je ne consentirai jamais à la moindre concession, que je ne ratifierai aucunes promesses ; que si, en dépit de mes désirs, on me refuse la mort glorieuse où j'aspire, si l'on me chasse de cette prison, si l'on me sépare de mes frères, je lèverai de nouveau l'étendard de la foi ; j'appellerai les fidèles aux armes : je ne me soumettrai jamais à cet Achab gorgé de sang et de voluptés, qui nous poursuit dans ce que nous avons de plus cher. Mes yeux sont ouverts : ni séductions, ni menaces, ni tromperies, ne peuvent plus rien sur moi. Un jour j'ai été faible, j'ai failli renier ma croyance ; mon second père, ce ministre qui nous entend sait par quel vœu sacré je me suis relevé de cette faute ; rien, rien dans le monde ne me fera fléchir. Maintenant partez, vous êtes libres ; allez montrer à cette vieille Jézabel le souvenir de son aïeul, faites-la rougir de son apostasie : forcez-la à obtenir le pardon de celui qui devrait être son frère.

Allez je ne m'y oppose pas ; ce sera un triomphe de plus pour la cause des saints : on verra ce qu'ils sont et ce que sont devenus ceux qui les ont reniés : on verra de quel côté est le courage et la force : le Seigneur le veut ainsi, pour sa plus grande gloire, sans doute.

En achevant ces mots, il sortit sans rien ajouter. Madame d'Urtis le suivit des yeux en pleurant,

— Et c'est là Raymond, murmura-t-elle Raymond, cet enfant si beau, si doux, si reconnaissant. Voilà ce que votre fanatisme en a fait, monsieur.

Le ministre leva les yeux au ciel et ne répondit rien. Quand à Philibis, elle restait anéantie. Ce zèle farouche, cette indifférence pour elle, cet oubli de tout ce qui n'était pas sa folle extravagance, la confondaient, Elle pria sa sœur de la ramener à l'hôtel.

— J'étouffe dans ces murs, Françoise, je ne sais ce que j'éprouve, il me semble que j'ai le vertige. Hâtons-nous : si nous tardons encore, il forcera ses juges à le condamner. Oh ! mon Dieu, qu'il ne meure pas, ce serait horrible.

Madame d'Urtis renouvela ses recommandations à M. Nogent : elle assura que Raymond serait sauvé, quoiqu'il pût dire, et en quittant la chambre, elle laissa le pauvre veillard plus calme et plus rassuré.

XXI

D'ANCIENS AMIS

Le lendemain de bonne heure, madame d'Urtis, mademoiselle de La Charce et mademoiselle d'Aleyrac

montèrent en carosse et prirent la route de Paris. Les grands seigneurs de cette époque ne voyageaient pas comme ceux d'aujourd'hui. Ils avaient ce qu'on appelait un équipage, c'est-à-dire au moins deux voitures à six chevaux, des écuyers et des laquais à cheval autour d'eux, quelques-uns même y joignaient des pages. On marchait à petites journées, la poste étant regardée comme un moyen de transport très-fatigant et inutile, à moins d'un cas de vie ou de mort. En cette occasion, madame d'Urtis jugea convenable de l'employer : le temps pressait tellement qu'il n'y en avait point à perdre. Elles étaient ensemble dans une chaise à quatre places, leurs femmes les suivaient dans une autre : il fut décidé qu'on prendrait des laquais à Paris.

La première personne à voir était certainement madame Deshoulières. Philis obtint de sa sœur la permission d'aller chez l'illustre Sapho.

— Madame Deshoulières m'a toujours honorée de son amitié, vous le savez, ma sœur, je veux donc lui confier moi-même ma position. Elle nous tracera la marche à suivre ; elle nous fera protéger par ses grandes connaissances, et certainement nous parviendrons plus tôt par ce moyen.

— Allez, répliqua Françoise, je m'en rapporte en tout à votre prudence et à l'attachement de madame Deshoulières pour vous.

Il était minuit quand les voyageuses entrèrent dans Paris. A dix heures du matin, Philis arrivait chez la dixième muse du XVII^e siècle. De compte fait cependant, même à cette époque, on en pouvait nommer onze, car mademoiselle de Scudery avait reçu également ce titre et s'y croyait des droits au moins égaux à ceux de madame Deshoulières. Lorsqu'on annonça mademoi-

selle de La Charce, la mère et la fille s'élançèrent au-devant d'elle, en poussant un cri de joie.

— Quoi ! vous ici, mon illustre amie ? quel bonheur de vous revoir ! Vous venez sans doute jouir de votre gloire et remercier le roi de la justice éclatante qu'il vous a rendue ?

— Non, madame, j'ai quitté le Dauphiné pour une cause plus grave et plus triste, hélas ! Il ne s'agit pas de gloire, et si j'obtiens ce que je demande, je sacrifierai de bon cœur tout ce que je dois à Sa Majesté.

— Serait-il arrivé quelque nouveau malheur dans votre famille, mademoiselle ? Puis-je vous être bonne à quelque chose ? Disposez de moi, de mes amis, de ma maison, vous savez que je vous suis acquise.

— Permettez-moi donc, madame, de vous ouvrir mon cœur : aussi bien votre sagacité vous a déjà fait deviner une partie du secret que je confierai à votre amitié bienveillante. Vous savez que j'ai été promise depuis mon enfance au comte de Béranger : vous savez quelles circonstances fatales ont rompu cette union, et vous savez que, malgré cette rupture, je l'aime avec la même tendresse.

— Je sais tout cela, ma belle Philis, et j'ai souvent plaint ce pauvre comte d'Albon, qui s'obtinait à vous adorer malgré vous.

— M. de Béranger est resté protestant : il a émigré en Piémont. Égaré par le fanatisme des ministres, il s'est mis à la tête de l'insurrection dont le Dauphiné vient d'être le théâtre. Entré en France avant les armées de M. de Savoie, il espérait se joindre à elles et rétablir dans la province les franchises de l'édit de Nantes. Je savais que ce serait sa perte : j'ai tout fait au monde pour empêcher cette jonction, pour ruiner

des projets inexécutables, dans le but de le forcer à retourner sur ses pas avant de s'être compromis irrévocablement. Je n'ai que trop réussi, puisqu'il n'en a pas tenu compte; enfin, il est prisonnier à Nyons, et si je n'obtiens pas sa grâce, il périra victime de sa rébellion et de son aveuglement.

Le visage de madame Deshoulières se rembrunit.

— Oh! mademoiselle, que prétendez-vous là? Vous ignorez la cour, cela se voit de reste. Demander la grâce d'un protestant! mais il vaudrait mieux vous intéresser à un criminel d'État, je crois. La résolution du roi est inébranlable. Les duellistes et les religieux n'ont pas de pardon à implorer. On prétend que Sa Majesté l'a promis au lit de mort à la feue reine mère.

— Je sais, madame, que cela est difficile, pourtant je n'ai pas perdu tout espoir. Si vous daignez m'aider de vos conseils, me présenter à vos amis, mon nom et ma naissance aidant, je parviendrai peut-être jusqu'au roi, et alors je suis sûre qu'il m'écouterà. J'ai lieu de compter aussi sur la protection de madame de Maintenon : c'est pour elle un devoir de famille.

Elle montra alors le médaillon, et raconta les anciennes liaisons d'Agrippa d'Aubigné avec l'aïeul de M. de Mauges. Son amie l'écouta attentivement et sembla plus contente de ces renseignements nouveaux.

— Si madame de Maintenon veut se rappeler cet engagement presque sacré, elle peut tout : vous réussirez sans doute.

— Mais, madame, il faut nous hâter, le temps presse. Chaque instant qui passe est plus qu'une année de vie pour lui.

— Aussi allons-nous nous en occuper sur-le-champ.

Le maréchal de Vivonne n'est pas une bonne protection près de la marquise, je ne m'adresserai point à lui, mais le duc de Saint-Aignan sera heureux de nous servir. Le duc de Montausier s'est montré mon ami en toute occasion et certainement aujourd'hui, quand il s'agit de l'héroïne de ce siècle, il me secondera de tous ses efforts. Je ne suis pas riche, mademoiselle, vous le savez, j'ai plus d'une fois eu recours aux bontés du souverain, et ma muse a su souvent chanter, lorsque mon cœur était triste. J'ai composé une épître adressée à madame de Maintenon : je comptais la lui envoyer, afin de la bien disposer pour la prochaine demande que je serai obligée de faire. Je vais lui faire remettre ces vers dès ce matin, nous la trouverons plus gracieuse. Tenez les voici :

Toi dont la piété, la vertu, la sagesse,
 Sont les fruits d'un esprit et d'un cœur sans faiblesse!
 Que sans étonnement on ne peut regarder ;
 Toi que le ciel conduit et traite en favorite,
 Maintenon, pour qui vient de se raccommo-
 der
 La fortune avec le mérite,
 Daigne par tes divins regards
 Rassurer mon âme éperdue :
 La carrière où je cours ne présente à ma vue
 Que des périls de toutes parts.

— Et le reste ! Ceci lui prouvera combien je l'admire : comme toutes les personnes supérieures, la marquise aime à être admirée.

— Eh bien, madame, que dois-je faire ? pardon si je ne vous exprime pas tout ce que j'éprouve ; vous savez tout ce que votre génie m'inspire, mais dans ce moment je n'ai qu'une pensée.

— La voie la plus courte et la plus sûre, par conséquent, est de partir ce matin même pour Versailles :

nous y trouverons toutes les personnes dont nous avons besoin. Si madame votre sœur n'y met pas d'obstacles, nous nous y rendrons ensemble. Votre nom, votre réputation vous ouvrent les portes. Ce que je pourrai faire, je le ferai : ce qui ne me sera pas possible, vous le sera sans doute à vous. Je vais m'habiller, commander mon carrosse ; pendant ce temps prévenez madame d'Urtis, disposez tout et mettons-nous en route.

— Je ne saurais trop vous remercier, madame, et j'y cours. Oh ! si nous réussissons, vous m'aurez sauvé plus que la vie.

Philis trouva madame d'Urtis dans une grande impatience. Elle accueillit le projet de madame Deshoulières, et il fut convenu que pendant le voyage mademoiselle d'Aleyrac resterait avec son amie.

Madame Deshoulières n'était pas à Paris, dans son petit intérieur, aussi grande dame qu'en province, sous la protection du maréchal duc de Vivonne, commandant-général des galères, surtout lorsqu'il s'agissait de paraître à la cour, où son peu de fortune la forçait à faire mince figure. Elle obtint plusieurs fois des bienfaits de Louis XIV, et passait pour la femme la plus célèbre de son temps, j'entends de celles qui *gravissaient le Parnasse*. Aujourd'hui, en relisant ces vers que je viens de citer, et presque tous ceux qu'elle nous a laissés, à bien peu d'exceptions près, nous ne concevons pas cela. Certes, si on les compare aux vers de madame de Girardin, à ceux de madame Marceline Desbordes Walmore, ou à ceux de madame Anaïs Segalas, de madame Tastu et de bien d'autres femmes d'aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de reconnaître une supériorité immense aux modernes. Je dis plus,

sauf toujours quelques pièces devenues classiques, pas une de ces dames ne signerait de semblables rhapsodies. Pour expliquer l'indulgence du xvii^e siècle, il faut se dire qu'alors notre sexe s'occupait très-peu de littérature. Si l'hôtel de Rambouillet avait mis les précieuses à la mode, Molière les fit tomber et l'on arriva à l'excès contraire. D'ailleurs les précieuses n'étaient pas des poètes. Madame et mademoiselle Deshoulières sont les seules dont les œuvres ayent survécu à leur époque. Elles étaient de plus des personnes de condition, et sous le règne de la monarchie, des vers de gentilshommes avaient un double mérite. Quoiqu'il en soit, si madame Deshoulières brilla d'un grand éclat à la ville, elle fit peu d'effet à la cour. Son caractère, singulier assemblage de pruderie et d'affectation sentimentale, de bonté et de malice, lui attira cependant des amis. Elle sut les faire et les conserver, chose rare, surtout lorsqu'on affiche la supériorité et que l'on a besoin de tout le monde. Malgré cela, on la connaît après avoir lu attentivement ses poésies, où l'on trouve des oppositions frappantes. A côté d'une élégie amoureuse, on rencontre un madrigal coquet, puis une chanson bouffonne après une ode héroïque. Quelques pièces même sont d'une niaiserie incroyable, tels, par exemple, que ses couplets sur l'abbé Têtu. Ce qu'elle a certainement fait de mieux, ce sont ses Bergeries. Les moutons, les fleurs, les oiseaux, les prairies avaient de la grâce, chantés sur son chalumeau. Au total, comme auteur, madame Deshoulières est tout à fait du second ordre; comme femme, elle était bonne bien qu'affectée à l'excès. Son amour-propre ne connaissait pas de bornes, ainsi qu'il est aisé de le voir, particulièrement dans les

épîtres de ses chats et de ses chiens, où elle se prodigue l'encens le plus substantiel. Elle tenait beaucoup à la réputation, et conserva la sienne intacte, du moins en ce qui tient à l'apparence. Elle se contenta, en affaires de cœur, des *Bergeries*. Elle était belle, et elle eut des adorateurs en nombre ; plusieurs d'entre eux lui plurent, elle ne leur en donna cependant d'autres preuves que ses rondeaux, ses sonnets et quelques promenades au bord du fleuve du *Tendre*, qu'elle se garda bien de franchir. On ne retrouve chez elle rien de ce naturel charmant de si bonne compagnie, que nous présente madame de Sévigné, tout à la fois si spirituelle et si grande dame. Madame Deshoulières est, au contraire, guindée, roide, prétentieuse ; elle devait certainement avoir mauvais goût et être peu amusante, malgré sa gaieté et son talent.

L'excellent jugement de mademoiselle de La Charce lui avait fait comprendre ces différentes nuances, en dépit de son amitié pour la *onzième* muse. Elle remarqua parfaitement aussi qu'à Versailles, madame d'Urtis, toute provinciale et étrangère qu'elle fût, faisait une bien autre figure que son interlocutrice. Dès qu'elle se nommait, toutes les portes s'ouvraient ; l'attention se portait uniquement sur elle et sur sa sœur, et madame Deshoulières semblait oubliée. Le duc de Saint-Aignan reçut la solliciteuse avec la plus grande distinction : il se chargea de demander pour Philis une audience à madame de Maintenon, et il lui assura qu'elle ne lui serait pas refusée. En effet, dès le lendemain, après la messe du roi, à laquelle elle avait assisté, on l'introduisit dans le cabinet de la favorite. Elle avait désiré être reçue sans sa sœur ; elle se sentait assez forte de son amour et de son bon droit

pour ne pas être intimidée, et elle puisait dans son cœur une éloquence qu'elle se figurait irrésistible.

Lorsqu'on annonça mademoiselle de La Charce, madame de Maintenon ne se leva pas. Ensevelie sous ses coiffes noires, elle laissait à peine apercevoir son visage. Ses yeux brillaient néanmoins dans l'ombre comme ceux d'un chat, ils étaient encore magnifiques; et ses mains, la seule partie de toute sa personne qu'elle ne cachât pas, annonçaient par leur blancheur et par l'exquise perfection de leurs formes, le soin et la prétention dont elles étaient l'objet. La marquise répondit par une inclination de tête bienveillante à la profonde révérence de Philis. Elle ne la fit point asseoir, car elle laissait debout devant elle, même les princesses du sang. Madame la duchesse de Bourgogne seule avait la permission de prendre un siège. Quant à Madame, elle ne s'en faisait pas faute, car elle ne voulut jamais reconnaître la suprématie de la veuve Scarron. Cependant si l'entretien se prolongeait, ou si le roi était présent, la veuve Scarron daignait accorder un tabouret aux princesses qui se donnaient bien de garde de ne pas s'en montrer satisfaites.

— Approchez, mademoiselle, dit madame de Maintenon, après avoir longuement examiné mademoiselle de La Charce, et en reprenant sa tapisserie. Je suis charmée de voir l'héroïne du Dauphiné, la seconde Jeanne d'Arc; mais il me semble que vous êtes bien jeune pour tant de gloire.

— J'ai vingt-trois ans, madame.

— Beaucoup de vieux capitaines n'ont pas récolté autant de lauriers pourtant. Le roi vous doit beaucoup et il vous a récompensée comme vous aimiez à l'être, je suppose. Le duc de Saint-Aignan m'a dit néanmoins

que vous étiez venue solliciter quelque grâce et que je pourrais vous être utile. De quoi s'agit-il ?

— J'apporte à madame une relique de famille, une lettre de l'illustre Agrippa d'Aubigné, et je la supplie de vouloir bien la lire avant de m'écouter.

Au nom d'Agrippa, madame de Maintenon fronça le sourcil ; tout ce qui lui rappelait ce qu'elle déplorait comme des erreurs lui était désagréable ; néanmoins elle prit le médaillon que Philis lui présentait et en regarda longtemps les armoiries.

— C'est bien là l'écusson d'Aubigné, dit-elle enfin ; mais quel est cet autre, écartelé à sa gauche ? Je ne connais aucune alliance de ce genre.

— Aussi, madame, n'est-ce qu'une alliance d'amitié. Ces armes sont celles de l'illustre maison de Bé-ranger de Mauges. Et si vous voulez prendre la peine d'ouvrir la boîte, vous y trouverez la raison de cette alliance.

Madame de Maintenon rougit malgré elle, et fit un mouvement de tête comme si elle se rappelait quelque chose. Elle lut les lignes que j'ai citées plus haut, puis elle se leva, alla vers un meuble de boule dont la clef pendait à sa ceinture, fit jouer une serrure et sortit d'un tiroir un bijou absolument semblable à celui qu'elle tenait déjà à la main.

— Voici le pareil, si je ne me trompe, mademoiselle ; je l'ai toujours conservé, je n'en ai jamais fait usage, néanmoins.

Il y avait dans cette phrase quelque chose de peu encourageant. Personne n'ignorait dans quelle détresse s'était passée l'enfance de mademoiselle d'Aubigné, elle semblait dire ainsi que, puisqu'elle n'avait pas réclamé alors les secours promis par son aïeul,

elle trouvait singulier qu'on osât s'en souvenir. Philis le sentit, mais elle ne se laissa pas décourager.

— Depuis que cet écrin est dans la maison de Béranger, madame, le malheur n'a pas cessé de l'accabler un instant, et le médaillon n'a pas été ouvert.

— Et d'où est venue aujourd'hui cette preuve de mémoire ?

— C'est moi, madame, qui, confiante en votre bonté et désespérée, suis accourue vers vous comme vers la Providence.

— Êtes-vous donc parente de la maison de Béranger ?

— Non, madame, murmura Philis, en rougissant.

— Messieurs de Mauges sont restés huguenots, je crois ?

— Oui, madame, et le dernier descendant de cette famille va mourir, si vous ne le sauvez pas.

— Expliquez-vous, mademoiselle ; je ne puis vous comprendre.

Mademoiselle de La Charce raconta simplement, en peu de mots, mais avec des larmes dans la voix, l'histoire de Raymond et la sienne. Elle dit comment ils avaient été élevés ensemble, comment ils avaient été séparés. Elle passa légèrement sur ses victoires en Dauphiné, mais elle s'étendit beaucoup sur les nobles qualités du comte, sur le fanatisme de ceux qui l'égaleraient ; enfin, elle tendit les mains en suppliante vers celle qui pouvait tout en France et la conjura au nom de ce qu'il y a de sacré au monde d'écouter ses prières.

Madame de Maintenon se tut un instant, elle semblait réfléchir. Examinant tour à tour les deux mé-

daillons, reportant les yeux sur Philis, elle se leva et fit quelques tours dans la chambre.

— Ce que vous me demandez, mademoiselle, me plonge dans une extrême perplexité. Ma conscience me défend de m'intéresser à un huguenot ; cependant cette lettre... vos services... tout ce que vous venez de me dire...

Certes, madame de Maintenon fit grand tort à la France et à Louis XIV ; certes, son caractère est loin d'être sympathique aux âmes généreuse et franches, mais on ne peut lui refuser des qualités imminentes. Elle eut entre autres celles de ne jamais oublier ses amis, et lorsqu'elle fut presque reine du plus beau royaume de l'univers, elle combla de bienfaits ceux qui avaient secouru mademoiselle d'Aubigné et madame Scarron. Loin de rougir de son passé, elle en parlait souvent, hors son ancienne foi religieuse, qu'elle s'efforçait d'effacer de la mémoire des autres comme de la sienne. Elle se trouvait donc combattue entre son honneur de famille et son préjugé. Si la parole donnée par son aïeul était sacrée, les promesses qu'elle s'était faites ne lui semblaient pas l'être moins.

— Madame, s'écria Philis, écoutez votre cœur, votre bonté, sauvez, sauvez sa vie !

— Mademoiselle, reprit-elle aigrement, si vous n'étiez pas une héroïne, on pourrait vous reprocher une hardiesse un peu bien vive de parler ainsi pour un homme qui n'est ni votre frère, ni votre mari.

La jeune fille rougit jusqu'aux yeux et baissa la tête.

— Madame doit comprendre, murmura-t-elle, que si je ne la regardais pas comme tel, si je n'étais pas irrévocablement décidée à n'épouser que lui, je n'au-

rais point cette hardiesse. Je l'aime trop, mon amour est trop pur, trop noble, trop saint pour en rougir.

— Je réfléchirai, mademoiselle, on vous rendra ma réponse.

— Oh ! madame, le temps presse, votre secours arrivera trop tard.

— Est-il donc en jugement ?

— Pas encore : du moins il n'y était pas quand nous avons quitté Nyons. Les procédures sont courtes : il y a loin d'ici en Dauphiné ; pitié, madame, ayez pitié de moi.

Madame de Maintenon se sentit émue : Philis s'en aperçut, elle redoubla d'instance.

— Lisez ceci, madame, lisez cette phrase :

« Ma volonté expresse est donc que tous ceux qui portent ou porteront le nom d'Aubigné regardent comme des frères les descendants de la maison de Mauges, et qu'ils fassent pour eux ce que je ferai moi-même pour mon ami, ce qu'il fera pour moi. Que Dieu les récompense ou les punisse selon qu'ils exécuteront mes ordres et mes désirs ! »

— Vous l'entendez, madame, et voici la signature, le nom de ce héros, de votre aïeul, qui serait mort sur l'échafaud aussi peut-être, si M. de Béranger ne lui avait donné les moyens de fuir. N'oubliez pas cela, au nom de Dieu, au nom de votre salut éternel, au nom de tout ce que vous aimez.

Elle pleurait à chaudes larmes ; elle embrassait les mains de la favorite, qui la laissait faire, et dont le cœur desséché lui rappela sans doute qu'elle avait aimé aussi.

— Eh bien, poursuivit-elle, puisque vous l'exigez, nous essayerons. Le roi va venir : attendez-le ici,

vous lui parlerez devant moi, vous entendrez ce que j'ajouterai à vos paroles. Ne cachez rien à Sa Majesté, qu'elle lise dans votre cœur comme j'y ai lu moi-même. Quoique votre conduite soit peu conforme à la modestie régulière d'une jeune fille, il la comprendra. Vous n'êtes point une personne ordinaire et votre sentiment n'est pas coupable, puisque vous êtes libres l'un et l'autre. Je crains que nous ne réussissions pas. Le roi a toujours été inflexible dans ces sortes d'occasions. Pourriez-vous promettre la conversion de M. de Mauges ?

— Non, madame, hélas ! il a résisté à tous mes efforts, à tous ceux d'un respectable prêtre.

— Nous aurons bien de la peine alors.

Quelques minutes s'écoulèrent encore jusqu'à l'arrivée du roi. Madame de Maintenon, une fois la glace rompue, se montra pleine de bonne grâce ; elle donna à Philis différentes instructions sur la manière de se conduire, sur ce qu'elle devait dire à Louis XIV. Elle ne lui fit rien espérer tout à fait, mais elle lui promit son secours sans en assurer l'efficacité.

— Le roi sera surpris de mon insistance : c'est la première fois que je m'intéresse à un religieux : il comprendra peut-être mes raisons.

La porte du cabinet s'ouvrit et le monarque parut sur le seuil. Madame de Maintenon alla au-devant de lui, tenant par la main mademoiselle de La Charce.

— Sire, dit la marquise je veux être la première à présenter à Sa Majesté une personne dont elle a daigné reconnaître le mérite, une personne à laquelle la France entière doit des remerciements, car elle a sauvé le royaume, mademoiselle de La Tour du Pin de La Charce.

Philis fit la révérence, le cœur palpitant.

— Quoi ! si jeune et si belle ! répondit avec bonté Louis XIV.

— C'est aussi ce qui m'a étonnée, sire, mais elle est d'une maison où le mérite ne se fait pas attendre.

— Mademoiselle est un peu ma parente, si j'ai bonne mémoire. Isabelle de France a épousé un de ses ancêtres, et je ne sais pas jusqu'à quel point messieurs de La Tour du Pin nous ont cédé leurs droits sur le Dauphiné. C'est à mes descendants de faire en sorte qu'ils ne regrettent jamais de le voir entre nos mains.

— Sire, de tout temps ma famille a été dévouée à son pays et à ses princes.

— Je le sais, mademoiselle, et vous l'avez merveilleusement prouvé.

Le roi se taisait : madame de Maintenon et Philis, également embarrassées de le conduire où elles voulaient l'amener, gardaient aussi le silence : le hasard les servit mieux qu'elles n'auraient osé l'espérer.

— Vous avez là de singuliers bijoux, madame, reprit Louis XIV : ils me semblent d'une mode un peu antique. Ne peut-on pas en connaître la date ?

— Je serai trop heureuse d'en raconter l'origine au roi et comme je ne sais personne plus capable de résoudre une difficulté d'honneur et de conscience, je lui demanderai en même temps un conseil.

— Prenez garde, madame : pour ce qui regarde l'honneur, je me crois assez bon juge, mais la conscience n'est pas dans mes attributions, et le père Letellier vous serait bien plus utile que moi.

— Je prie néanmoins Sa Majesté de vouloir bien

m'écouter attentivement : elle verra que d'elle seule on peut prendre les avis dans cette circonstance.

La marquise narra alors, avec toute la finesse de son esprit et de son tact, l'histoire des deux familles de Mauges et d'Aubigné dont elle supprima les noms. Elle fit valoir, avec beaucoup de charme et de sensibilité, ce que la position de Raymond et de sa fiancée avait de touchant et de douloureux : elle appuya sur les paroles échangées entre les grands pères et sur le respect qu'on devait à ces traditions vénérables. Elle parla d'honneur, de délicatesse, de loyauté, de serments, et laissa dans une ombre éloignée la sévérité de la morale fanatique, bien faible devant l'humanité et les promesses. Elle fut enfin si éloquente et si persuasive que Philis eut bien de la peine à ne pas tomber à ses genoux pour la remercier.

Le roi hocha la tête lorsque madame de Maintenon eut fini son récit et frappant du doigt sur sa boîte à tabac, il semblait chercher sa réponse.

— Eh bien, sire, que conseillerez-vous à mon amie? Doit-elle mépriser les volontés de son aïeul, ou étouffer ses principes? peut-elle employer son crédit sans redouter de le compromettre?

— A la place de cette dame je demanderais la grâce et j'aurais la conscience bien tranquille, car je serais sûre de ne pas l'obtenir.

Mademoiselle de La Charce fut prête à défaillir : madame de Maintenon s'en aperçut et lui fit un signe d'encouragement.

— Le roi refuserait donc? reprit-elle.

— Vous savez, madame, que je m'en suis fait une loi.

— Quoi! même si je l'implorais cette grâce, si je

vous la demandais comme la faveur la plus éclatante et la plus entière que je puisse recevoir?

— Comment! vous, madame?

— Si j'amenais aux pieds de Votre Majesté cette jeune héroïne, à laquelle la France et le roi doivent leur plus belle province; si je disais : Je vous supplie, sire, au nom de mon aïeul Agrippa d'Aubigné, l'ami, le compagnon de votre illustre aïeul Henri IV, qui s'est engagé pour lui et sa postérité, qui a frappé de sa malédiction celui de ses descendants qui ne sacrifierait pas tout pour lui obéir. Si je disais encore, le comte de Mauges est le fiancé de mademoiselle de La Charce : c'est pour le sauver qu'elle a entrepris ce long voyage. Car son pur et chaste amour est le seul bien qui l'attache à la terre. C'est à l'honneur, au cœur de Sa Majesté que nous nous adressons toutes deux.

Mademoiselle de La Charce fondait en larmes : la favorite elle-même était émue : le roi se baissa pour relever la jeune fille et la marquise, presque agenouillée aussi.

— Mais madame, reprit-il, songez-y donc, un protestant!

— Oui, sire, un protestant. Ne peut-on en sauver un seul? ne peut-on essayer une fois si la clémence aura plus de pouvoir que la rigueur?

— Si je cède une fois cependant, ne serai-je pas obligé de céder encore. Chacun m'importunera; je serai assailli de toutes parts, et à quoi serviront les mesures énergiques que j'ai dû prendre, malgré ma répugnance? où nous conduira le sang versé jusqu'à ce jour?

— Le roi ne trouvera plus une circonstance sembla-

ble à celle-ci. Je ne me mêle jamais de ce qui concerne les religionnaires : Votre Majesté ne l'ignore pas, et après aujourd'hui cela ne saurait m'arriver. D'ailleurs, mademoiselle de La Charce mérite qu'on l'excepte d'une loi commune. Elle et moi réunies à vos genoux, n'est-ce pas une raison suffisante, même devant un tribunal rigoureux? Le roi ne se souviendra-t-il pas en cette occasion que lui aussi est gentilhomme?

Louis XIV si despote et si impérieux envers tout le monde, subissait néanmoins et à son insu le joug de l'habitude. Il obéissait *dans son ménage*, en semblant dominer encore, et cependant jamais la hautaine marque n'avait prié avec tant d'humilité et d'abnégation. Cette adresse de sa part, servit mieux la cause de Raymond, qu'une demande plus audacieuse. Le roi se crut maître et son amour-propre se sentit flatté de ne plus le sentir la chaîne contre laquelle il se révoltait souvent. Pourtant il hésitait. Il craignait ce précédent; il craignait surtout les reproches respectueux de ses conseillers, intéressés à soutenir la loi qu'ils avaient créée eux-mêmes. Madame de Maintenon qui lisait dans sa pensée lui offrit un faux-fuyant.

— N'y aurait-il pas un moyen, sire, de tout arranger? ne pourrait on fermer les yeux sur une évasion?

La fierté de Louis se révolta.

— Une évasion, un moyen caché! Ne suis-je pas le maître, madame? ma volonté n'est-elle pas toute-puissante? ai-je donc besoin de dissimuler quand il me plaît d'agir? Non, non, il est une manière plus digne de moi d'arriver au même but. Mademoiselle de La Charce jouit de l'estime et de l'admiration générale : nul ne saurait trouver étrange qu'on accordât à son mari ce qu'on n'accordera à personne. Bien plus,

je serais blâmé de blesser dans ses plus chères affections, celle qui a soutenu mon trône si violemment attaqué. Que M. de Béranger épouse mademoiselle de La Charce : qu'ils partent ensemble pour l'étranger, où mon intérêt les suivra : que l'héroïne du Dauphiné emploie la puissance de l'amour à amener la conversion du comte et qu'ils reviennent ensuite dans leur patrie, ils y seront toujours sûrs de ma protection.

— Que de grâce à vous rendre, sire ! que vous êtes bien le grand roi dans la clémence comme dans la guerre !

Philis pleurait, baisait les mains du roi, celles de madame de Maintenon et ne pouvait trouver une parole.

— Remettez-vous, mademoiselle, ajouta Louis : je me trouve heureux d'avoir pu vous rendre heureuse, car, je ne suis point ingrat. On prétend que les rois le sont tous, c'est une calomnie inventée par les ingrats qu'ils ont faits.

— Mademoiselle de La Charce a le cœur trop plein de reconnaissance : elle ne sait comment s'exprimer. Je vous remercie pour elle autant que pour moi. Mes ennemis, et mon zèle pour le service et la gloire de Votre Majesté m'en ont tant fait, hélas ! mes ennemis ne manqueraient pas de publier que je renie mes liens de famille, que je méprise la foi jurée : au moins vous m'avez mise à l'abri de leurs coups.

— Voici l'heure du conseil, madame, il se tient aujourd'hui dans mon cabinet. M. le Dauphin y assistera, je vous laisse avec mademoiselle, qui, j'espère se retire contente de moi. J'espère aussi la revoir bientôt avec le comte de Mauges, converti comme elle à la foi de ses pères. Il pourra s'attendre alors à tout

ce que le mari de mademoiselle de La Charce a le droit de demander au roi, qu'elle a si honorablement servi.

Louis XIV se retira avec un sourire agréable et partagé entre deux impressions, celle d'avoir fait une action louable et celle de s'attirer des récriminations de la part de son confesseur. Heureusement, madame de Maintenon le soutiendrait, et tout devait se taire devant ce formidable esprit. Le monarque n'avait pas encore été frappé de ces coups horribles qui rendirent ses dernières années si cruelles, il ne disait pas encore

« Quand j'étais roi ! » Cependant il se sentait déjà moins invincible moins omnipotent : il avait été vaincu !

Madame de Maintenon se retourna vers mademoiselle de La Charce lorsqu'elle eut reconduit le souverain.

— Eh bien, mademoiselle, vous devez être contente ?

— Oh ! madame, comment vous remercier ? je vous dois plus que la vie. J'ai cependant encore bien des obstacles à vaincre. Mon confesseur me permettra-t-il d'épouser un protestant ? Lui-même y consentira-t-il ?

— Je demanderai à M. le légat une dispense en votre faveur. L'ordre du roi est une excuse suffisante. D'ailleurs, la position apporte avec elle une excuse plus forte encore. Vous êtes trop bonne catholique pour craindre de vous laisser entraîner ; c'est vous, au contraire, qui serez l'apôtre, qui ramènerez la brebis égarée.

— Hélas ! une fois déjà j'ai nourri cet espoir ; j'ai dû y renoncer bien vite. Dieu veuille que je sois plus heureuse ! Je vais partir, madame, le cœur plein de vos

bontés, l'âme remplie de reconnaissance. J'espère que vous daignerez me permettre de vous rendre compte de mes démarches, vous qui m'avez si généreusement secourue.

— J'attendrai de vos nouvelles avec impatience. Quand vous mettez-vous en route?

— Demain, si c'est possible : le temps presse.

— Attendez un jour encore. Je vais faire partir un courrier ce soir, avec ordre de surseoir au jugement du comte de Béranger; il arrivera avant vous; vous pouvez être tranquille.

Philis ne savait comment remercier la marquise de tant d'obligeance. Ainsi que tous les cœurs secs, lorsqu'elle se décidait à être bonne, madame de Maintenon l'était entièrement, elle l'était à l'excès, elle s'imposait une tâche et tenait à la remplir dans tous ses détails. En congédiant la jeune fille, elle lui répéta : vous pouvez compter sur moi, et lui recommanda surtout le silence avec tout le monde, excepté avec madame Deshoulières, bien entendu.

— Je veux vous procurer un plaisir de plus, ajouta-t-elle; dites à votre illustre amie qu'elle aura une augmentation de pension pour mademoiselle sa fille; elle sera heureuse de l'apprendre de vous, et vous serez heureuse de le lui annoncer, n'est-il pas vrai?

Madame de Maintenon avait quelquefois de ces moments où elle se plaisait à montrer sa puissance; rien n'est complet en ce monde.

Madame d'Urtis et madame Deshoulières attendaient Philis avec une impatience extrême. Aussitôt qu'elles l'aperçurent, elles s'élançèrent au-devant d'elle et la questionnèrent toutes les deux à la fois.

— Eh bien, eh bien? s'écrièrent-elles.

— Embrassez-moi, mes amies; j'ai sa grâce. J'ai vu le roi; madame de Maintenon a été adorable : je suis trop heureuse.

— Chère sœur, chère Philis, que Dieu soit loué!

— Sa grâce dépend de lui, Françoise, la voudra-t-il?

— Et quelle condition lui est donc imposée?

— Celle de m'épouser.

— Vraiment, il serait bien difficile s'il refusait, s'écria madame Deshoulières; d'ailleurs ne vous aime-t-il pas?

— Hélas madame, il m'aimait.

Madame d'Urtis connaissait mieux que Sapho le caractère des protestants. Elle savait avec quelle rigidité ils combattaient leurs passions, avec quel courage ils bravaient le martyre : elle n'osa pas rassurer Philis et ne voulut pas l'affliger davantage : elle se tut, mademoiselle de La Charce répéta aussi le message dont elle était chargée pour l'illustre poète, dont la joie apporta quelque distraction à ses inquiétudes. Cette pauvre mère de famille avait grand besoin de ce secours. C'est à son infortune que nous devons sa plus jolie pièce, peut-être :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis, etc.

En revenant à Paris, madame Deshoulières essaya d'arracher Philis à sa rêverie par mille récits. Elle lui conta fort plaisamment les anecdotes de la cour et de la ville; mais la chère dame ne pouvait s'empêcher de parler d'elle-même, au milieu de tout cela, et de se

faire honneur de ses succès en tous genres. Son amour-propre était de la naïveté : on devait subir son éloge en subissant son esprit.

— A propos, dit-elle tout à coup, je ne vous ai point raconté ce qui m'arriva en quittant Montmaur, dans un château du Lyonnais où je passai une nuit. J'ai voulu être aussi une héroïne, afin de me rendre digne de votre amitié; mais ma bravoure eut une singulière fin. En me conduisant à mon appartement, la maîtresse du logis me montra une chambre, où prétendait-elle, un esprit se promenait chaque soir, et, depuis bien du temps, personne n'osait y habiter. Ce fut une raison pour me décider à tenter l'épreuve je voulus absolument coucher dans la chambre maudite, et, malgré les supplications de ma fille, j'y fis dresser mon lit. Vers, une heure du matin, j'entendis ouvrir ma porte. Je parlai, mais le spectre resta muet. Il marchait lourdement et s'avancait en poussant des cris lugubres. Le cœur me battait, je l'avoue; je tins bon néanmoins. Cependant mon courage fut près de m'échapper en entendant tomber une table et mes rideaux s'entrouvrir avec bruit. Un moment après, le guéridon, qui était dans la ruelle, fut culbuté et le fantôme s'approcha de moi. J'allongeai mes deux mains vers lui, très-résolue, à me défendre contre un corps palpable, ou à savoir à quoi m'en tenir sur sa nature aérienne. Je saisis deux oreilles longues et velues; il se laissa faire et poussa même une sorte de gémissement moins triste. Je n'osai pourtant retirer mes mains pour toucher le reste du corps, et je restai ainsi, jusqu'à l'aurore, dans cette pénible attitude. Je ne voulais point perdre le fruit de ma bravoure et laisser échapper mon revenant. Dès que le premier rayon pé-

nétra dans mon alcôve, je vis un honnête et pacifique chien, gravement endormi sur ses pattes de derrière, et je ne pus retenir un éclat de rire, en appelant tout le château. Cet animal intelligent, las de coucher à la belle étoile, venait chaque nuit chercher un asile dans cette pièce dont la serrure ne fermait pas bien. Que dites-vous de cette aventure? Ne vaut-elle pas vos campagnes, belle guerrière?

Phillis sourit tristement; son esprit était loin de là. Elle se croyait dans cette prison de Nyons, près de Raymond, le décidant à la suivre, le sauvant de cette mort affreuse. Elle cherchait les raisons les plus propres à le décider, les paroles les plus touchantes, les regards les plus expressifs, Elle hâtait de tous ses vœux ce départ, qui devait la rapprocher de lui. En vain ses compagnes de voyage employèrent-elles leurs efforts pour calmer son imagination; en vain la onzième muse chercha-t-elle de nouveaux contes, de charmantes et poignantes aventures : la jeune fille ne put y prendre part. De retour à Paris, elle se retira chez elle, et n'y voulut même pas supporter mademoiselle d'Aleyrac.

— Laissez-moi prier, répétait-elle.

La journée du lendemain se passa, et la lettre promise par madame de Maintenon n'arrivait pas. Phillis séchait d'impatience : le moyen de partir sans cela! le moyen de partir surtout sans le médaillon que la marquise avait retenu, et que Raymond ne manquerait pas de réclamer! Enfin vers le soir, un ecclésiastique se présenta. Il remit entre les mains de mademoiselle de La Charce un paquet et une lettre. L'un contenait la dispense des bancs et celle du légat, et le talisman

d'Agrippa d'Aubigné; l'autre renfermait quelques lignes seulement.

« Voici, mademoiselle, ce que je vous ai promis. Je souhaite que vous réussissiez dans votre entreprise, et que vous puissiez sauver cette pauvre âme. Si vos efforts étaient inutiles, lorsque vous aurez perdu toute espérance, entendez-vous bien, vous ouvrirez le médaillon; vous y trouverez une nouvelle preuve de mon intérêt pour vous. J'attends de votre bonne foi que vous ne prendrez cette mesure qu'à la dernière extrémité. C'est la seule preuve de reconnaissance que je veuille vous demander. — Adieu, mademoiselle: que le ciel vous garde! et comptez sur moi.

» MAINTENON. »

Deux heures après, les trois sœurs roulaient sur la route du Dauphiné.

XXII

LE JUGEMENT

Les voyageuses ne s'arrêtèrent que le temps indispensablement nécessaire: elles tremblaient d'arriver trop tard. Le comte d'Albon avait bien promis de tout employer pour retarder le jugement de Raymond; mais il n'était pas le maître, et le parlement pouvait presser le procès, malgré ses efforts. Le courrier de madame de Maintenon la rassurait quelque peu: cependant, tant de chances pouvaient retenir un courrier, surtout dans ces temps-là. Aussi en apercevant la cime des

montagnes, Philis tremblait d'impatience et elle arriva plus morte que vive, à l'hôtel de La Tour du Pin. Il faisait nuit, et le Suisse, en ouvrant la porte, salua tristement sa maîtresse que l'aspect sombre de la ville avait déjà frappée. Elle n'osait pas l'interroger, dans la crainte d'apprendre une mauvaise nouvelle; enfin madame d'Urtis prit la parole et questionna les domestiques.

Trois jours avant, Raymond, les deux ministres et plusieurs autres protestants avaient été jugés et condamnés à mort.

Mademoiselle de La Charce poussa un cri terrible, et fut prête à perdre connaissance. Ses sœurs la soutinrent jusqu'au salon, et son premier mot fut pour demander si le comte d'Albon ne s'était pas fait inscrire chez elles.

— Au nom de Dieu! Françoise, faites-le prier de venir sur-le-champ. Il doit y avoir un malentendu, une erreur. Madame de Maintenon ne m'a pas trompée, le roi m'a donné sa parole : il faut agir sans retard, si vous ne voulez pas que je meure.

Le comte d'Albon ne se fit pas attendre. Philis s'élança au-devant de lui aussitôt qu'il fut annoncé.

— Eh bien, monsieur, que signifient ce jugement, cette condamnation? n'avez-vous pas eu un ordre de Versailles pour suspendre toute procédure? Aviez-vous oublié votre promesse?

— Hélas! mademoiselle, j'ai tout fait pour vous obéir. Le parlement a passé outre, et le courrier n'est arrivé ici que quelques heures après l'audience. Messieurs auraient bien voulu m'avoir écouté, leur embarras est grand; nous y avons gagné au moins de faire suspendre l'exécution, c'est beaucoup. Et vous, quelles

sont vos nouvelles? Avez-vous obtenu cette grâce, si bien due à votre dévouement?

— J'ai la grâce à une condition : cette condition ne peut être divulguée qu'avec le consentement de M. de Béranger.

— Ce n'est pas son abjuration? car alors ce ne serait pas une grâce, reprit le comte en examinant attentivement les trois sœurs.

— Ce n'est pas son abjuration, non, monsieur, répondit madame d'Urtis d'un ton un peu froid.

— Ne puis-je pas aller à la prison ce soir? poursuivit Philis; il n'y a pas de temps à perdre.

— La prison est fermée, mademoiselle, et, pour aujourd'hui, c'est impossible. Demain, de très-bonne heure, je vous enverrai une permission et vous pourrez vous y rendre avec madame votre sœur. Disposez de moi en tout et pour tout, mademoiselle. Vous savez combien je suis heureux de vous servir.

Le comte avait un parti pris de générosité, pour ainsi dire un forfait avec son amour-propre, lequel cependant se révoltait quelquefois. Il renonçait sincèrement à Philis : il espérait peut-être se faire regretter un jour. Dans tous les cas il voulait le beau rôle, et l'amitié d'une pareille femme lui semblait encore un immense dédommagement. Notre nature n'est jamais universelle : il y a toujours du bon et du mauvais ; les illusions seules sont complètes ici-bas.

Malgré sa fatigue, Philis ne dort point : elle était levée et prête avant le jour. Le père Célestin, prévenu de la veille, se présenta de très-bonne heure. Il écouta, sans l'interrompre, le récit du voyage à la cour. Son ardente charité lui fit trouver des raisons d'espérance.

— Dieu est si bon, disait-il : il vous exaucera, ma fille : nous obtiendrons la conversion de ce malheureux. La Providence veut se servir de vous comme d'un instrument : vous le ramènerez à la foi. Allez donc avec courage : parlez à son cœur, puisque son cœur nous conduira à sa raison. Je ne crains rien pour vous : vous êtes forte, car vous avez déjà résisté à la tentation. Vous me trouverez ici à votre retour : je vais prier pour que vous réussissiez.

— Mon père, je ne sais à quoi le ciel me destine : mon sort est entre ses mains ; seulement je sais que ma vie va se décider tout à l'heure. Je serai toujours à Raymond, je lui appartiens ; s'il meurt, je suis veuve, et c'en est fait de mon avenir. S'il m'est rendu, je consacrerai mon existence à son bonheur et à son salut. Pour lui j'ai déjà bravé les dangers de la guerre : pour lui je ferai tout en ce monde et en vue de l'autre. Je crains sa décision, je crains la fermeté de son caractère, et puis m'aime-t-il encore ? Notre dernière entrevue a été loin de me le prouver. Je n'ai pas de courage contre lui, moi qui n'ai pas tremblé devant Louis XIV : nous sommes bien faibles lorsque notre cœur nous domine.

Madame d'Urtis et Philis se présentèrent à la prison aussitôt que les portes en furent ouvertes. Elles demandèrent d'abord M. Nogent, afin de connaître par lui les dispositions de Raymond, et de concerter ensemble la marche à suivre pour réussir.

— Étranges fiançailles ! disait la jeune fille à sa sœur, qu'il me faut débattre moi-même entre l'exil et l'échafaud. Hélas ! toutes les convenances du monde disparaissent devant ces horribles témoins ; la fierté

fait place à l'humiliation : on oublie les craintes et les subtilités, on oublie jusqu'à la douleur.

M. Nogent, bien que condamné à mort, avait conservé la chambre où nous l'avons vu. Les juges, cédant aux prières de M. d'Albon, lui montraient les égards dus à son âge et à son caractère. Sa faiblesse était telle d'ailleurs, qu'il ne quittait pas son lit. A l'aspect de mademoiselle de La Charce, il poussa un cri de joie.

— Vous voilà donc enfin ! Vous n'arrivez pas trop tard ; vous l'avez sauvé, je l'espère.

Philis était pâle comme un spectre : elle approcha du veillard, et lui montrant la lettre de madame de Maintenon :

— Il est sauvé, s'il le veut, monsieur. Lisez, croyez-vous qu'il le veuille ?

M. Nogent lut en silence et leva les yeux au ciel en joignant les mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! permettez-vous qu'il périsse !

Philis devint plus pâle encore.

— Il est donc toujours le même, monsieur ?

— Toujours. Jamin a laissé dans son âme la semence de l'exaltation. Mon fils ne m'aime plus, il veut mourir.

— Et qui lui parlera alors, monsieur ? Vous seul vous pouvez le convaincre pourtant.

— Vous, mademoiselle, vous, qui l'avez toujours aimé, car je vous crois maintenant. Qu'il vous croye de même, et il consentira à tout. Son amour l'a d'abord jeté dans la voie où il marche : son amour le ramènera.

— Moi ! moi ! lui parler, monsieur, moi, lui offrir

ma main afin qu'il vive ; s'il me préfère la mort ! continua-t-elle en rougissant.

-- Ce sera donc moi alors, interrompit madame d'Urtis. N'avons-nous pas été frère et sœur ? Je lui dirai la vérité et la vérité est toujours puissante.

— Gardez-vous de Jamin surtout, madame, Jamin veut être martyr, il ne voit que le martyr. Il oublie le commandement qui nous oblige à conserver notre vie. Son zèle est trop ardent : nous avons tous été ainsi : le danger de mon fils m'a rendu à la raison, mais lui, lui, il n'aime rien, il n'a jamais rien aimé ! Son âme est concentrée dans sa foi.

— Je parlerai seule à M. de Béranger. Ma sœur restera près de vous, monsieur. Je vous ferai prévenir ensuite, si j'ai besoin de votre secours, à l'un ou à l'autre. Soyez tranquille, Philis, je sais ce qu'il faut dire.

— Je m'en rapporte à vous, ma sœur, allez donc, allez, le temps s'écoule.

Madame d'Urtis se fit conduire à la chambre habitée par Raymond : elle le trouva assis auprès d'une table, la tête appuyée sur une main et lisant la Bible. Il ne se dérangea pas : seulement lorsqu'il s'entendit nommer il tressaillit comme un homme arraché à un rêve ou à une méditation profonde

— Madame d'Urtis ! dit-il avec émotion.

— Oui, moi, monsieur, moi, votre sœur et votre amie. J'ai besoin de causer avec vous : voulez-vous m'entendre ?

— Il me serait difficile de m'y refuser, répondit-il, avec un sourire amer. *Vos amis*, ne me permettraient pas de quitter la place.

— Mes amis sont les vôtres, Raymond : J'ai su les

rendre tels. Il dépend de vous d'en ressentir les effets.

Il sourit encore du même sourire.

— Une séduction, des promesses! je croyais être à l'abri de ces vulgaires tentations : il me semblait les avoir épuisées. De quoi s'agit-il cette fois?

— Si vous avez oublié le passé, si vous en éloignez le souvenir, nous ne sommes point ainsi, nous, monsieur. Nous avons fait pour vous ce que nous eussions fait pour le vicomte de La Charce : nous sommes allées demander votre grâce au roi, et nous l'avons obtenue.

— Vraiment! cela est bien généreux de sa part et de la vôtre, madame.

— Nous l'avons obtenue, vous dis-je, vous serez libre à l'instant même, si vous le voulez.

— Et par quelle infamie dois-je racheter mon supplice? par une abjuration sans doute.

— Non, monsieur, on ne vous demande pas un pareil sacrifice.

— Ah! ah! poursuivit-il étonné. Quoi donc alors? une trahison, l'abandon de mes amis? j'ai à choisir parmi les lâchetés.

— Ce n'est pas cela encore : la condition qu'on vous impose ne compromet ni votre croyance ni vos principes.

— Faites-la donc connaître, madame : nos bourreaux ne nous ont pas accoutumés à tant de délicatesse, et cette clémence singulière doit recouvrir un piège.

— On ne désire qu'une chose, c'est de vous voir tenir vos serments : c'est de contracter une union avec celle que vous avez tant aimée et qui vous fut promise dès l'enfance.

Raymond devint effroyablement pâle et ne répondit pas. Quelques secondes après il reprit lentement.

— Quoi ! c'est là tout ce que le tyran exige !

— Le mari de mademoiselle de La Charce a droit à toutes les bontés du roi. S'il est de la religion on fermera les yeux sur ses principes ; il pourra quitter la France, avec sa femme, et aller attendre à l'étranger des temps meilleurs. Là encore il seront protégés : leur repos est assuré à jamais, le ciel fera le reste.

— On ne veut que cela ! c'est peu de chose vraiment ! la vengeance est raffinée et je n'attendais pas moins de cette Babylone immonde où vous êtes allées plaider ma cause. Qu'est-ce après tout ? on ne me tuera pas si je donne mon nom à l'héroïne du Dauphiné, à celle qui a chassé les ennemis de la France. Il me semble que cette gloire est assez belle, sans qu'elle ait besoin d'y ajouter celle de m'avoir attaché à son char de triomphe : aussi ne la lui donnerai-je pas et je refuse.

— Vous refusez, monsieur. Au nom du ciel pensez à ce que vous allez faire : pensez à ma sœur.

— Oh ! vous allez me dire que je tiens la vie de mademoiselle de La Charce dans mes mains : vous allez me dire qu'elle n'a rien fait que par amour, que si je meurs elle mourra. Je connais ces phrases, madame : mademoiselle d'Aleyrac ne me les a pas épargnées : je les ai crues une fois. Vous conviendrez qu'avec la meilleure volonté du monde il me serait difficile d'y être pris de nouveau.

— Mademoiselle d'Aleyrac vous a dit la vérité, monsieur. Malheureusement pour elle, pour nous tous, Philis n'a jamais aimé que vous ! elle a refusé tous les partis, elle a consacré son existence à sa première, à sa seule affection. Il est facile de nier les bienfaits lorsqu'on veut être ingrat : cela épargne les frais de reconnaissance.

— Oh ! oui madame, je dois beaucoup à mademoiselle de La Charce, en effet : elle a voulu faire de moi un renégat comme elle, et lorsque faible et crédule j'allais abandonner la foi de mes pères, elle se réjouissait avec mes ennemis, elle riait de ma folie. Plus tard elle est devenue la maîtresse de celui qui avait failli me donner la mort, de notre plus ardent persécuteur. Afin de lui plaire sans doute, elle a pénétré jusque dans notre camp, et là, à l'aide d'une comédie infâme, elle m'a séduit, trompé de nouveau. Elle nous a ravi notre dernier espoir, elle nous a fait massacrer et disperser après ses exploits contre nos alliés. Ce n'est pas tout : sa haine m'a poursuivi dans mon dernier asile : c'est par son amant que j'ai été arrêté, c'est son amant qui a pressé notre jugement à tous ; et sans doute maintenant, espérant m'abuser encore, elle veut prolonger mon supplice en m'arrachant à l'échafaud. Je ne sais quel piège maudit cache votre proposition ; mais venant d'elle je la repousserai toujours : ma perte doit en être la suite.

— Oh ! Raymond ! Raymond ! s'écria madame d'Urtis, en fondant en larmes, est-ce bien vous que j'entends ?

— Oui, c'est moi, tel que l'exil et la persécution m'ont fait. C'est moi dont l'âme ulcérée n'a trouvé de refuge que dans ma croyance : c'est moi qui, désabusé de tout, appelle à grands cris le martyr pour finir une vie de douleur et de déception.

— Ecoutez-moi, croyez-moi, je vous en conjure.

— Vous parlez à un cadavre, madame : vous ne parviendrez pas à m'émouvoir,

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? comment arriver à son cœur. Non, Raymond je ne vous dirai pas

ce que Philis a fait pour vous, puisque vous vous refusez à l'entendre. Je vous dirai seulement regardez! où est-elle? dans cette prison. Qu'est-ce qui l'occupe? vous, vous seul. Qu'est-elle allée implorer à la cour? votre grâce. Quelle est son unique pensée? vous, vous et toujours vous, ingrat.

— Madame, elle est ici, dites-vous?

— Elle est ici, elle est chez M. Nogent : elle va vous répéter elle-même ce que je ne puis plus vous répéter et vous l'entendrez peut-être. Veillez appeler mademoiselle de La Charce, continua-t-elle, en courant à la porte du corridor, où se trouvait un guichetier : qu'elle vienne, qu'elle vienne tout de suite!

M. de Béranger était retombé sur son siège dans l'attitude de la prière. Au geste de madame d'Urtis, il se releva vivement

— Je ne veux pas la voir, je ne la verrai pas : aucune loi m'y force : vous abusez de votre position, madame.

Philis entra avant qu'il eut achevé sa phrase : elle resta interdite sur le seuil, à l'aspect du comte furieux qui se reculait vers la fenêtre. Il y eut un moment de silence qu'aucun d'eux n'osa rompre. Philis respirait à peine : elle se sentait faillir en ce moment solennel : elle comprenait vaguement ce qui venait de se passer. Le regard baissé vers la terre, elle ressemblait à une coupable, elle, cette noble créature, pure et irréprochable devant Dieu et devant les hommes. C'est qu'elle tremblait d'être moins aimée et que pour une femme aimante, c'est le premier, le plus grand des malheurs.

Madame d'Urtis intervint enfin entre ces deux êtres,

que leur amour rapprochait en dépit de tout ce qui s'élevait entre eux.

— Ma sœur, j'espère encore en vous ; ma voix a été impuissante, il veut mourir.

— Raymond ! s'écria la jeune fille, à qui ce mot rendit son énergie, Raymond, cela est-il vrai ?

Elle s'était approchée de lui, et il restait debout, les yeux fixés sur le livre saint, comme pour y chercher du secours. Philis joignit les mains et inclina la tête : elle était admirablement belle ainsi.

— Raymond, vous êtes cruel : vous fermez vos yeux pour ne point voir ce qui est pourtant l'évidence. Mon amour pour vous est hors de toutes bornes, hors de toute raison. Il m'a fait braver les usages et les lois de mon sexe et de mon rang. Que puis-je faire de plus pour obtenir votre vie que de vous donner la mienne ? Je ne me justifierai pas : toute justification serait au-dessous de moi. Ensuite, si vous vouliez me regarder, si vous vouliez m'écouter avec votre cœur, vous seriez persuadé bien vite.

— Monsieur, reprit madame d'Urtis, elle est au désespoir et elle vous aime.

— Non, non, interrompit le comte, sans changer d'attitude. Mademoiselle, vous m'avez assez trompé, je ne vous croirai plus. J'appellerai à mon aide mes souvenirs et ma foi. Laissez-moi ; ne troublez pas mes derniers moments. L'heure approche où votre haine sera satisfaite, car vous me haïssez, et pourquoi ? grand Dieu !

Cette âme de fer s'attendrit à cette pensée : il cacha sa tête dans ses mains et étouffa un soupir.

— Moi, Raymond, moi, je vous hais, moi qui n'ai pas eu une pensée, depuis que je pense, qui ne fût

une pensée d'amour pour vous; moi qui vous ai gardé ma foi au milieu des écueils de tout genre, et qui aimerais mieux mourir que d'y manquer; moi qui viens vous demander à genoux de vivre pour que je vive, lorsque, justement blessée de vos refus et de vos soupçons, je devrais vous fuir à jamais. Que vous faut-il de plus, Raymond? Quelles preuves voulez-vous encore? Vous, ingrat, vous doutez de cet amour! Il n'a que trop éclaté à tous les yeux, hélas!

M. de Béranger restait dans la même attitude : sa respiration pressée indiquait seule son agitation : un combat horrible se livrait dans son cœur.

— Raymond! Raymond! murmurait-elle, écoutez-moi!

— Pourrez-vous vous justifier? reprit-il d'une voix si basse, qu'il semblait parler malgré lui.

— Me justifier! et de quoi?

— M'avez-vous toujours aimé?

— Toujours, toujours.

— N'avez-vous pas accueilli mon rival, mon ennemi? ne m'avez-vous pas livré à lui? n'est-ce pas pour vous plaire, pour rendre vos liens indestructibles qu'il m'a mené à la mort?

— Moi, Raymond!

— Ne m'avez-vous pas trompé au camp de l'Éternel? n'avez-vous pas trahi vos frères, ne m'avez-vous pas trahi moi-même? n'avez-vous pas chassé du royaume mes alliés, ceux qui voulaient m'aider à reconquérir notre indépendance et nos privilèges?

— Je n'ai jamais trompé personne, monsieur. J'ai agi suivant ma conscience, suivant mon amour surtout : j'ai voulu vous forcer à abandonner des projets coupables et dangereux. Je suis sortie de ma position

de femme, de jeune fille : je me suis mise à la tête d'une armée, pour vous défendre, pour que vous ne soyez pas victime de votre zèle trop ardent et trop exalté. J'ai risqué ma vie avec bonheur, en songeant à vous : je l'aurais donnée mille fois pour vous épargner une souffrance, est-ce donc là vous haïr, monsieur, et appelez-vous de la haine un sentiment si fidèle et si dévoué ? Que serait donc l'amour alors !

— Mon Dieu ! répétait le jeune homme, en joignant les mains, me pardonneriez-vous de la croire ?

Il la regarda alors et il oublia tout. C'était bien ce même visage, si beau, si plein d'expression et de grâce ; mais ses traits amaigris, ses joues pâles, ses yeux gonflés de larmes, ne laissaient pas en doute ce qu'avait souffert mademoiselle de La Charce.

— Philis ! s'écria-t-il, Philis ! par pitié ne me trompez pas dans un pareil moment !

— Oh ! Raymond, quels malheureux ont pu vous inspirer une pareille méfiance ! Comment vous plaindre assez !

— Oui, je suis à plaindre, car je doute de tout. Je ne crois qu'en mon Dieu et lui seul me soutient. Si je l'offense en vous écoutant, si vous me trahissez encore que me restera-t-il après ?

— Raymond, m'aimez-vous encore ?

— Si je vous aime ! Philis, oui, je vous aime : malgré moi, malgré mes promesses, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.

— Nous pouvons encore être heureux alors. Vous le savez, un mot de vous et ces portes s'ouvrent, et vous êtes rendu à la liberté, à l'amour.

— Philis ! Philis ! ne me tentez pas !

— Nous irons transporter la patrie sous un ciel

étranger, que nous importe ! Nous y serons ensemble : nos amis viendront nous voir, et qui sait d'ailleurs ce que l'avenir nous réserve ? Il y aura des temps meilleurs.

— Vivre près de vous, Philis, vous posséder, vous nommer ma femme ! Oh ! beau rêve de mes jeunes années êtes-vous donc revenus ? Est-ce vrai, est-ce bien vrai, m'aimez-vous ? m'appartiendrez-vous ? quittez-vous tout pour me suivre en exil ?

— Je vous suivrai, Raymond, je vivrai de votre vie, je mourrai de votre mort. Je suis à vous, comme j'ai été à vous depuis que j'existe, et rien ne me séparera de vous maintenant.

— Ma bien aimée ! ma Philis ! pour la vie réunis donc !

— Oh ! mon Dieu il m'est enfin rendu. Oh ! que je vous remercie !

Il y eut un moment de silence, pendant lequel ils résumèrent un bonheur complet. Ce bonheur n'a pas d'expression : il se sent, il ne peut se rendre. Le corps est trop faible pour le supporter : il élève l'âme presque à la hauteur divine, c'est un reflet du ciel.

Mademoiselle de La Charce raconta alors à M. de Béranger ce qui s'était passé depuis leur séparation au couvent à Nyons. Elle ne lui cacha ni l'amour du comte d'Albon, ni les démarches qu'il avait faites près d'elle, mais elle lui montra en même temps d'une manière si claire combien elle était occupée de lui seul : elle lui prouva si évidemment qu'il était le but unique de ses actions, qu'il ne put retenir un cri de passion et de joie et que, se jetant à ses genoux, il lui demanda pardon de tous les chagrins dont il l'avait accablée : il lui demanda pardon de son injustice et se

montra plus impatient de réparer ses torts qu'il ne l'avait été de la repousser loin de lui. L'amour reprenait ses droits sur le fanatisme, il redevenait jeune, il redevenait gentilhomme; c'était le Raymond d'autrefois et non plus ce délirant sectaire qui repoussait jusqu'au souvenir. Philis se sentait renaître, elle tendit la main à sa sœur en souriant :

— Françoise, lui dit-elle, je suis trop heureuse!

Ils rappelèrent alors les projets, du passé. Ils arrangèrent leur avenir et madame d'Urtis les aida de ses conseils plus calmes.

— Ne peut-il sortir aujourd'hui de cette prison? ne pouvons-nous partir demain? demandait Philis.

— Cela ne se peut ainsi, il faut d'abord que vous soyez unis, ici même : l'ordre est formel.

— Unis dans ce lieu si sombre, ma sœur, oh! c'est un mauvais présage!

Raymond se taisait, sa physionomie s'était rembrunie à ces paroles.

— Prenez garde, Philis, reprit Françoise, à voix basse, ceci est bien délicat.

La porte s'ouvrit précipitemment et le révérend Jamin fut introduit. A son aspect la scène changea subitement : le comte rougit jusqu'aux cheveux : les deux femmes se regardaient toutes tremblantes. Il s'avança jusqu'au milieu de la chambre et se tournant brusquement vers son compagnon, et lui demanda ce que signifiait la présence de ces moabites?

— Vous ne répondez pas, fils dégénéré d'un noble père : je dois donc croire ce que je viens d'entendre. Voici la rénégate, l'impie Dalila, pour laquelle déjà vous avez été bien près de vous perdre. Elle vient vous tenter encore au moment du martyre : elle veut vous

arracher votre couronne et vous rejeter dans sa voie d'infamie.

— Monsieur, répliqua madame d'Urtis, nous sommes ici par l'ordre du roi : nous avons à nous entretenir avec le comte de Béranger : nous vous prions de nous laisser seuls.

— Cette chambre est la mienne, je l'ai toujours habitée avec ce faible roseau auquel mon appui est si nécessaire, et je mourrais plutôt que de l'abandonner au péril qui le menace. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant amèrement, ne sommes-nous pas emprisonnés, suis-je le maître de vous obéir ?

— Monsieur, dit résolument Philis qui s'était levée, M. de Béranger ne doit pas mourir. Je suis venue ici pour le sauver : je le sauverai, et vous n'aurez pas la barbarie de le livrer à ses bourreaux.

— Le sauver, le faire sortir de cette prison, lorsque le plus beau moment de sa vie est si proche, lorsque la gloire et l'éternité l'attendent ! je n'y consentirai jamais, je dévoilerai tout à nos geôliers.

— Nous n'avons rien à cacher, monsieur : c'est par l'ordre du roi, je vous le répète, que le comte deviendra libre.

— Malheureux ! s'écria le fougueux ministre, aurais-tu donc consenti à abjurer ?

Raymond releva fièrement la tête.

— Il ne m'a pas même été demandé pareille abomination.

— A quelle condition alors as-tu obtenu ce qu'ils appellent ta grâce ? que te donnent-ils en échange du martyre ?

— Ces conditions doivent rester secrètes entre M. de Béranger et nous, répondit vivement madame d'Urtis.

— Et ne me les confieras-tu pas, toi, malheureux enfant? ne saurai-je pas de toi sur quelle faute je dois pleurer, quelle faiblesse je dois maudire?

— Mon frère, interrompit Raymond, il n'est pas nécessaire de feindre. Vous connaissez tous les sentiments de mon cœur : vous savez quel amour a combattu si longtemps mes saintes promesses? j'ai cru en avoir triomphé, je m'abusais, mon zèle n'était que de la rage, que de la jalousie. Je voulais mourir parce que je ne me savais plus aimé, non pas pour confesser ma foi; je l'ai revue, je lui ai entendu me dire qu'elle n'avait pas cessé d'être à moi, qu'elle pouvait m'appartenir encore : je veux vivre, je veux vivre pour elle et avec elle. Ma religion me sera toujours sacrée, mais Dieu ne peut m'ordonner de fuir une femme qui me fut destinée dès l'enfance, mon premier, mon unique amour, lorsqu'elle est sans reproches, lorsqu'elle m'aime, lorsqu'elle a tout fait pour moi. Je resterai chrétien, mais je deviendrai son époux.

— Qu'entends-je! est-il possible!

— Je ne me crois pas coupable en agissant selon mon cœur, selon mon honneur, selon mes promesses.

— Et qui bénira cette union? Sera-ce moi, le ministre fidèle qui étendrai les mains sur une parjure, sur la plus grande ennemie de ma foi? ou bien Raymond s'agenouillera-t-il devant les idoles papistes.

Le comte baissa la tête.

— D'ailleurs il en coûtera si peu de chose à sa conscience! Qu'importe une cérémonie, une formalité à celui qui a dit : Je ne me laisserai plus séduire par cette femme, fussé-je au pied de l'échafaud j'y monterai pour la fuir. Je ne l'écouterai, je ne la reverrai

jamais : j'en jure par la mémoire de mon père, par mon honneur, par tout ce que j'ai de cher et de sacré au monde

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le jeune homme.

— Tout est perdu ! continua Philis.

— Oui, c'est une phrase en l'air, c'est une parole qu'il est facile d'oublier, de rompre, surtout lorsqu'elle a été prononcée en face du conseil des anciens, devant nos frères presque tous martyrs ou proscrits, pour la même cause que tu vas abandonner.

— Avez-vous dit cela, Raymond ? s'écria Philis, n'est-ce pas une infâme calomnie ?

— Je l'ai dit, c'est la vérité.

— Tu le vois, cette femme elle-même, toute renégate qu'elle a été, n'ose pas croire à tant de faiblesse de ta part : elle se tait devant ce serment solennel.

— Je ne pense qu'à sauver sa vie, répliqua-t-elle : je pense qu'il va mourir, et si vous l'aimiez vous seriez comme moi. Voulez-vous donc le tuer ?

— Je veux qu'il reste digne de son nom, digne de mon amitié, digne de la religion qu'il professe : je veux qu'il aille au ciel où ses frères l'attendent, où je le suivrai. C'est ainsi qu'on aime, c'est ainsi qu'on le prouve et non pas en conservant une existence périssable, en la conservant au prix d'un parjure. Il m'écoutera.

— Raymond, au nom de notre amour, au nom de ma vie, venez, quittons cette chambre, on vous en trouvera une autre jusqu'à demain. Vous savez que vous avez promis, vous viendrez avec moi.

— Il a promis aussi à ses frères : catholiques et protestants l'accuseront s'il ne tient pas son serment ; il sera méprisé, couvert de honte : de la

sorte vous le trouverez plus digne de vous, sans doute.

— Il est digne de moi, digne de tout ce qu'il y a de plus noble au monde, monsieur. Raymond, Raymond, dites-lui que vous m'appartenez maintenant : dites-lui que vous ne voulez plus l'entendre.

— Philis, je suis un misérable, un malheureux placé entre deux trahisons, deux parjures mais vous, vous me pardonnerez et le monde est sans pitié. D'ailleurs, Dieu et ma conscience l'exigent.

— Quoi ! quoi ! vous m'abandonnerez, vous ne voulez plus me suivre ?

— Hélas ! vous dis-je, j'ai juré, j'ai juré sur la mémoire de mon père, on vous l'a dit, mon amie : j'ai juré devant mes frères et ils diront que j'ai brisé mon serment parce que j'ai eu peur de mourir.

— Qu'importe ce qu'ils diront ? il faut que vous viviez.

— Qu'importe ce qu'ils diront... c'est vous, Philis, qui parlez ainsi, vous pure et noble fille de cette grande maison dont la foi fut toujours sans tache : c'est vous, élevée à l'école de l'honneur, qui oseriez changer votre nom contre le mien lorsque je l'aurais souillé. Cela n'est pas possible : vous ne songez pas à ce que vous êtes, à ce que je suis, à ce que nous deviendrions tous les deux, si la voix loyale qui m'a rappelé à moi-même n'était pas venue à mon secours.

— Mon Dieu ! ma sœur, joignez-vous à moi, fléchissons-le ; c'est son arrêt de mort qu'il prononce, c'est le mien : je ne vivrai pas sans lui.

— Vous vivrez, mon amie, vous vivrez pour montrer au monde ce que peuvent un grand courage et un noble amour.

Philis pleurait à chaudes larmes, madame d'Urtis pleurait aussi ; toutes les deux se taisaient, car elles comprenaient à merveille que devant un serment solennel, il n'y avait rien à prétendre. Elles connaissaient trop Raymond, elles étaient elles-mêmes trop imbuës des principes inculqués alors à toute la noblesse, pour ne pas avoir combien une telle parole est sacrée. Jamin triomphait, son zèle farouche se glorifiait de sa victoire, il croyait avoir retrouvé sa puissance. Le comte réfléchissait profondément.

— J'ai fait ce serment, dit-il, comme se parlant à lui-même je l'ai fait parce que je l'avais injustement accusée : j'en dois être puni. Mais elle ! elle ! cet ange irréprochable doit-elle donc souffrir ainsi ? Mon Dieu ! le voulez-vous ? mon frère, Dieu l'exige-t-il de moi ?

— Cette femme, que tu appelles un ange, a renié sa foi et son Dieu ; elle a trahi ses frères, elle souffre maintenant, car la main du Seigneur est appesantie sur elle ; c'est justice, et je te le répète, le ciel se venge de son apostasie.

— L'heure approche où nous devons sortir, M. de Béranger : votre résolution est-elle prise, irrévocablement prise ? Refusez-vous la main de ma sœur ? demanda madame d'Urtis, qui, seule, avait conservé sa présence d'esprit.

— Vous le savez, madame, hélas ! hélas ! cette douleur est au-dessus de mes forces.

— Eh bien, Philis, il nous reste encore un moyen, le médaillon... la lettre de madame de Maintenon vous le demande.

— C'est vrai, je l'oubliais, mon Dieu ! je pensais donc plus à mon amour qu'à sa vie !

Elle tira le bijou de son sein et allait l'ouvrir : Raymond l'arrêta.

-- Quoi que vous alliez trouver ici, quelque chose qui vienne de celle que vous venez de nommer, je le refuse d'avance.

— Bien, mon fils, je vous retrouve.

Mademoiselle de La Charce fit jouer néanmoins le secret et déploya d'abord la lettre d'Agrippa d'Aubigné, puis un laisser-passer et un ordre secret d'obéir en tout aux commandements de mademoiselle de La Tour du Pin de La Charce, ou à toute autre personne qu'elle déléguerait à sa place. Ces deux feuilles de papier très-fines étaient accompagnées d'un billet de la favorite, contenant ces mots :

« Je veux vous aider jusqu'à la fin. Vous pouvez facilement faire sortir de France M. de Béranger. On fermera les yeux sur sa fuite ; soyez tranquille, et on veillera sur lui à l'étranger. Vous savez qu'on doit compter sur ma parole. »

— Ces trois lignes n'étaient point signées : néanmoins Philis ne s'y trompa pas.

— Raymond, dit-elle, vous vous reprochiez tout à l'heure mes larmes et mon désespoir. Il vous reste un moyen de me rendre heureuse, et ce moyen ne coûtera aucun sacrifice ni à votre honneur ni à votre conscience.

— Comment ? que voulez-vous dire ?

— Votre serment vous oblige à me fuir, à briser nos liens : je respecte ces scrupules, et quoi qu'il doive m'en coûter, je tâcherai de m'y soumettre. Mais en récompense, promettez-moi de vivre, de vivre loin de moi, de vivre pour que nous ne soyons pas à jamais séparés.

— Ma grâce n'était-elle pas au prix...

— On a prévu votre répugnance ; lisez ces mots :

vous verrez qu'il dépend de vous seul de vous retirer en pays étranger, d'y rester libre, d'y professer votre religion, et que même là la protection du roi vous suivra. Vous n'avez rien à m'objecter, je suppose ?

Jamin avait pris le papier que tenait Philis et l'avait parcouru des yeux.

— Voici une petite chose, dont vous ne parlez pas et qui mérite pourtant qu'on s'en occupe.

« M. le comte de Bérenger de Mauges s'engagera par écrit à ne jamais entrer dans aucuns complots des religionnaires, à ne jamais revoir la France sans la permission de Sa Majesté, sous quelque prétexte que ce soit. »

— Assez, mon révérend, il est inutile d'en lire davantage ; je refuse cette grâce avec bien plus de facilité que je n'ai refusé l'autre. Croyez-vous donc, Philis, qu'après avoir renoncé pour jamais au bonheur, je sois assez lâche pour sauver ma vie en abandonnant un frère au moment du martyre ? Non, non, je ne le quitterai pas ! Non, puisque le Seigneur a écarté la tentation si séduisante à laquelle j'aurais cédé peut-être s'il n'était venu à mon secours, non, je ne crains plus rien. Je suis fort, je regarde la mort en face, je l'attendrai comme un bienfait, comme une gloire. Je mourrai fidèle à mes serments, à ma foi, à la mémoire de mon père, à mon amour aussi, ma bien-aimée ; car je vous connais bien à présent. Je vais vous attendre, et ces nœuds que la fatalité a brisés en ce monde se renoueront en l'autre pour l'éternité.

— Une renégate ! murmura Jamin.

— Mon père, en ce moment solennel, je vois et je juge sainement la vie. Ma croyance ne me défend pas de respecter celle des autres. Le fanatisme et l'intolé-

rance sont aussi des passions, et si près du dernier jugement, pourquoi juger avec sévérité? Pourquoi ne pas être indulgent? n'aurons-nous pas tous besoin d'indulgence? Ma bien-aimée Philis, je le sais vous resterez fidèle à ma mémoire : je sais qu'en me pleurant, vous serez un peu consolée par l'idée que j'ai fait mon devoir aussi. Ne serez-vous pas fière de penser que votre Raymond, que le fiancé de votre âme, est resté irréprochable? Si j'avais cédé devant l'échafaud, si j'avais accepté, pour sauver ma vie, ce bien si précieux que rien ne saurait en mesurer la valeur, ne m'aurait-on pas soupçonné de trembler en face du supplice? Au lieu d'attribuer cette victoire à l'amour, on l'eût attribuée à la crainte. Oh! je n'aurais pas supporté cela, ni vous non plus, je le sais, hélas! Nous ne devions pas être unis, Dieu ne le voulait pas.

La porte s'ouvrit lorsque le comte achevait ces paroles et le guichetier annonça qu'il était temps de se séparer.

— Déjà! s'écria Philis.

— Déjà, chère amie, et bientôt pour jamais! Appelez donc votre courage,

Il s'approcha d'elle et lui prit les mains.

— Vous viendrez me revoir chaque jour, n'est-ce pas, jusqu'à celui?... Séchez vos larmes : ne sommes-nous pas plus heureux aujourd'hui qu'hier? Nous nous aimons, nous comptons l'un sur l'autre. Si nos destinées ne peuvent se réunir, nos âmes ne sont-elles pas réunies! Allez, pauvre chère enfant, allez dire à ceux qui nous persécutent, que Raymond de Bérenger ne veut pas de grâce; allez dire qu'il mourra pour la foi dans laquelle il a vécu; allez dire que je leur pardonne, que je les plains, et que désormais je n'appartiens plus qu'à Dieu... et à vous, ajouta-t-il avec un

sourire. A demain, et je ne saurais trop vous le répéter : du courage!

Mademoiselle de La Charce fut emmenée par sa sœur, dans un état impossible à décrire. On entendit le reste du jour une vive discussion entre les prisonniers, et le matin suivant, Raymond demanda à rentrer dans la chambre de M. Nogent, permission qui lui fut accordée. En quittant Jamin, il lui dit :

—Nous ne nous reverrons plus que devant les bourreaux. Vous apprendrez alors que je suis toujours le même et que malgré ce que vous appelez ma lâche faiblesse, je ne ferai pas honte à mes frères et à ma foi.

XXIII

MARIAGE DE SANG

Mademoiselle de La Charce connaissait trop Raymond pour espérer de le fléchir. Elle admirait, malgré elle, cette cruelle fermeté, dont son malheur devait être la suite, et que cependant elle ne pouvait blâmer dans un gentilhomme, dans un homme d'honneur. Elle envoya chercher le père Célestin, dont la charité douce lui apportait les meilleures consolations. Elle lui raconta ce qui s'était passé, elle lui demanda du courage pour cette terrible circonstance : elle lui montra à nu les plaies de son cœur, son amour plus grand, plus puissant que jamais, et la douleur sans bornes dont elle était abreuvée.

Il lui parla le langage de la religion et celui de son affection véritable, il lui montra ces temps d'épreuve

comme un effet de la volonté de Dieu, qui la châtaït en ce monde pour la récompenser dans l'autre; il déplora avec elle le funeste aveuglement du comte et l'exhorta à employer encore tous les moyens de le ramener : il la rendit forte enfin, et lorsqu'elle retourna à la prison, ce ne fut plus comme la veille, éplorée, au désespoir : elle se montra la digne fille de ses ancêtres la digne fiancée de celui qu'elle allait perdre.

A son aspect, un faible sourire erra sur les lèvres de Raymond. Il lisait tout haut la Bible, pendant que M. Nogent écoutait : il fit une marque à son livre et se retourna.

— Soyez la bien-venue, mon amie, apportez-nous les dernières lueurs de la vie, et que Dieu soit béni qui m'a éclairé sur vos sentiments !

— Eh bien ! mademoiselle, interrompit le pauvre vieillard, il mourra demain ?

— Demain ! s'écria Philis, est-ce donc si près ?

— On nous a lu tout-à-l'heure notre sentence, après le dernier interrogatoire subi par Jamin, hier pendant que nous étions ensemble. On sait que j'ai refusé toutes les grâces, il n'y a plus de remise.

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille en tombant à genoux, faites que je puisse vivre jusqu'à la fin.

— Vous le pourrez, Philis, car votre amour vous en donnera la puissance. Un amour tel que le nôtre ne peut-il pas tout ?

— Raymond, Raymond, nous serons séparés aussi pour l'éternité !

— Écoutez, ma bien-aimée, peu d'instants nous restent, ne les perdons pas en vaines paroles. Vous le savez vous-même : ce que vous désiriez est impossible : vous ne le voudriez pas, vous rougiriez de votre

ami si l'approche du supplice obtenait de moi ce que j'ai refusé à vos instances. J'ai abandonné toute exaltation coupable, je tiens à ma croyance, mon sang va couler pour elle, mais je respecte la vôtre et j'ai assez de confiance en Dieu pour croire en sa miséricorde : il ne nous séparera pas dans son sein.

— Demain, demain ! répétait Philis en sanglottant, cela est impossible, cela ne sera pas.

— Cela sera, chère amie ; il nous faut regarder cette idée en face, afin de ne pas en être accablés, et remercier le Seigneur qui nous accorde ces derniers instants.

— Hélas ! Mademoiselle, poursuivit M. Nogent, il n'y a donc plus d'espérance ?

— Combien il est doux d'être aimé ainsi, reprit Raymond, de vous, Philis, et de cet ami vénérable. Il doit mourir demain, lui aussi. Il n'y a pas encore pensé une seule fois : toutes ses idées, tous ses regrets sont pour son élève, comme toutes vos larmes sont pour votre fiancé. Je rougis presque de l'avouer : c'est aussi mon amour qui m'a guidé : c'est ma jalousie qui m'a ramené en France ; c'est cette même jalousie qui m'a persuadé de prendre les armes. En vous retrouvant telle que je vous désirais, en me voyant toujours aimé de même, je suis redevenu aussi ce que j'étais autrefois : j'ai perdu ce zèle farouche, ce fanatisme indomptable qui ne furent jamais que dans mon imagination. Je suis heureux enfin, plus heureux de ma mort que de ma vie.

— Mon Raymond, n'ai-je donc tant fait que pour arriver à ce jour affreux ! Est-ce en vain que j'ai souffert, que j'ai prié ?

— Ecoutez-moi bien, Philis, écoutez-moi, mon amie, et répondez avec toute la franchise de votre âme.

— Je vous le promets.

— Vous m'avez toujours gardé sans tache la foi que vous m'aviez jurée : pas une de vos pensées ne s'est détournée de moi depuis que nous sommes fiancés l'un à l'autre ?

— Je vous ai toujours aimé comme je vous aime : j'en prends Dieu à témoin : non... pas une de mes pensées ne s'est détournée de vous.

— Merci, ma bien-aimée, vos paroles sont un baume à mes regrets. Et maintenant, si j'exigeais de vous une promesse, me la feriez-vous sans hésitation, et vous sentez-vous la force de la tenir ?

— Quoique vous demandiez, Raymond, je suis disposée à le faire et à le soutenir jusqu'à la mort.

— Eh bien ! je vais être exigeant, cruel peut-être, car c'est tout votre avenir qu'il me faut. Je vais vous interdire les joies de l'amour, celles de la maternité, celles de la famille : je vais vous faire promettre que jamais un autre homme ne pourra vous nommer sa femme. Pardonnez-le-moi, ne m'accusez pas, mais je mourrais désespéré si je n'avais cette certitude !

— Mourez en paix, Raymond, je vous jure sur mon salut éternel de ne jamais changer mon nom contre aucun autre, de ne jamais écouter une parole d'amour, de ne jamais oublier un instant votre souvenir et nos liens.

— Malgré les obstacles qui nous séparent, je vous regarde donc comme ma femme, Philis. Si la bénédiction nuptiale nous manque, nous avons celle de Dieu et elle doit nous suffire. L'acceptez-vous ? voulez-vous ce que je veux ?

— Je suis heureuse de vous appartenir, mon Raymond et j'accepte ce titre d'épouse que je porterai jusqu'à mon dernier soupir.

— Vous porterez bientôt celui de veuve, pauvre créature. C'est vous qui êtes à plaindre, car c'est vous qui restez. Maintenant, Philis, m'accorderez-vous encore une faveur ?

— Puis-je donc vous refuser quelque chose ?

— Je sais que vous êtes une héroïne, vous l'avez prouvé, aussi c'est à une héroïne que je parle. Vous seule peut être parmi les jeunes filles pourrez avoir assez de courage pour ce que je vais vous demander. Demain au lever du jour nous serons conduits au lieu de l'exécution. Ce lieu est, comme vous le savez, en face les fenêtres de votre hôtel. Philis, je veux vous voir jusqu'à la fin, je veux que mon dernier regard rencontre le vôtre, je veux que vous soyez présente au moment suprême. Le pouvez-vous ?

Mademoiselle de La Charce hésita.

— Si une maladie mortelle m'avait frappé vous auriez été près de mon lit de souffrance, vous ne m'eussiez pas quitté sans doute, ferez vous donc moins lorsque je péris martyr ! Reculeriez-vous devant le sang qui va couler ? N'êtes vous plus la grande, la sublime Philis ?

— Je suis une femme qui vous aime et qui ne saurait vous refuser aucune consolation : je serai où vous me demandez d'être.

— Maintenant je suis heureux, maintenant je n'ai plus à désirer en ce monde. Merci, mon adorée : vous êtes l'ange de mes derniers moments comme vous l'avez été de ma jeunesse, merci.

— Vous voulez donc la tuer cette pauvre enfant, que vous exigez d'elle un pareil effort ?

— Je sais ce qu'elle peut faire, mon père : n'ayez pas d'inquiétude.

— Et puis, quand cela me tuerait, qu'importe ! continua Philis, en souriant tristement.

Les deux amants s'assirent l'un près de l'autre et se mirent à parler bas, pendant que le ministre reprenait sa lecture. Cet entretien suprême leur apporta une immense consolation. Ils se dirent de ces choses qui ne s'effacent jamais de la mémoire : ils s'ouvrirent leurs âmes et n'y trouvèrent que le même amour, le même dévouement. Celui qui allait mourir aurait tout donné comme celle qui devait survivre ; ils s'entendirent, ils se comprirent entièrement, ce qui est la chose la plus rare de ce monde : aussi s'estimaient-ils plus heureux ainsi, qu'ils ne l'étaient lorsqu'ils vivaient désunis, doutant l'un de l'autre et nourrissant une passion sans espoir.

Le moment de la séparation les tira de leur extase, il fut terrible. Ils faillirent y succomber. Le bon M. Nogent, plus affligé qu'eux si c'est possible, faisait pitié. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, un premier, un chaste baiser scella leur sanglant mariage. Raymond s'arracha à cette étreinte, lorsque le geôlier lui rappela qu'il était l'heure.

— A demain, ma Philis, à toujours, s'écria-t-il. Sois courageuse, comme la veuve d'un soldat, d'un martyr. Oui, je comte sur ta parole, et sois bénie pour m'avoir fait une mort si heureuse.

Madame d'Urtis était venue chercher sa sœur : elle l'arracha presque mourante de la prison et la ramena chez elle, où l'attendait le père Célestin. Elle demanda à rester seule avec lui, et rentrant dans sa chambre, elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur l'endroit où on dressait l'échafaud.

— Mon père, dit-elle, en étendant la main, voici le

lit où viendra dormir demain mon jeune fiancé : c'est ici que j'ai promis de l'attendre. Veillons et prions jusque-là pour que Dieu me donne du courage.

Ma fille, répondit le religieux, avec une profonde mélancolie, vous êtes bien éprouvée, bien malheureuse je vais prier avec vous. Dans la religion seule vous trouverez de la consolation et de la force, je ne vous abandonnerai donc pas.

— Vous resterez près de moi, n'est-ce pas, mon père, lorsque je le verrai approcher de cette place, lorsque mes yeux chercheront ses yeux prêts à s'éteindre, lorsque le couteau tombera ?

— Pourquoi rechercher ces images, ma fille ? Vous ne pourrez en soutenir l'aspect, si vous abattez d'avance votre résolution.

— Mon père, mon père, nous nous rejoindrons là haut au moins.

— La miséricorde de Dieu est infinie, ma fille, il faut y placer notre espérance.

Un bruit se fit entendre sous la croisée, c'étaient les valets de l'exécuteur qui venaient dresser l'échafaud.

— Que la Vierge me protège, dit Philis agenouillée, elle la mère des douleurs, elle qui vit le supplice de son Fils.

Chaque coup de marteau retentit dans le cœur de la malheureuse jeune fille : elle les compta par ses larmes par ses sanglots, et ce qu'elle souffrit dans cette terrible nuit peut à peine se comprendre. Elle n'eut plus bientôt le courage de prier : il lui sembla qu'elle était devenue insensible à force de sentir, jusqu'à ce que le grand rayon du jour pénétrât dans l'appartement. Alors elle jeta un grand cri et se précipita vers la fenêtre : ses regards plongèrent dans la rue qui conduisait à la

prison : elle y vit un mouvement inaccoutumé et quelques minutes après elle aperçut la tête du cortège. Son premier mouvement fut de se retirer en cachant sa tête dans ses mains, mais elle se rappela sa promesse et s'avança pâle comme un spectre sur le balcon. C'était un étrange spectacle. A cette heure matinale tout dormait encore : à peine quelques curieux se montraient çà et là, on semblait fuir cette scène sanglante. Une jeune fille, la plus illustre, la plus noble de la province, assistait au supplice de celui qu'elle aimait, pour lui donner une grande et dernière preuve de son amour, pour lui montrer avec quelle fidélité elle tenait ses promesses. Chacun respecta sa douleur ; pas un mot, pas un bruit ne se faisait entendre. Mademoiselle de La Charce s'agenouilla, ayant derrière elle le père Célestin, mais elle resta assez en avant pour que Raymond put la voir.

Il la salua avec noblesse et presque avec bonheur. En ôtant son feutre, il avait bien plutôt l'air d'un fiancé qui monte à l'autel que d'un condamné marchant au supplice. Le bourreau lui parla pendant les apprêts : il répondit avec douceur, les yeux toujours tournés vers Philis, qui, fascinée par ce regard, ne se rendait plus compte de ses impressions ; elle se croyait sous le poids d'un rêve. Raymond s'agenouilla aussi et pria il embrassa M. Nogent et Jamin, qui ne cessait d'haranguer le peuple ; puis se retournant une dernière fois vers mademoiselle de La Charce il lui montra le ciel, avec un visage rayonnant d'enthousiasme.

— Au revoir ! s'écria-t-il assez haut pour qu'elle put l'entendre.

Quelques secondes après c'en était fait !

ÉPILOGUE.

Mademoiselle de La Charce tint religieusement sa promesse. Elle refusa toutes les demandes en mariage, tous les soupirs d'amour : elle mourut fille le 4 juin 1723. Sa mémoire resta en vénération dans sa famille et dans son pays: la ville de Nyons lui éleva un monument rappelant sa gloire et les services qu'elle a rendus à la France. C'est une des branches illustres de cet arbre généalogique, qui en compte tant d'illustres. Sa sœur, mademoiselle d'Aleyrac, retourna à Paris près de mademoiselle Deshoulières et cultiva comme elle les muses avec succès. On a d'elle plusieurs morceaux de poésies, entre autres une ode au roi sur la prise de Namur.

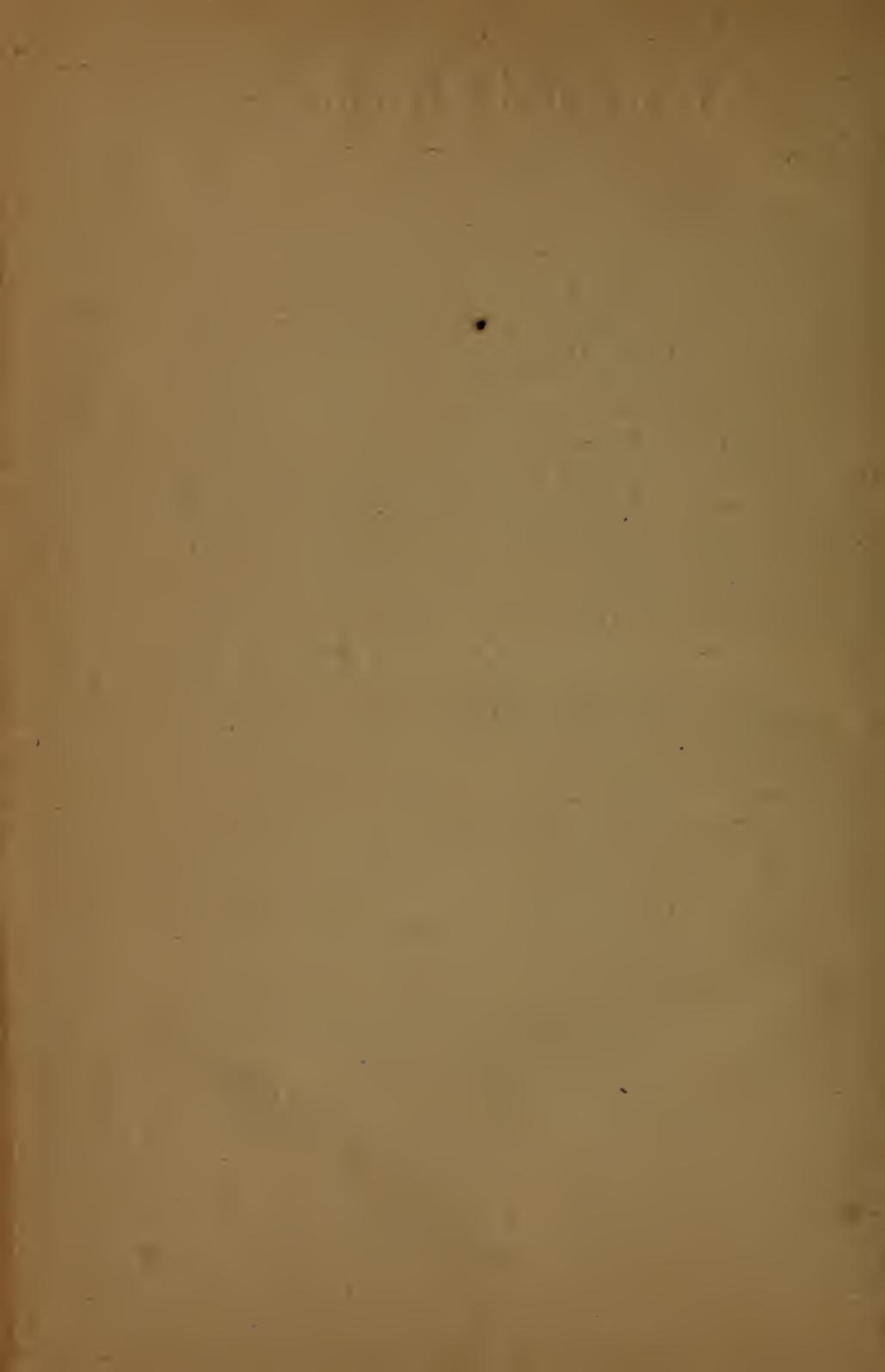
Tout le monde sait la fin de madame Deshoulières et de sa fille : tout le monde sait comment la maison de la Tour du Pin soutint jusqu'à nos jours sa renommée. Hélas! les armes de Philis ont disparu du trésor de Saint-Denis, comme celles de Jeanne d'Arc, comme celles de tous les héros. Notre siècle n'a rien respecté, il détruit tout, il ne veut laisser vivants aucuns souvenirs. Ceux de l'âme sont heureusement ineffaçables comme ceux de l'histoire. Il y aura toujours des cœurs brisés, de nobles dévouements, de grandes infortunes, la douleur est éternelle si la gloire est périssable, bien des femmes souffriront comme Philis, si bien peu obtiennent la belle couronne qu'elle a reçue.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. I. — Portraits de famille	3
II. — Le maître et l'élève	10
III. — La ménagerie d'une femme auteur.	17
IV. — Le père Célestin	33
V. — Les premières amours	43
VI. — Le cœur d'un père	54
VII. — Un prêche	63
VIII. — Un véritable apôtre.	83
IX. — Le prieuré.	94
X. — La fenêtre éclairée.	105
XI. — L'Apostat	118
XII. — L'Abandon.	133
XIII. — Adieux paternels	144
XIV. — Jeanne d'Arc.	160
XV. — Le camp de l'Éternel.	169
XVI. — La Durance	187
XVII. — Monsieur de Savoie	197
XVIII. — Guerre civile	208
XIX. — Nyons.	219
XX. — Le talisman.	235
XXI. — D'anciens amis	251
XXII. — Le jugement	275
XXIII. — Mariage de sang.	298
Épilogue.	306

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

ROGER DE BEAUVOIR	vol.	COMTESSE DASH (Suite)	vol.
LES SENTINÈRES ET COURTISANES.....	1	— LA JEUNESSE DE LOUIS XV.....	1
LE CABARET DES MORTS.....	1	— LES MAÎTRESSES DU ROI.....	1
LE CHEVALIER DE CHARNY.....	1	— LE PARC AUX CERFS.....	1
LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES.....	1	LE JEU DE LA REINE.....	1
L'ÉCOLIER DE CLUNY.....	1	LA JOLIE DOMÉMIENNE.....	1
HISTOIRES CAVALIÈRES.....	1	LES LIONS DE PARIS.....	1
LA LESCOMBAT.....	1	MADAME DE LA SABLÈRE.....	1
MADemoisELLE DE CHOISY.....	1	MADAME LOUISE DE FRANCE.....	1
LE MOULIN D'HEILLY.....	1	MADemoisELLE DE LA TOUR DU PIN.....	1
LES MYSTÈRES DE L'ÎLE SAINT-LOUIS.....	2	LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1
LES ŒUFS D'ÉPAQUES.....	1	LES MALHEURS D'UNE REINE.....	1
LE PAUVRE DIABLE.....	1	LA MARQUISE DE PAPABÈRE.....	1
LES SOIRÉES DU LIDO.....	1	LA MARQUISE SANGLANTE.....	1
LES TROIS ROHAN.....	1	LA NEUF DE PIQUE.....	1
ROGER DE BEAUVOIR		LE POUFRE ET LA NEIGE.....	1
CONFIDENCES DE M ^{lle} MARS.....	1	LA PRINCESSE DE CONTI.....	1
SOUS LE MASQUE.....	1	UN PROCÈS CRIMINEL.....	1
ALBERT BLANQUET		UNE RIVALE DE LA POMPADOUR.....	1
LA BELLE FÉRONNIÈRE.....	1	LE SALON DU DIABLE.....	1
LA MAÎTRESSE DU ROI.....	1	LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.....	3
CH. DE BOIGNE		LA SORCIÈRE DU ROI.....	3
LES PETITS MÉMOIRES DE L'OPÉRA.....	1	LES SOUVÈRES DE LA RÉGENCE.....	3
COMTESSE DASH		LES DÉLITES D'UNE FAUTE.....	1
UN AMOUR COUPABLE.....	1	TROIS AMOURS.....	1
LES AMOURS DE LA BELLE AURORA.....	5	ARSÈNE HOUSSAYE	
AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE.....	1	L'AMOUR COMME IL EST.....	1
LES BALS MASQUÉS.....	1	LES AVENTURES GALANTES DE MARGOT.....	1
LA BELLE PARISIENNE.....	1	LES FEMMES COMME ELLES SONT.....	1
LA CEINTURE DE VÉNUS.....	1	LES FEMMES DU DIABLE.....	1
LA CHAÎNE D'OR.....	1	EUGÈNE DE MIRECOURT	
LA CHAMBRE BLEUE.....	1	ANDRÉ LE SORCIER.....	1
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE.....	1	UN ASSASSIN.....	1
LES CHATEAUX EN AFRIQUE.....	1	LA BOHÉMIENNE AMOUREUSE.....	1
LA DAME DU CHATEAU MURÉ.....	1	CONFESSIONS DE MARION DELORME.....	3
LA DERNIÈRE EXPÉDITION.....	2	CONFESSIONS DE NINON DE LENCLOS.....	3
LA DUCHESSE D'ÉPONNES.....	1	LE FOU PAR AMOUR.....	1
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER.....	1	UN MARIAGE SOUS LA TERREUR.....	1
LA DUCHESSE DE LAZEUR.....	3	LE MARI DE MADAME ISAURE.....	1
LA FÉE AUX PERLES.....	1	MASANIELLO, LE PÊCHEUR DE NAPLES.....	1
LA FEMME DE L'AVEUGLE.....	1	PAUL DE MOLÈNES	
LE FILS NATUREL.....	1	AVENTURES DU TEMPS PASSÉ.....	1
LES FOLIES DU COEUR.....	1	CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS.....	1
LE FRUIT DÉFENDU.....	1	CHRONIQUES CONTEMPORAINES.....	1
LES GALANTRIES DE LA COUR DE LOUIS XV.....	4	HISTOIRES INTIMES.....	1
— LA RÉGENCE.....	1	HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES.....	1
		MÉM. D'UN GENTILHOMME DU SIÈCLE DERNIER.....	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Paris. — Imprimerie P. Bosc, 3, rue Auber

DEC 10 1900





LIBRARY OF CONGRESS



0 022 011 316 4